This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MŒURS

POLITIQUES

AU XIX^e^ SIÈCLE.

PAR

ALEXIS DUMESNIL.

PARIS,

CHEZ AUDIN, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

ET CHEZ ARCHAMBAULT, ÉDITEUR, RUE DE L'ARBRE-SEC, N° 43.

1830

CHAPITRE I.

IDÉE GÉNÉRALE DU TEMPS OU NOUS VIVONS.

Grandes leçons de l'Histoire, sans utilité.

J'appartiens à une génération qui n'a point connu la douce paix du foyer domestique. Bercée au bruit du tonnerre, elle essaya ses premiers jeux sur des ruines et des débris

sanglans. Je me le rappelle encore, les enseignes que je vis porter dans mon enfance étaient des têtes d'hommes et des entrailles palpitantes; et la foule qui les suivait en rugissant, agitait par les airs des lambeaux de chair humaine et les vêtemens déchirés de ses victimes. Cette génération a cru parmi les guerres civiles, en présence des supplices et des échafauds, elle a vu s'éteindre dans des flots de sang les traditions de ses pères, et se rompre pour ainsi dire la chaîne de la vie et l'ordre immuable des générations. Des vides immenses ont été ouverts dans les rangs de la société [illegible] le désespoir n'ont épargné pe[illegible]ne, [illegible]nqueur[illegible]t vaincus sont ensembl[illegible]lescendus d[illegible]'lime; et nous maintenan[illegible]près tant c[illegible]ite tant de prodigieux travaux, témoins ou acteu[illegible], restes épars de l'autre siècle, nous achevons notre vie à l'ombre d'un pacte scellé entre les faibles et

les timides sur la tombe des vaillans. Nous pourrions dire à ceux qui se font un mérite de leur oublieuse politique : « oui, vous avez » tout oublié, même un million d'hommes » morts pour la liberté, et tout un peuple de » martyrs égorgés dans les champs de la » Vendée ! oui, vous avez tout oublié, même » les saintes lois de la justice et la religion » du serment ! Mais apprenez aussi que vous » vivez dans un temps où les statues ne font » que paraître sur leur piédestal, dans un » temps où les images des grands hommes, » tour-à-tour mutilées et détruites, n'impriment » plus que cette sorte de respect qu'on por- » tait jadis aux objets frappés par la foudre ». Les idoles, en effet, passent vîte, les autels sont promptement renversés, le siècle semble impatient de se venger. Eh bien ! que justice donc soit faite, justice éclatante ! et que jusqu'au bout un implacable destin poursuive

la grandeur qui se joue de la vérité, et frappe sans pitié toute gloire que ne recommande point une solide vertu. C'est pour l'homme de bien un sourire du ciel, que la malédiction qui tombe sur les puissans.

Je vois encore ces terribles mots ÉGALITÉ, LIBERTÉ OU LA MORT, jetés comme au hazard en tête de notre révolution, et partout gravés en lettres de sang sur nos édifices publics. On ne songeait alors qu'à des dignités éteintes, à des privilèges récemment abolis; et cependant force nous est aujourd'hui de reconnaître que les transfuges de la démocratie, qui plus tard reçurent la mort comme princes ou comme rois, avaient eux-mêmes sans le savoir porté leur propre sentence. VIVRE LIBRE OU MOURIR, s'écriaient-ils avec fureur! Or, en prenant cette généreuse devise où s'attachait une si grande résolution, n'avaient-ils pas fait un pacte et signé un dé-

dit? Pourquoi donc les plaindre? La condition était expresse, l'engagement formel; il fallait bien que quelque puissance enfin leur tint parole. Et c'est cette même puissance active et mystérieuse, toujours mêlée aux choses d'ici bas, qui fait que pour la plupart des hommes la vie est un drame terrible.

Malheur aux nations qui ne savent point dompter par le frein puissant des mœurs publiques l'arbitraire volonté de ceux qu'elles élèvent au pouvoir. Tour-à-tour complices et victimes, il faut bien qu'elles passent par toutes les déceptions sociales qu'on leur veut imposer, par l'admiration des grands hommes, et par l'admiration plus funeste encore des grands mots et des grands principes. C'est ainsi que, dégoutés de la vieille monarchie française, si nationale et si populaire, nous nous sommes laissés conduire au gouvernement *paternel* de Louis XIV, qui disait : *l'État, c'est moi;* puis

au gouvernement *fraternel* de Robespierre, qui disait : *sois mon frère ou je te tue*; puis au gouvernement *libéral* de Bonaparte, qui ne voyait, disait-il, la nation que *comme des grains de sable.* Rien ne saurait plus retenir dans sa chute un peuple qui s'éprend du fol amour des nouveautés, là sans cesse une opinion en remplace une autre, et chaque jour amène projets et conseils nouveaux. N'ai-je pas vu toute ma vie la France en construction ? N'ai-je pas vu sur les ruines de la féodalité dresser des autels à la patrie, puis bâtir des arcs de triomphe, des monumens despotiques, et enfin de nouveaux palais pour une noblesse nouvelle ? Ainsi, l'équerre et le marteau à la main nous rendons nous-mêmes témoignage de l'incertitude de nos principes et de la vanité de nos sermens ! Rarement un architecte en France a l'espoir d'achever son ouvrage, ce qu'un règne vient d'édifier l'autre le détruit : tel a été jus-

qu'à présent le sort de toutes nos institutions.

Tant d'inconstance attesterait seule la caducité d'un peuple. Le dirai-je hélas ! déjà la gloire de nos armes a vieilli pour le temps présent; on se fait d'autres idées de grandeur et d'ambition, on court à d'autres fumées. L'âge des héros est passé pour nous, comme une simple mode ou comme un dernier trait de barbarie; la Jeune France, puisqu'il faut l'appeler par son nom, semble à peine se souvenir des vieux soldats des Pyramides, de ces bronzes vivans de notre gloire qui trempèrent la pointe de leur épée dans le sang de vingt peuples ennemis. Ils errent parmi nous, étrangers pour ainsi dire à leur siècle, comme les débris d'une race de géans qui disparaîtrait sans laisser après elle de postérité.

O Malheureuse France, que sont devenus les vainqueurs de Fleurus et de Jemmapes, et les illustres rebelles de la Bretagne, et tes no-

bles et valeureux enfans de la Vendée? Que sont devenus les héros d'Austerlitz et de Wagram? Tous ensemble sont aujourd'hui confondus dans la même tombe, ou frappés d'une commune réprobation. Mais, pour te consoler, ne reste-t-il pas encore ces hautes et puissantes gloires de l'Empire, ces vieux chefs de tes armées, ces superbes sénateurs, et ces conseillers du trône si renommés? Je t'entends, ô ma patrie, rien désormais ne manque à ton désastre. Dans le cours sanglant d'une longue révolution il est quelquefois permis de haïr les hommes; mais pour les mépriser sans retour, il faut avoir vu une restauration.

Décrépitude de la Nation Française.

J'écris pour me rendre compte du temps où j'ai vécu, pour me bien persuader à moi-même que je ne suis point de mon siècle, et peut-être aussi dans le secret espoir qu'on ne nous lira pas un jour sans nous plaindre. Mais, je le dis avec sincérité, je ne porte point dans mes écrits la folle prétention de ceux qui veulent réformer les mœurs; bien convaincu que je suis, qu'il n'est ni traité de morale, ni excellent sermon qui puissent redresser un esprit de travers ou corriger de lâches inclinations. Si c'est de la philosophie que d'instruire les hommes, ce n'est pas à coup sûr le signe d'une moindre sa-

gesse que de les abandonner à leur perversité naturelle. Il n'est sans doute pas impossible d'enflammer du noble amour de la vertu le cœur de l'homme sauvage, vierge encore de toutes les souillures de notre éducation sociale; mais le moyen d'émouvoir des hommes qui se jouent de leurs propres sentimens, des hommes parés du faux lustre de la civilisation, comme ces cailloux de la mer que le frottement a rendus luisans et polis au dehors? Qu'espérer après tout d'une civilisation qui n'a sû créer que des bouffons politiques, et qui dresse des tréteaux pour tous les charlatans? N'est-elle pas la mère féconde de la fraude et de l'imposture, et de toutes ces vanités sociales qu'elle nourrit dans des palais et promène dans de magnifiques équipages?

Je ne crois point au peuple Français tel que le représente une hypocrite adulation, couronné de fleurs comme aux jours de sa jeunesse

et marchant dans sa force et dans sa liberté. Dépouillez-le de sa robe de fête, et, sous cette pompe du cercueil, vous verrez ses membres décharnés porter encore la marque des fers, et se couvrir des taches livides de la pourriture; vous lui découvrirez enfin au cœur une plaie profonde, qui chaque jour s'étend et fait de rapides progrès. Je n'ignore point les pompeuses expressions dont le siècle décore sa vanité. A l'entendre, nous ne voyons autour de nous que des chefs-d'œuvre et des prodiges, nous sommes éblouis de l'éclat des lumières, tout grandit, tout se perfectionne. Oui bien ce qui est parjure et trahison, oui la science des déceptions et les dextérités du crime ! mais où est la vertu qui prospère? où sont les doctrines et les opinions qui n'aboutissent pas toutes à des honneurs où à des emplois? N'est-ce pas cette indigne prostitution qui fait que, depuis quarante années de querelles et de sanglans dé-

bats, nous n'avons rien établi, rien terminé ? parce que la justice, qui ne se trouvait dans aucun des partis, les a tous laissés l'un après l'autre se détruire avec leur propre ouvrage. Ainsi les philosophes ont tué la philosophie, les royalistes la royauté, et les révolutionnaires la liberté et l'égalité. Et ne sont-ce pas encore les prêtres et les dévots, au moment où je parle, qui assassinent à leur tour et l'autel et la religion? Toujours à une hypocrisie succède une autre hypocrisie : après les clubs, les congrégations ; après les jacobins, les jésuites. Nés de la corruption, les enfans d'Ignace se sont mis au corps social comme les vers se mettent à un cadavre; non qu'ils soient les plus forts, mais parce qu'il ne se trouve pas un pied vivant pour les écraser. Chacun sent sa pouriture, se cache, et se tait. Imposture libérale ! imposture monarchique ! imposture religieuse ! nous sommes de toutes parts cernés par l'imposture

et l'hypocrisie. Un effroyable serpent, se déployant à longs replis, agite autour de nous ses hideux anneaux et resserre chaque jour le cercle où nous devons périr.

Et puis prenez confiance en un tel siècle, laissez-vous bercer à ses douces et magiques paroles ! croyez surtout au perfectionnement de la société, à cette haute et merveilleuse régénération qui va nous faire tous grands citoyens et grands philosophes. Oh ! que, pour leur propre compte, ceux-là qui nous annoncent de pareils prodiges se garderaient bien d'y ajouter foi ! Ils ont trop d'expérience pour se livrer à leurs complaisantes admirations. C'est chose convenue de vanter le siècle et de se défier de tout le monde, même de son propre frère. Cela ne m'étonne point. Voilà comme devait agir un peuple qui n'a plus que des mépris pour l'antique sagesse de ses pères, qui sourit de pitié à leurs gothiques vertus, et prétend

à une autre justice et à une autre vérité. Ce peuple a perdu la règle de ses devoirs, et il perd ensuite toute confiance en lui-même. Tenez aujourd'hui pour véritables les plus belles professions de foi, croyez à la sublime morale des intérêts, aux rares vertus de nos modernes philantropes, et je ne vous donne pas une semaine à vivre. Comme toutes les vieilles nations, le peuple français tourne maintenant à l'avarice, et fait table rase de toutes les pensées généreuses pour n'obéir plus qu'aux funestes préoccupations d'un esprit sordide. Il renferme dans les bornes étroites du monopole et de l'industrie toute la *perfectibilité* du siècle, et tout ce grand mouvement de civilisation; se figurant apparemment que la fin de l'homme est de remuer de l'or et d'amasser des richesses. Ce sera là désormais son patriotisme, son honneur, sa vertu; et la vie sociale de ce peuple, attaquée dans sa source même par le scep-

ticisme, s'éteindra au milieu d'une coupable indifférence pour tout ce qui n'est pas le *positif*, ainsi qu'on appelle les réalités de la fortune.

Faut-il encore s'étonner de l'empreinte de tristesse qui domine si souvent les compositions de notre époque, et de ces noirs pressentimens qui assiègent la philosophie même? Chaque chose vient en son tems, la gaîté aux jours de la jeunesse, et la mélancolie sur le déclin de l'âge. Maintenant nous mettons en ordre le passé, nous publions nos fastes, nous rédigeons nos mémoires; c'est par-là que finissent tous les peuples. Que la France fasse donc tout ce que fait la vieillesse, qu'elle fasse même au besoin son testament; pour elle le charme des douces émotions est détruit, et les jours de son heureuse insouciance ne reviendront plus. Battus par de longs orages, nous aimons à redire nos douleurs, à nous entourer de nos

regrets et de nos chagrins : Ainsi l'oiseau de mer, après la tempête, tristement immobile sur le rivage, jette encore des cris plaintifs et laisse échapper de sourds gémissemens.

Symptômes de Mort.

Je veux montrer à une nation dont la folie est de se croire jeune encore, des marques certaines de sa caducité; non-seulement dans son avarice, mais dans cette ingratitude et ce froid égoïsme, qui sont des rides ineffaçables au front d'un peuple. Je veux surtout qu'elle juge de la perte anticipée de son goût, jadis si pur, et de sa sensibilité si exquise, par ce besoin d'émotions violentes qui lui fait avidement rechercher des peintures de sang et des images de supplices. Le corps social, languissant et débile, n'offre plus dans chacun de ses membres que les sombres dégoûts et les horribles

fantaisies d'une imagination dépravée. Partout règnent je ne sais quel malaise et quels sentimens pénibles qui rendent la vie insupportable. Ici de fréquens suicides, tels que l'Angleterre elle-même s'en étonne; là des crimes bizarres, inouïs, dont l'audace et la férocité décèlent une monomanie furieuse. Tout est parmi nous vertige et fièvre, et fièvre de mort. Et, s'il me plaît d'aller plus loin encore, et de descendre fouiller dans ces immondes cloaques où viennent aboutir toutes les splendeurs de l'ordre social et tous les prodiges de la perfectibilité humaine, je me demande, avec le savant Alibert [1], si tant de maladies honteuses et tant d'éruptions cruelles, qui affligent aujourd'hui la société, ne sont pas le funeste résultat des progrès de notre civilisation? Car enfin il est bon de savoir que la plupart des maux phy-

[1] Précis théorique et pratique sur les maladies de la peau.

siques ont une cause morale, et que la lèpre même, qui souille le corps de l'homme, sort toute dévorante de l'ulcère qui ronge et flétrit son âme.

Donnons surtout à notre vanité la première place entre les principes de désordre et de destruction qui travaillent maintenant la société. Que de progrès le mal n'a-t-il pas fait, depuis ce temps où l'on reprochait à nos pères d'être fiers et légers ! Que d'imprudences, que de folies sur nos vieux jours, comme si nous ne devions mourir que d'inconstance et de vanité ! Certes, il écrivait encore sous l'influence de son pays natal ce grand philosophe [1] qui, pour caresser nos chimères et nos faiblesses, osa donner, comme ressort politique, la préférence à la vanité sur l'orgueil. C'est avec l'orgueil, à défaut de vertu, que l'on fait les grandes

[1] Esprit des Lois, livre XIX, chap. IX.

choses, tandisque la vanité se consume, au contraire, à la recherche des plus vils intérêts de l'amour-propre, et songe à l'homme d'abord avant de songer à l'État. Il lui faut des honneurs, des emplois, des privilèges, à quelque prix qu'on les vende et quelque soit le pouvoir qui les distribue, ou légitime ou tyrannique. La vanité a dépassé en France toutes les bornes du moi humain, elle s'est jouée de toutes les opinions, de tous les partis, elle a, si je puis ainsi parler, prodigué le sarcasme aux principes et aux institutions. Nous ne nous doutions guères, par exemple, que l'on semât des nobles en quatre-vingt-treize, et pourtant voyez comme ils ont levé dru sous l'empire et à la restauration. Combien hélas ! sont en arrière de nous ces petites prétentions de la vieille monarchie, frappées de ridicule par Dancour ! Le cadre de ses pièces ne suffirait plus à mettre en scène nos sottises et nos fo-

lies; c'est la France entière qui se charge aujourd'hui de donner une représentation des *Bourgeoises de qualité*. Cette révolution qui devait faire tout un peuple de roturiers, nous aura bientôt fait tous, au contraire, nobles et grands seigneurs : voilà comme nous entendons en France l'Égalité. Et la chose est d'autant meilleure actuellement, que l'on peut sans déroger à la noblesse se mêler aux affaires de bourse et d'industrie, envahir les charges administratives et financières, percevoir les deniers publics, tenir des entrepôts, et vendre au débit poudre et tabac. Or, il n'est plus, vous le sentez, ni règles ni frein salutaire que se puisse opposer à elle-même la vanité; elle a perdu jusqu'au souvenir de ces antiques préjugés, qui du moins la forçaient à garder certaines apparences de désintéressement. Elle court tout ensemble à la fortune et aux honneurs, elle poursuit les plus vils emplois et les plus

hautes dignités, elle s'engraisse de la substance du peuple et se pare des distinctions qu'elle a dérobées au courage et à la fidélité. Nous ne rougissons de rien maintenant, toute pudeur est bannie de nos mœurs, le désordre et l'anarchie sont au comble. Et voilà ce que la France appelle ses droits et ses privilèges ! C'est-à-dire qu'il existe pour tous égalité de honte et franchises de bassesse.

Le mal en France date de loin.

Nous périssons d'une maladie dont la France avait depuis long-temps contracté les germes funestes, et qui n'est, après tout, que le développement et la dernière conséquence de ces mêmes vices qui, dès le principe, contribuèrent à former notre caractère national. Il ne faut pas faire de la révolution notre bouc émissaire pour la charger ensuite de toutes nos iniquités : elle a hâté les progrès du mal, elle a mis au jour toutes nos misères, mais elle en est l'occasion tout au plus, et non la cause première. Bons, elle nous eût peut-être faits meil-

leurs; mauvais, elle nous a faits pires encore que nous n'étions : voilà tout le secret.

Chaque peuple en naissant apporte un vice originel, qui tôt ou tard doit amener la dissolution du corps politique et le mettre enfin au tombeau. Notre vice organique à nous, notre vice radical, c'est la vanité. Maintenant que le mal est parvenu à son dernier période, il en résulte qu'aucune forme sociale ne peut plus s'établir en France, de même qu'aucun amour-propre ne saurait plus y être satisfait. Il faut bien là-dessus prendre son parti : tout porte en soi le germe de sa destruction, les nations comme les individus. Notre vanité depuis longtemps était irrémédiable, elle avait fait surtout d'immenses progrès au siècle de Louis XIV, où LaBruyère disait [1] : « Il faut en France beau» coup de fermeté et une grande étendue d'es-

[1] Chapitre II. Du mérite personnel.

» prit pour se passer des charges et des emplois, » et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à » ne rien faire. » De-là vient que nous avons trouvé la véritable dignité de l'homme méconnue, et la bassesse et la servitude mises au nombre des vertus monarchiques. Et pouvait-il en être autrement dans un état où les hautes charges de la couronne prirent toujours un caractère de domesticité; où, parmi les plus grands seigneurs, c'était à qui se mettrait au niveau des valets ? Bonne éducation vraiment que celle qu'on reçoit dans les anti-chambres, et qui nous apprend d'abord à ériger en vertus les vices et les scandales du maître ! Galans avec Louis XIV jeune, bigots avec Louis XIV vieux, débauchés sous la régence et sous Louis XV, ce fut encore le même esprit de domesticité qui fit boire aux Français du sang avec Robespierre, et qui les conduisit à une gloire ruineuse sous Bonaparte. Et toujours notre vanité

nous a fait prendre exemple sur les folies et les déportemens du pouvoir souverain ! N'avez-vous jamais ouï parler de ces flatteurs de Dénis, qui allaient se heurtant les uns les autres et renversant des plats sur la table, pour prouver qu'ils n'avaient pas meilleure vue que leur maître ? Ou encore de ceux de Mithridate, qui, parce que ce prince avait la manie de la médecine, se fesaient à tout instant inciser par lui les bras et les jambes ? Eh bien ! nous avons fait mieux que tout cela ! Tantôt cyniques, tantôt fastueux et superbes, nous nous sommes vêtus de haillons sous la république et d'oripeaux sous l'empire ; et puis, de *sans-culottes* que nous étions pour plaire à Marat, nous voilà tous à présent devenus escamoteurs de particules et voleurs de titres sous un prince de vieille dynastie. Allons courage, peuple de barons et de chevaliers, peuple d'altesses *libérales*, tour-à-tour feudataire du bonnet rouge ou

du sceptre de Saint-Louis ! Est-il quelque bassesse devant laquelle puisse reculer votre vanité? Oh ! que non ! la grangrène ne s'arrête pas si près du cœur.

CHAPITRE II.

LA NOBLESSE MONARCHIQUE SOUS L'EMPIRE.

Résurrection de l'ancienne Noblesse.

Je suppose que quelque prophète de malheur, prédisant au milieu de nous le trépas funeste de Louis XVI, eût ajouté : « une partie » de sa cour le suivra au supplice, le reste sera

» proscrit, massacré, réduit à mendier son pain » sur une terre étrangère; il suffira de la seule » apparence d'un écusson pour exciter la fu- » reur du peuple; vous verrez les châteaux dé- » molis, et les terres seigneuriales vendues à » l'encan : » à ces mots terribles, quel homme de bon sens, je le demande, n'aurait dû croire que c'en était fait désormais en France de la noblesse, de ses titres et de ses distinctions? Et cependant, en peu de jours, cette noblesse abolie est redevenue riche et florissante et superbe, et ses plus mortels ennemis ont eux-mêmes brigués l'honneur de ses alliances. C'est que là où règne la vanité, l'aristocratie ne s'éteindra jamais; elle se rétablirait plutôt au bénéfice de ses propres bourreaux.

Aussi Napoléon, lorsqu'il méditait son brillant despotisme, commença-t-il d'abord par rechercher l'appui de l'ancienne noblesse. Il rappela des pays étrangers le patricien fugitif,

il pourvut à la sûreté de celui qui s'était caché dans d'obscures retraites, ses grâces et ses faveurs allèrent jusqu'au fond des provinces guérir les blessures d'un corps naguères si puissant. Les nobles, à la vérité, tant qu'il conserva la robe de consul, ne firent entendre, en échange de ses bienfaits, que des plaintes et d'amers reproches. Mais il les attendait au pied du trône que son ambition allait relever sur les ruines de la liberté; et ce fut là, le sceptre en main, qu'il fit un nouveau pacte avec les anciens courtisans, qui déjà revendiquaient pour eux les premières dignités de l'empire. On vit alors un homme dont le bras puissant avait enchaîné tous les souverains de l'Europe, dédaignant sa propre gloire, s'attacher volontairement au vieux joug aristocratique, et, dans ce même palais où il dictait des lois au monde, faire une étude sérieuse des puériles leçons de l'étiquette. Lui qui marchait avec un

si noble orgueil au milieu de ses armées, lui qui tant de fois avait reposé sa tête victorieuse sur le bivac des champs de bataille; il apprenait maintenant de quelque ancien duc et pair les règles d'un baisemain ou d'un lever, et se mettait dans son salon à faire des répétitions de grandeur et de majesté.

De ce moment l'ancienne noblesse reconquit une grande partie de son influence; et, rivale souvent préférée, on la vit disputer à la nouvelle tous les honneurs et toutes les charges de l'état. Napoléon ne prit pas la peine de relever tous ceux qui se prosternaient, mais il permit que les hommes de l'ancienne cour, et ce qu'on appelait autrefois les grands seigneurs, vinssent reprendre leurs places héréditaires dans les anti-chambres et aux mansardes du palais. Ils avaient mission tacite de dégrossir la nouvelle cour, et de façonner aux belles manières nos vieux soldats titrés; sans qu'il soit

venu toutefois à ces pédagogues de noble race le désir d'accompagner leurs belliqueux disciples sur les champs de bataille.

A quelles conditions la Noblesse monarchique rentre en faveur.

L'éclat féodal dont avait si long-tems brillé la Cour des Rois de France séduisit l'âme ambitieuse du jeune chef de l'empire, et sans doute la vanité n'eut pas moins de part que la politique aux caresses qu'il prodigua à la vieille aristocratie. Non-seulement il ne voulait point laisser dans l'ombre s'agiter d'hostiles grandeurs, mais son orgueil se plaisait encore à approcher de sa personne les héritiers des grands noms monarchiques, pour leur donner des ordres et les obliger, pour ainsi dire, à respirer l'air de sa puissance. Quelques-uns osèrent, il

est vrai, se plaindre à demi-voix qu'on leur fesait violence, mais ceux-là mêmes se seraient bien gardés de refuser tout haut une grâce qu'ils avaient dans le secret sollicitée avec tant d'ardeur. Et l'on comprendra d'autant mieux tous les efforts que dut faire la noblesse pour embrasser les marches du trône, que les dignités et les offices que distribuait l'empereur équivalaient alors à des brevets de haute et antique illustration. C'était à qui vanterait et ses quartiers et son origine, et il n'y eut point assez de places pour toutes les familles qui prétendaient avoir porté haubert et donné des chevaliers à Malte.

Mais à la Cour, comme à la ville, les plus beaux présens se paient toujours, et si l'on ne ruine sa bourse on peut ruiner sa conscience. Ici le prince, en retour de ses bienfaits, commandait des sacrifices, exigeait des marques certaines de zèle et de dévouement; pour me

servir enfin de l'expression du temps, *il fallait donner des gages.* Une condition formelle était d'abandonner ouvertement la maison de Bourbon, de parler avec mépris de ses princes, et d'exagérer surtout le besoin d'une nouvelle dynastie. Ces discours tenus par la noblesse en acquéraient plus de force et plus d'autorité, particulièrement dans la bouche de ces vieux courtisans qui semblaient tout exprès avoir quitté Coblentz ou Mittau pour renier leurs maîtres. Il ne leur en coûtait guères, je le conçois, de persiffler la révolution, et de célébrer les charmes et les douceurs de la monarchie absolue; aussi était-ce pour eux un texte banal qu'ils avaient l'ordre d'étendre et d'amplifier sans cesse. Peu-à-peu on livra la République à leurs amères dérisions, mais à condition qu'ils se donneraient tout entiers au pouvoir nouveau. Or cet engagement, que prennent seuls des esclaves, ne tourna pas toujours à

l'honneur de l'ancienne aristocratie. Comme elle apportait un zèle sans bornes, il se rencontra dans son sein des hommes qui ne reculèrent devant aucun sacrifice, devant aucune sorte de dévouement. Voulez-vous savoir d'où, pour la plupart, sont partis ces coups inattendus qui vinrent mystérieusement frapper au cœur quelque serviteur fidèle de la monarchie, et qui dans d'autres occasions visèrent à plus haut encore? Demandez-en des nouvelles à cette marquise, à cette comtesse de l'ancien régime, à laquelle on donnait mille écus par mois pour soutenir l'éclat de son rang? Portez vos regards vers de plus grands personnages encore, adressez-vous à certain duc, à certain prince, et, sur ce point, j'en connais plus d'un qui pourront vous donner bons et sûrs renseignemens. La roture de la révolution se montra plus difficile en de pareils services, ses préjugés bourgeois lui rendaient toujours suspecte

la trahison. Elle avait mis tout ouvertement la main au sang ; les courtisans ne l'y mettent point de la même manière.

L'ancienne Noblesse à la Cour de Bonaparte.

Quelques vieilles douairières du faubourg Saint-Germain, quelques vieux baillis ou commandeurs, résistaient encore, il est vrai, à ce que l'on appelait *la fusion;* mais les fils ou les neveux avaient à petit bruit passé la Seine, et se trouvaient assez bien pourvus déjà de places et de cordons. Les désertions se succédaient presque sans interruption, et chaque volée partie de la rive gauche du fleuve, s'abattant autour de l'aire impériale, venait sans cérémonie prendre place au banquet dressé pour la révolution. Ce ne fut, cependant, ni sans inquiétude, ni sans un certain mouve-

ment de jalousie, que les militaires et les hommes d'état virent rentrer aux Tuileries les anciens habitués de l'œil-de-bœuf. On leur fit d'abord assez froid accueil, mais, en habiles courtisans, ils s'en vengèrent par des redoublemens de politesse et quelquefois aussi par de légères épigrammes, sous le feu desquelles semblaient se former en carré nos généraux interdits. Revenus de leur première surprise, ils rendirent à leur tour dédains pour dédains; et la guerre allait peut-être éclater entre les deux camps, ou plutôt entre les deux services, lorsque ces brouilleries parvinrent aux oreilles du maître. D'un mot Napoléon rétablit la paix : il partagea entre les deux noblesses ses colliers et sa livrée. Alors ce fut à qui le servirait de son mieux, à qui de plus haut se prosternerait le plus bas. C'était une recherche de soins et de complaisances, un accord de servitude, où devaient nécessairement exceller les

grands pontifes de l'ancienne étiquette. S'agissait-il d'annoncer, d'ouvrir ou de fermer une porte ? Aussitôt on avait pour soi l'autorité de la cour monarchique. Fallait-il se mettre à genoux ? Personne ne s'y mettait avec plus de grâce et de souplesse qu'un noble marquis. Jusque-là celui qui avait quelques papiers à présenter, les tenait respectueusement à la main sur le passage de l'Empereur : Ce fut un vieux courtisan qui, le premier, s'avisa de tendre son placet au bout du chapeau. Et lorsqu'on fit observer à Bonaparte toute la délicatesse de ce procédé, qui empêchait que sa main souveraine ne se trouvât exposée à toucher la main d'un citoyen, il parut satisfait, et dit en souriant, *c'est bien.*

Les noces impériales devinrent encore l'objet d'une étude nouvelle. La mémoire des classiques douairières du noble faubourg fut alors mise à l'épreuve pour se rappeler les us et cou-

tumes du vieux temps, et surtout le dernier cérémonial observé au mariage de Louis XVI. Celle-ci notait une circonstance; celle-là, une autre; et de cet ensemble de gothiques souvenirs sortit un véritable rudiment de grandeur et de majesté. La répudiation de Joséphine, qui d'abord eût dû jeter l'effroi parmi nos gens à principes, acheva tout au contraire de ramener à la Cour les plus opiniâtres. La femme fidèle, pour parler le langage de l'aristocratie, sanctifiait le mari infidèle; ou, en d'autres termes, la couche d'une princesse allait devenir la savonnette à vilain de Napoléon, et lui donner plus de lustre et d'éclat que cent batailles gagnées et tout son génie. Au reste, cette mésalliance de la fille des Césars servit de prétexte à plusieurs mésalliances de la haute aristocratie française, qui, pour reconquérir son rang à la Cour, usa des mêmes moyens qu'avait employé l'empereur d'Autriche pour rentrer dans

ses Etats. Dévouement servile, unions mal assorties, protestations et prosternations, tout fut mis en œuvre pour se rapprocher du trône, et, pour avoir, comme on dit, bouche à cour.

Enthousiasme général de la Noblesse monarchique.

Il faut avoir vu Napoléon visiter les vastes provinces de son empire pour savoir quelle ivresse et quel enthousiasme fesait de toutes parts éclater sa présence. Des réceptions brillantes l'attendaient de ville en ville, de longues acclamations le suivaient d'un département à l'autre; et, dans cette marche triomphale, c'était toujours la noblesse monarchique que l'on voyait accourir la première à la tête des députations, se mêler au cortège du prince, et former sa garde d'honneur. Si Bonaparte daignait accepter des jeux et des fêtes, elle reparaissait

sous de nouveaux déguisemens, et lui présentait avec des corbeilles de fleurs les vœux et les hommages du peuple des campagnes. Dans les bals parés, autres joies, autres démonstrations d'amour et de bonheur; un mot, un regard du prince, enivraient le jeune noble et le vieux émigré. Or, la meilleure tête de préfet ne pouvait tenir, dans ces circonstances, à toutes les vanités, à toutes les prétentions que chacun fesait valoir. Il aurait fallu, pour ne mécontenter personne, leur promettre à tous une première place à genoux. « Vous n'ignorez » sans doute pas, M. le comte, que j'étais moi-» même comtesse avant la révolution. » — « Je » fus présentée au feu roi dans son voyage, re-» prend une autre femme de qualité. » — « Et moi, s'écrie cette vieille marquise, j'avais ta-» bouret chez la reine. » L'ordre des présentations est difficile à régler; et celle dont on a blessé l'amour-propre, s'éloigne en disant que

M. le préfet n'entend point la Cour. Pour les vicomtes et les barons, c'est bien un autre langage, ma foi, quand ils ont eu l'honneur de défiler devant sa majesté. — Dieux, quel œil d'aigle ! — Comme le feu céleste jaillit de sa prunelle ! —Quel son de voix enchanteur ! — Ah ! qu'on ne nous parle plus de Louis XIV ni d'Henri IV ! Etranges discours, mais véritables, que j'ai entendu prononcer moi-même, et par les bouches *les plus pures*.

Voulait-on des vers? il n'y avait point de vieux marquis rimailleur qui ne se sentît encore en verve pour *le nouveau Charlemagne*. Des discours? c'était à qui ferait de l'éloquence, et la plus tendre et la plus soumise. *Sire, toute la terre vous contemple ! Sire, tous les rois sont prosternés devant vous ! Sire, quelles expressions assez énergiques d'amour et de reconnaissance pouvons-nous trouver?* Et les places, et les croix, et les montres, et les tabatiè-

res, sortaient de l'écrin impérial, et venaient payer tous ces dévouemens et toutes ces prostitutions ! Si, par hasard, quelque homme sage osait encore jeter des doutes sur l'avenir, c'était aussitôt un cri général de réprobation; on le montrait au doigt comme un royaliste, on en fesait un conspirateur. Nous ne voulons pas plus de la cocarde blanche, disait-on, que du bonnet rouge : nous voulons le roi de Rome. Or, ceux qui parlaient ainsi n'étaient point des hommes nouveaux, mais de véritables gentilshommes, des nobles de seize quartiers, bons chevaliers et bons barons, saluant l'aurore d'une nouvelle dynastie, et suppliant Bonaparte d'échanger contre sa croix d'honneur leurs vieilles croix de Malte ou de Saint-Louis. Ils sont en possession aujourd'hui de grandes charges et de grandes dignités, et ils crient encore plus haut que les autres.

CHAPITRE III.

LA NOBLESSE MONARCHIQUE ET LA NOBLESSE IMPÉRIALE A LA RESTAURATION.

Caractère particulier des deux Noblesses.

Je me rappelle de m'être trouvé dans un salon avec le célèbre Cognard, faux comte de Saint-Hélène, qui ne discourait que de sentimens d'honneur et de délicatesse, et portait à

son côté une montre volée. Ainsi parlent maintenant de dévouement et de fidélité ces preux chevaliers, honneur de l'antique monarchie, qui ont encore dans leur poche les tabatières et les joyaux de l'Empire. A force de protester de leur zèle et de leur constance, ils ont fini sans doute par se persuader qu'ils n'avaient jamais varié dans les principes monarchiques et dans leur affection bourbonnienne. On les a vu parler effrontément de leurs complots sous l'Empire, jeter de nouveaux cris de douleur, et rapprendre pour ainsi dire le rôle de victime, qu'ils avaient, dieu merci, depuis long-temps oublié. J'ai connu, au retour de Louis XVIII, un des prétendus restaurateurs de la monarchie, qui montrait complaisamment le portrait du prince, attaché sur sa poitrine, et il déclarait n'avoir pas depuis trente ans quitté cette chère image. Or on se prit d'abord à rire, puis quelqu'un l'avertit à l'oreille que le portrait

ne datait pas de plus de quinze jours pour la ressemblance : c'était à peu près aussi chez tous les courtisans la date de leur fidélité.

On sent que l'ancienne noblesse, ressaisissant sous les Bourbons tout l'avantage du terrain, a du quelquefois jeter la nouvelle dans de grands embarras de vanité. Il ne s'agissait pas seulement pour celle-ci de lutter contre des parchemins et des titres poudreux, qui après tout en valent bien de neufs; mais le moyen de résister à cet ascendant plus réél du ton et des bonnes manières, que possède exclusivement en France l'aristocratie ? Tout, au milieu d'elle, trahit un parvenu, quel que soit d'ailleurs son rang et son mérite personnel. On n'imite point ces mœurs élégantes, ni cette gracieuse dignité, ni même ces brillans dédains, dont l'Empereur s'étonna quelquefois dans son palais, et où réside la véritable puissance du faubourg Saint-Germain, parce que là seule-

ment se manifeste dans tout son éclat la civilisation d'un grand peuple. C'est aussi ce qui fait que la noblesse de l'empire, en essayant de se parer des formes aristocratiques, a du paraître d'autant plus gauche qu'elle voulait affecter des manières plus aisées, et d'autant plus impertinente qu'elle courait après les airs de grandeur. Il lui allait mieux, comme au temps de Napoléon, de confesser hautement qu'elle n'avait point d'aïeux, de vanter pour ainsi dire l'obscurité d'où elle était partie, et de s'en faire un titre de plus à l'admiration des hommes. Cet orgueil n'était point sans grandeur et sans dignité; il est beau de commencer sa race, quand on la commence au milieu des triomphes et de la gloire. Mais à voir aujourd'hui le soin que prennent quelques-uns de ses membres de cacher leur naissance et jusqu'au nom de leur famille, on dirait qu'ils ont perdu le souvenir de leurs belles actions. Il en est qui

usent de plus grands déguisemens encore, et qui, bien que sortis de l'échoppe ou de la boutique, doteront sans façon quelque arrière grand-père, brave et simple artisan, de la noble particule, et dresseront aussi facilement leur généalogie qu'un grand seigneur de nos jours se fait des états de service. Si, est-ce encore une de leurs manies que, dédaignant des titres glorieusement acquis sur les champs de bataille, ils voudront à toute force qu'on les enrôle dans les vicomtes et les marquis, comme pour en imposer à leur siècle et rattacher leur jeune origine au berceau de la féodalité. Or, emprunter à sa rivale l'éclat des grandeurs qui lui sont propres, ne suppose pas toujours dans la nouvelle noblesse le sentiment de sa dignité. N'est-ce pas en quelque sorte s'avouer vaincu, que de brûler de l'encens aux autels de l'étranger?

Grands Seigneurs de la Révolution.

Enfans corrompus de quatre-vingt-treize, qu'est devenu entre vos mains le dépôt sacré des libertés publiques? qu'est devenu ce niveau sanglant qui passait et repassait incessamment sur nos têtes ? Nous direz-vous de quelle horrible monnaie vous avez payé vos titres et vos grandeurs, hommes avides et cruels ? Ah ! jouissez de votre éclatante fortune sur les ruines de la patrie en deuil, ressuscitez pour vos fils des titres ou des privilèges que naguères vous détruisites avec le patriciat, et faites voir à cette nation abusée que les expiations sont

pour elle, et pour vous les triomphes. Nommerai-je en toutes lettres cet implacable ennemi des nobles, qui pendant la terreur sollicitait contre eux une proscription générale, et qui dans l'année 1810, grand officier de la légion d'honneur et comte de l'Empire, proposait au Conseil d'Etat le rétablissement du régime féodal? Citerai-je cette autre machine à terreur, régicide sous Robespierre, prince sous Bonaparte, fesant des lois pour tous, pour le Comité de salut-public, pour le Directoire, pour l'Empire, et proposant à Louis XVIII l'abolition de la Charte et le rétablissement des parlemens? Ces grandes ombres de la Grève se trahiraient elles-mêmes, si je voulais ici leur prêter un masque et changer leurs noms. Combien voyons-nous encore d'autres vertus démocratiques auxquelles pardonne un siècle facile, et qu'enregistrera la postérité sur ses tables d'airain? Pour avoir moins de célébrité

peut-être, leurs noms n'en sont ni moins flétris ni moins odieux.

Demandez à *Arbas* comment il a passé d'une obscurité profonde à l'éclat des honneurs et des dignités? Demandez-lui quelles furent ses premières armes? comment et en quelle rencontre il a gagné ses éperons? *Arbas* maintenant ne se fait point de plus grande joie que de laisser admirer la magnificence de son palais, d'en montrer la belle distribution et la riche architecture. Il y a mille autres curiosités chez *Arbas*, que les étrangers s'empressent à voir; d'excellentes peintures, une collection de médailles, des vases antiques et les marbres les plus rares. Tout est mis sous vos yeux, tout vous est ouvert avec une grâce infinie; si pourtant on en excepte un petit coffre soigneusement fermé, dont la clef ne fut jamais confiée à la main d'un valet. Quel est ce rare trésor? vient-il d'Allemagne ou d'Italie? fut-il conquis

sur un champ de bataille glorieux à nos armes, à Marengo, à Austerlitz, à Jéna? Je n'ai point nommé, je pense, ni Saint-Firmin ni l'Abbaye. Certain ami, peu discret, assure que ce trésor, envié de tout le monde, se compose d'étranges reliques; d'une lourde massue, d'une veste encore tachée de sang, et d'un bonnet de la couleur des taches. C'est, dit-on, le seul souvenir de reconnaissance que garde le maître de ce vaste palais.

Depuis long-temps *Braside* est fameux, et sa dévotion ne le cède en aucun point à celle des plus fervens *apostoliques*. Ce vétéran de nos armées fait présentement un acte de contrition comme autrefois il fesait un ordre du jour; et si de jeûner et de prier le doit mettre en crédit, il n'y a jeûne ni prière qui soit au dessus de ses forces. C'est d'un grand signe de croix, c'est d'une adroite génuflexion, d'un cierge à la main, d'un bréviaire sous le bras, qu'il prétend à

cette heure grossir ses états de service. Car, pour *Braside*, communier est faire une action d'éclat; et les plus belles mentions de nos bulletins de la grande armée ne vaudraient pas à ses yeux un billet de confession du père Loriquet. Comme il fesait jadis servir à sa fortune le sang du soldat, présentement il essaye de mettre à profit le sang même de Jésus-Christ. Un tel homme ne veut point rester en arrière de ceux qui gagnent sur le terrain de l'hypocrisie des honneurs et des dignités ! *Braside* peut rendre un jour et ses grosses Heures, et son grand cierge, et son petit crucifix ; mais il ne rendra jamais sa belle galerie de tableaux.

Je veux que sous le Directoire on se soit repenti de quatre-vingt-treize, et que l'on ait même au Consulat désavoué le Directoire; cela peut être de la conscience. Mais que les mêmes hommes fassent encore le procès au Consulat et à l'Empire, c'est avoir dépassé toute audace

de honte et de bassesse ! Une nouvelle révolution doit-elle nous frapper ? ah ! qui serait plus *national* et plus *patriote* que ces convertis de tous les régimes et de toutes les promotions ? Qui ferait des discours mieux empreints de toute la fierté républicaine ? Nous les avons vus trop souvent changer de couleurs, leurs titres et leurs brevets sont de trop d'encres différentes, pour qu'ils ne s'empressent pas au besoin de coudre encore quelque autre pièce à leur livrée.

Caractères divers.

Nous avons tous vu le temps où *Régule* envoyait sans pitié les nobles au supplice; il leur fesait un crime de leurs titres, et brisait de ses propres mains les écussons et les armoiries. Jusque-là *Régule* n'est pour moi qu'un républicain farouche, et je pardonne à ses fureurs démocratiques tout ce qu'elles ont d'*acerbe*, comme on disait alors. Mais si *Régule* s'est ensuite paré lui-même de titres féodaux, s'il a pris à son tour enseigne de Blason, et qu'on ne le puisse aujourd'hui distinguer d'un vieux seigneur châtelain, que faudra-t-il que je pense

de *Régule?* Ce fut un duel avec la noblesse, dira-t-il, et j'ai tué mon adversaire. Rien de mieux sans doute; mais il ne fallait point, après le combat, fouiller dans ses poches et voler ses joyaux. Et, cependant, qui plus que *Régule* cherche actuellement à se faire un mérite de sa noblesse, et à se donner certains airs d'importance et de fatuité? On parlait un jour devant lui de l'imprudence et de la légèreté des nobles au commencement de la révolution : « ils ont perdu la tête », s'écria-t-il avec dédain, et sans songer à ce qu'un pareil mot avait de sinistre dans sa bouche. A certain gentil-homme qui s'inquiétait de l'avenir, et paraissait craindre pour les nobles de nouveaux dangers, *Régule* fait une réponse encore plus fière : « ah ! ah ! cette fois, dit-il, j'espère que nous nous défendrons. » Mieux vaudrait mille fois écrire à un Montmorenci *monsieur* tout court, que de ne point donner à *Régule* ses sobriquets, sur-

noms et qualités; un de ses amis est en pleine disgrâce pour avoir simplement mis sur l'adresse : à monsieur *de Régule.* A sa porte le Suisse a l'ordre de ne point répondre, si vous commettez un pareil oubli. *Régule* vient de renvoyer son valet de chambre, homme probe d'ailleurs et fort exact dans le service, mais dont l'air et les habitudes sentaient le valet de petite maison; bref il ne parlait point à son maître à la troisième personne. Vive Dieu ! quel beau marquis fut jamais d'une vanité plus chatouilleuse ! Et vite, dépêchez-vous de faire des révolutions pour donner à gens de cette étoffe palais et châteaux.

Mais en voici un autre qui dans son nouveau rang a de plus étranges prétentions encore. Si l'on en croit *Scévole*, il ne peut, même à la Cour, contenir l'indépendance et la rudesse de son grand caractère. Jamais discours n'est sorti de sa bouche, qu'il ne fût marqué au coin de

la plus généreuse audace. Tout récemment un grand personnage s'était permis en sa présence d'accuser Voltaire d'impiété. « Sans contredit, » reprend notre homme, votre altesse a raison; » mais, il faut être juste, le drôle avait bien » de l'esprit. » Et *Scévole*, à ce propos, vous parle avec un léger sourire de l'effroi subit qui s'empara des courtisans. Cependant, un jour qu'il déjeûnait à la table de Louis XVIII, de son propre aveu il se crut perdu. Le feu Roi offrait à *Scévole* du vin de Madère; mais lui, qui ne transige point avec sa liberté : « Sire, dit-il, je préfère du Malaga. » O stoïque vertu! ô noble effort du courage! Que de grandes et utiles vérités cet homme a du faire retentir au milieu des conseils de l'Empereur! Je me tiens pour assuré d'avance que ce n'est point la faute de *Scévole* si Bonaparte a perdu la couronne.

Le père d'*Alcis* fut lâchement égorgé aux

jours sanglants de notre révolution; mais hélas ! que sert à *Alcis* de connaître l'assassin de son père? Un grand crédit, des charges éminentes, l'ont toujours mis à l'abri d'une juste vengeance. Il blanchit ses crimes sous le Directoire, s'avança sous le Consulat, devint homme de qualité sous l'Empire; et voilà que la restauration est venue lui apporter de nouveaux titres et de nouvelles dignités. Toutes ses opinions sont aujourd'hui monarchiques et dévotes, on prendrait volontiers de ses reliques. *Alcis* n'avait pu jusque-là renoncer à l'espoir de perdre son ennemi; il faut bien qu'*Alcis* y renonce maintenant.

Parlerai-je du *penseur Dorimont*, de sa morgue doctorale et de sa fatuité politique? Dirai-je qu'il est une des lumières de cette aristocratie bâtarde, qui, dédaignant la noblesse de l'Empire, est à son tour méprisée de la vieille aristocratie monarchique, à laquelle pourtant

elle appartient? Eh! pourquoi non? Ne représente-t il pas à lui seul toutes les *supériorités* de son salon, ou plutôt de son canapé? Qui voit *Dorimont*, voit en miniature l'idéologie personnifiée; petits airs, grandes prétentions, mince savoir et force suffisance, en somme une orgueilleuse réserve que l'on prend pour de la profondeur. *Dorimont* est ce que l'on appelle vulgairement un grand seigneur constitutionnel, c'est-à-dire une de ces *notabilités éclairées* qui ne recherchent le pouvoir et la fortune que pour éviter aux nations un pas rétrograde et faire *marcher le siècle.* Tous les avantages personnels que lui pourraient assûrer certaines *dispositions légales*, ne le touchent que sous le rapport de l'intérêt public, qui lui prescrit d'accepter d'abord honneurs et dotations. Dans un cercle *libéral*, *Dorimont* est plus que tous *libéral* et *constitutionnel*, et ne craint pas de payer du mépris de son propre rang la popula-

rité qu'il veut acquérir. Mais suivez-le dans les salons monarchiques, dont tout à l'heure il se moquait, et vous le verrez, dépouillant ce ton et ce langage de *révolution*, reprendre encore plus vite les nobles manières de ses aïeux. Il s'agit bien ici de démolir les vieux préjugés ! Nous y reviendrons, dit-il, avec le temps; mais de la sagesse ! de la prudence ! ne pressons rien si nous ne voulons tout perdre. Et *Dorimont*, par ses discours, réjouit la vieille noblesse, et lui fait voir que dans un âme bien née *la tache originelle* ne s'efface jamais. Traits piquans, ingénieux persifflage, tout lui sera bon pour frapper, comme il les appelle lui-même, ses amis de position. Le rencontre-t-on par hasard tenant sous le bras quelque *honorable* de la doctrine, brave et franc plébéïen, il ne manquera point de s'en excuser d'abord, et d'invoquer à son secours les *nécessités sociales*. Si, le soir, il voit entrer dans son salon les *intimes*

du matin : « celui-ci, dira-t-il à demi-voix, est un garçon d'esprit que l'on est convenu de recevoir; le père de cet autre a rendu de grands services à ma maison. » Et, après s'être mis ainsi en règle, on leur serre affectueusement la main. Le secret de *Darimont* est de faire marcher ensemble la grandeur et la popularité, et, tout en se courbant sous le niveau de la démocratie, de ne rien perdre de sa taille aristocratique. C'est une bonne figure du temps, un de ces tartuffes de l'ère nouvelle, qui veulent semer des deux mains dans le champ de la *perfectibilité sociale*, et moissonner à la fois les douceurs du despotisme et la gloire des libérateurs.

Damis, avant qu'il portât la grotesque livrée du *montagnard*, les cheveux plats et le bonnet phrygien, s'était fait remarquer à la cour de Louis XVI par l'élégance et la noblesse de ses manières. Plus tard, il adopta sous l'empire les brusques saillies d'une incivile grandeur et l'air

étonné du parvenu; et le voilà maintenant qui retourne, dans sa vieillesse, aux habitudes courtoises et féodales. Est-il forcé d'inviter à sa table quelque ancienne célébrité de club, quelque vieux compagnon de ses orgies démocratiques, vous apprendrez bientôt que cet homme de la révolution, comme il le désigne actuellement, lui aura pour le moins sauvé la vie. Et puis, dira-t-il, nous étions trop heureux dans ce temps-là de nous servir de telles gens; et il ne vous contera pas que c'était lui qui très-humblement leur fesait la cour. Quoique *Damis* pût amplement et tout à son aise parler de la révolution, on dirait cependant qu'il ne se souvient que des noms de l'ancien régime et des anecdotes de l'œil-de-bœuf; le reste s'est effacé de sa mémoire comme une débauche de jeunesse. Du temps de l'Empire il portait la tête haute, il avait le regard pénétrant, la démarche fière et hardie; afin de ressembler mieux au

maître, il croisait aussi ses mains derrière le dos, et affectait en toute rencontre le ton et le maintien diplomatiques. Maintenant il est redevenu *féal et gentil chevalier*, il a pris je ne sais quel air de noble gracieuseté qui le vieillit de deux générations au moins; et, pour reculer encore, il s'affublerait au besoin d'une perruque du grand siècle.

Que de gens, parmi nous, fuyant leur propre miroir, se passeraient volontiers aujourd'hui qu'on les fît si ressemblans ! Sans doute ils doivent être les premiers à blâmer le peintre malencontreux, qui ne sait point, aux dépens de la vérité, cacher la laideur et les difformités de son modèle. Mais je vais au devant de leurs reproches, et je m'accuse moi-même d'être un homme fort incommode. Voulez-vous, leur dirai-je, connaître au dix-neuvième siècle le caractère du *fâcheux*? Eh bien! c'est celui-là même dont la mémoire trop fidèle ne laisse

échapper aucun trait de notre longue révolution ; celui-là qui sait au plus juste tous les rôles que chacun a joué, et qui poursuit de son implacable souvenir l'inconstance des opinions et les rapides changemens de fortune. Aborde-t-il ce haut et puissant seigneur de l'Empire, si fier de sa récente grandeur ? Il le salue par son ancien nom, depuis long-temps oublié, et le plaisante sur la guerre qu'il avait autrefois déclaré aux châteaux. A cet autre, qui par ses alliances espère se glisser doucement à la Cour, qui parle à tout le monde de la parenté de sa fille et des aïeux de son gendre, il lui demandera s'il n'est pas le fils de l'ancien laquais de son père, et s'il n'a pas été lui-même nourri dans sa maison ? C'est encore ce même homme, toujours plus *fâcheux*, qui, serrant la main d'un magistrat plein aujourd'hui de zèle pour le trône et l'autel, le félicite de ne s'être pas blessé le jour où il abattit, avec une hache, les

attributs de la royauté. Avouez, s'écriera-t-il une autre fois, en s'adressant à certain député de la droite, avouez que vous êtes bien revenu de ces temps d'erreur où vous brûliez vos titres de noblesse et célébriez l'anniversaire funeste du vingt-un janvier. En admirant les beaux services et les riches tentures qui décorent le palais d'un grand personnage, il demandera si ces raretés ne viennent pas du garde-meuble ? Ou bien il parlera de malversations et de *liquidations frauduleuses* devant un homme d'état, dont la fortune date de nos jours de calamités. Le *fâcheux* sait tout, il sait ce que coûtent à cet honnête et pacifique citoyen ses états de service, il peut mettre à prix les insignes de sa gloire future; il sait quel bon parti certaines gens ont tiré de la dernière guerre d'Espagne, et s'approchant de *Varillis* il lui demandera si c'est en réaux qu'ont été payés ses terres et son château. Détestable caractère!

peste publique que cet homme ! véritable fléau de tant d'illustres personnages pour lesquels il commence la postérité, et d'une foule d'honnêtes gens que leurs opinions monarchiques et religieuses devaient mettre à l'abri du soupçon.

Conversion de la Noblesse monarchique.

On a cru qu'il suffisait, pour ressusciter l'ancienne noblesse, de lui dire : *prends tes titres et lève-toi* ! Mais cette seule parole n'était point capable de lui rendre la vie; il y aurait fallu joindre des droits et des privilèges, sans lesquels il n'existe réellement point de noblesse.

Or, le sentiment de sa propre destruction est peut-être aussi ce qui a le plus contribué à la ramener au pied des autels, dont elle se montra si souvent l'ennemie. Elle tourne maintenant vers le ciel ses regards inquiets, et semble demander à la religion un appui que lui

refusent le siècle et ses institutions. Comme on l'a dit de Carthage et de Marius, ce sont deux grandes ruines qui se consolent ensemble.

Mais qui me persuadera qu'un zèle si extrême soit tout-à-coup devenu, dans chaque membre du corps aristocratique, le résultat d'une conviction sincère? Ne voyons-nous pas l'évangile même protester de toute l'autorité de sa parole contre ces basses intrigues d'avarice et d'ambition qui se couvrent des apparences de la piété? Il n'y avait que les disciples de Loyola qui pussent tout accommoder avec leur direction d'intention : aussi le jésuitisme est-il en quelque sorte devenu la religion de l'ancienne aristocratie.

Il y eut une époque où la noblesse tenait à honneur de protéger les athées et les philosophes, où elle mêlait ses traits piquans aux stupides outrages dont on poursuivait la religion, et, il faut en convenir, son impiété était un

contre-sens. Ce serait un grand malheur, cependant, si la révolution, au lieu de corriger les nobles, ne leur avait appris qu'à devenir plus fins et plus déliés, plus habiles au mal, plus forts enfin de toutes les ressources de l'hypocrisie.

Pendant nos longues et terribles saturnales, le peuple français, comme autrefois les esclaves de Rome, a pu souvent adresser de justes reproches à ses anciens maîtres. Il leur a fait toucher du doigt les torts irréparables du passé, il a *mis à nud* toutes les misères, et proclamé d'utiles vérités. Grande leçon sans doute, mais quel en a été le succès !

En quel temps avons-nous vu plus de lâches cupidités, et tout ensemble plus d'arrogance et de folles présomptions ?

Certains personnages se trouvent placés si haut qu'ils ne font guères de différence entre un Jurisconsulte et un Fort de la halle, entre

un géomètre et un charbonnier, tout est peuple à leurs yeux. Ces puissans de la terre auraient rencontré le véritable point de vue, s'ils ne distinguaient plus les hommes que par leurs vices et leurs vertus ; ce serait une preuve du moins qu'ils commencent à penser en chrétiens.

Dévotion de Cour.

L'importante affaire pour quelques grands seigneurs était de reconstruire d'abord leur fortune, et ils n'ont rien négligé de ce qui pouvait assûrer œuvre si méritoire; jusque-là que, à les voir tondre et glaner, les anciens vassaux de Bonaparte se sont dit entr'eux, nous avions donc laissé derrière nous bien des épis! Et cependant encore, j'entends par-ci par-là maints nobles personnages se plaindre du sort rigoureux, et maudire le jour où finit leur exil. Je ne puis, dit *Lahire*, malgré toutes mes économies, compter plus d'un millon placé sur l'Etat; et moi donc, reprend *Lancelot*, c'est

tout au plus si je laisserai à ma pauvre femme cent mille livres de rente en fonds de terre. Et nos saints accompagnent ces discours d'un si profond détachement des choses d'ici bas, et de tant de sollicitude pour la conversion des pécheurs, que l'on est volontiers tenté de leur dire : prenez le reste, ce sera plus vite fait. Dieu lui-même, pour augmenter leurs trésors, a opéré prodiges et miracles, et miracles des plus rares. Avec des offices de vingt ou trente mille francs ils tiennent maison de prince, et trouvent encore le secret, chaque année, d'ajouter à leur capital cent et deux cents mille francs d'économies. Il suffirait dans leur main d'un écu béni, pour en faire venir cent à côté. C'est en toutes lettres la multiplication des sept pains et des sept poissons, dont il resta force paniers pleins après en avoir nourri dix mille hommes. Or ce miracle fait en leur faveur vaut bien, à mon avis, celui de la croix de Migné.

Petite Légende aristocratique.

Pour d'autres saints il se fait d'autres miracles, dont je vais, s'il plaît aux fidèles, noter en peu de mots les plus éclatans. Jusques à présent la corruption, source de misères et d'ignominie, nous semblait ne devoir produire que des fruits empoisonnés et des trésors de malédiction. Eh bien! sachez que toutes les souillures du vice, comme d'épaisses vapeurs amoncelées à la surface de la société, se résolvent pour *Théophile* en une pluie d'or, qui descend ensuite payer ses sermons et ses homélies. C'est à qui l'enrichira

de la police ou des maisons de jeu; et la manne céleste lui vient encore d'une autre sorte de maisons qu'il serait mal séant de nommer ici. En tout vingt mille écus! Est-ce donc une trop forte somme pour le vénérable docteur du saint-office, qui sans façon se chargeait d'expédier les mécréans à leur *juge naturel?* Barrère, le célèbre Anacréon de la guillotine, ne fit jamais une meilleure pointe; et ce mot seul rachète *Théophile* des plats éloges qu'il donnait à Napoléon. Là, cependant, ne se bornent point les grâces et les faveurs dont l'honore le ciel! Un des fils de *Théophile* a obtenu les premières charges de l'instruction publique; l'autre, dans l'épiscopat, répond à une plus haute vocation encore. Saint est le père, sainte est sa race, et bonne et commode sera pour elle la route du salut.

Je connais une noble famille, puissante aussi devant le Seigneur, et qui, pour ne dé-

roger point à l'antique vertu de ses aïeux, s'est d'abord emparée de la restauration comme de son bien propre. Elle a fait entre frères et beaux-frères, oncles, neveux, cousins et arrière-petits-cousins, le partage des principaux emplois civils et militaires d'une province; et tous ses membres, en un instant, ont été nommés colonels, généraux, préfets et sous-préfets, maires et receveurs. Il est vrai qu'on ne vit jamais noble maison plus zélée pour la gloire de Dieu, et plus humblement soumise à ses saintes volontés. La France se divise en quelque quatre-vingts départemens: ce serait à peine, sur ce pied-là, quatre-vingts familles qu'il faudrait pour la gouverner. Alors on pourrait chanter en chœur: hosanna! hosanna! gloire et richesses aux élus du Seigneur!

Arnolphe, si connu par sa dévote ardeur, après le service de Dieu n'a de vocation que

pour le métier de traitant. Il a donné la préférence à une récette générale sur un office de cour, sur une préfecture, sur un régiment; et cependant *Arnolphe*, qui veut s'enrichir, ne voudrait pas déroger à l'aristocratique grandeur de ses ancêtres. Pour éviter donc toute honte et tout scandale, il a fait entre ses noms un adroit divorce : du nom de famille, toujours moins connu, il signe les bordereaux et la correspondance financière : il réserve pour la cour et le faubourg Saint-Germain son nom féodal. La maison dont il a fait choix, bâtie sur deux rues différentes, offre d'ailleurs deux issues commodes. Du côté le moins apparent, sur la porte de derrière, on lit, d'une écriture coulée, *Bureaux du Receveur général;* puis sur la belle façade, en grandes lettres d'or : HOTEL DU COMTE DE ***. Mais *Arnolphe* ne se borne point à ces sages précautions, il est inutile de dire que toutes ses pensées et ses doc-

trines sont également à double, que toutes ses opinions ont aussi deux portes.

Eraste, depuis la restauration, s'est fait un renom de sainteté, en priant et faisant prier sa livrée, en plantant des croix et courant les missionnaires; et le ciel qui, comme le dit M. Cousin, ne distribue le bonheur qu'à la vertu, a d'abord envoyé à *Eraste* pensions et charges de finance. Aussi le pieux baron, pour rendre à Dieu ce qui lui appartient, redoublant de faste et de sainteté, fera bientôt en voiture à six chevaux stations et processions. Car ce n'est plus aujourd'hui la haire ni le cilice qui portent témoignage de la vertu de nos dévots; ils ont trouvé le secret de faire pénitence sous le cachemire, et d'aller au ciel en tilbury. Non loin de l'heureuse cité qu'habite *Eraste*, se trouve un saint fameux, saint de plâtre, il est vrai, mais qui sur *Eraste* l'emporte en quartiers de sainteté, et des pélerins excite au loin

le zèle et la dévotion. Vers le temps de pâques, on a vu des laquais se heurter autour de la chapelle du saint, on a vu force provisions arriver au couvent, et, sur toute la route, des voitures brillantes et je ne sais quel air de fête. Faut-il vous en dire la cause ? *Eraste*, avec une nombreuse compagnie, est allé chez les révérends pères se mettre en retraite aux pieds de Loyola. Pour fêter ensemble les deux saints, on a fait venir de l'Océan les plus beaux poissons, des fruits secs de la Tourraine, et de Paris un prédicateur et un cuisinier.

Voulez-vous maintenant savoir de *Pallide* s'il a émigré? *Naturellement!* vous dira tout aussitôt le vieux courtisan ; et ce mot seul, prononcé de certaine façon, donne à entendre qu'un homme de qualité ne pouvait alors se dispenser de quitter son pays. Mais au retour de votre exil vous fesiez, si je ne me trompe, *Pallide*, une cour assidue au premier consul? *Naturelle-*

ment ! Ce qui veut encore dire qu'un homme de qualité ne devait pas tenir plus long-temps rigueur au pouvoir. Ne l'avez-vous pas ensuite salué du nom de César, et ne chantiez-vous pas comme les autres, à la chapelle des Tuileries, le *Salvum fac Imperatorem?* A quoi *Pallide*, indigné, répond qu'il chanta toujours *fac regem.* C'était donc bien bas, *Pallide? Naturellement!* Et la boîte, *Pallide*, dont vous fit présent le *grand homme?* Vous en avez brisé la miniature, c'est fort bien! Vous avez voulu, dites-vous, fouler aux pieds l'image de *l'usurpateur*, rien de mieux encore! Mais la riche garniture de diamans qui l'entourait, ne trouvâtes-vous pas qu'elle était bonne à conserver? *Oh! naturellement!* Allez, *Pallide*, votre confession est celle de la plupart des homme de votre rang : on ne saurait trahir plus *naturellement* sa conscience et l'honneur. Et cependant, *Pallide* tient actuellement sa

place parmi les saints! Il est ce que l'on appelle rentré en grâce; il délivre brevets de dévotion et brevets de fidélité, il maudit les *libéraux*, il maudit la liberté de la presse, il me maudira moi-même *naturellement*.

Que d'illustres mendians, plus vils et plus importuns que le pauvre qui, par les rues, tend une main suppliante! Mendians sans pudeur, gueux volontaires, qui, du sein de l'opulence, se prosternent devant les titres et les faveurs. Pour eux, c'est manquer de chaussure et de vêtemens, c'est manquer de pain, que de n'accumuler pas sur leurs têtes toutes les charges et toutes les dignités du royaume. Ainsi ils dérobent à l'homme de bien son rang, et privent de sa récompense la vertu même. Rendez-vous à leurs supplications, faites l'aumône à leur vanité, vous les verrez se hâtant de retirer une main présenter l'autre tout aussitôt. Ils ne sont jamais contens, la grâce

qui suit une première grâce n'arrive jamais assez vite. On les menace, ils sourient; on les chasse, ils se retournent; on leur pousse la porte, ils heurtent de nouveau. Il faudrait les battre, et les battre au sang; encore diraient-ils : *Frappe, mais accorde!* Ils tiennent comme cernés la cour et ses avenues, les palais des ministres, l'église et l'autel; ils viennent vêtus de pourpre et chamarrés d'or solliciter la part de la veuve et de l'orphelin. Jamais la mendicité en haillons n'enfanta de pareilles lâchetés! Jamais l'homme, aux prises avec la faim dévorante, ne s'est avisé de tant de bassesses et d'infamies!

CHAPITRE IV.

ARISTOCRATIE DE LA FORTUNE.

Talons rouges de la Chaussée-d'Antin.

A côté des deux noblesses croît et s'élève une multitude d'aristocraties plébéïennes, véritables doubles, prêts dans l'occasion à se saisir des premiers rôles, auxquels ils prélu-

dent par de petites vanités et une grande impertinence. Laissez-les tout à leur aise s'emporter contre des titres et des distinctions qu'ils ne possèdent point; c'est le dépit d'un amant furieux, qui soupire après le cruel objet de sa haine. Il suffit de leur montrer quelque bout de privilége, et vous verrez ensuite de quelle façon ces messieurs traiteront la pauvre *égalité*. Autres sont nos discours, autres sont nos actions. Ici nous parlons comme des Gracques, et là nous nous montrons plus hauts et plus despotes qu'un vieux sénateur romain; nous fesons sur les vanités de cour une philosophie digne de Diogène, et tout-à-l'heure nous allons pleurer pour hochets d'orgueil et poupées d'enfant. Or, il ne s'agit point de ce vieux parti monarchique, religieusement immobile, qui ne sépare point ses idées d'ordre, d'une perruque à bourse ou d'un chapeau à plumes: mais je le déclare haut et clair, pour

que tout le monde m'entende; ce que je dis ici s'adresse à nos amis les *libéraux*, nation mercantile et peuple de banquiers, qui veulent faire à l'eau-rose de la démocratie de salon, et remplacer le mérite de la naissance par celui du coffre-fort. Eh! que peut donc y gagner le peuple, sinon d'être saigné, pressuré, monopolisé, tondu et retondu, pour fonder cette aristocratie de banque, dont il aura en petits écus la monnaie dans sa poche? Mieux vaut encore la noblesse qui s'acquiert sur les champs de bataille! Elle a du moins, comme disait Bonaparte, reçu le baptême de feu. Et puis, c'est que tout le monde ne court pas après celle-là; c'est que l'on n'y arrive qu'en servant la patrie, et encore n'y arrive-t-on pas tout entier. Demanderez-vous à *Fabrice*, à *Emile*, où on les a faits comte et baron? Demandez-leur plutôt où l'un a laissé son bras et l'autre sa jambe? Ils peuvent mettre dans leur écusson

le membre qu'ils ont perdu, leurs armes seront des armes parlantes. Mais pour nos seigneurs *industriels* la chose se fait plus facilement. Quand ils veulent un titre, c'est l'argent à la main; encore leur faut-il, par-dessus le marché, la croix d'honneur. Ils tonnent à la tête de l'opposition, menacent et gourmandent le pouvoir, et s'inclinent jusqu'à terre quand le moment des capitulations est arrivé; capitulations à bonnes enseignes, où l'on ne met en oubli que le peuple et la patrie. Je ne dis pas, à la lettre, que tout haut et puissant seigneur de l'aristocratie plébéienne soit dès aujourd'hui pourvu d'un habit de cour; mais j'affirme qu'il en est bien peu dans le nombre, qui n'aient déjà fait prendre leur mesure et commandé leur équipage.

Robes-courtes du parti populaire.

Combien de prétendus libéraux, fastueux protecteurs du pauvre peuple, sont dans le fond plus jésuites que le P. Loriquet et le P. Ronsin ! Ah ! s'il me fallait démasquer ici la nouvelle *société*, et dresser une liste des nouveaux *compagnons*, que de démentis donnés à toutes ces stoïques professions de foi qui séduisent et trompent aujourd'hui la France ! Qu'il serait curieux de suivre dans certains rendez-vous diplomatiques ces hautes réputations de vertu, dont l'austère patriotisme et le farouche désintéressement se quittent à la porte avec la

canne et le manteau ! Parmi les habiles, il y a une heure pour fronder, et une heure pour se prosterner; une heure pour les saillies d'une généreuse indépendance, et une heure pour les serviles respects; jamais le soleil, dans sa course rapide, ne les a vu un jour entier professer les mêmes opinions. Sauvez donc la patrie avec de tels hommes! Lorsque Tartuffe l'ancien donnait une heure au ciel et l'autre à l'adultère, sans doute il ne s'était pas fait une si haute idée de la science de l'hypocrisie. Voilà surtout en quoi sont clairs et manifestes nos progrès. Il n'existe plus qu'un vain retentissement de ces grandes vérités morales qui parlaient autrefois si puissamment au cœur de l'homme, et qui sont venues comme expirer au milieu des livres et des subtilités philosophiques. Tout est feint, tout est rôle joué; et la pâle réminiscence des discours de Sparte ou du Forum ne cache aujourd'hui qu'un se-

cret appel à la fortune et aux honneurs. Le siècle, nous l'avons dit, veut du *positif*, c'est-à-dire des richesses et du pouvoir; et peut-être l'*ecclectisme* de certains philosophes n'est-il, au fond, que le choix des meilleurs moyens d'y arriver. Parmi nous, les sectes de toute espèce, les associations religieuses, les congrégations politiques, qu'il faut mettre au nombre des aristocraties subalternes, se pressent et se succèdent avec une étonnante rapidité. Les jésuites sont à peine entrés dans la lice, que de nouveaux docteurs ont déjà coupé leurs robes pour courir plus vite, et s'élever plus facilement au premier rang des *supériorités sociales*, ainsi que cela s'appelle dans le nouvel argot philosophique. Leur doctrine élastique est tout à la fois rêveuse et convoiteuse; au moment où ils ont l'air de se perdre dans les nuages, on voit encore leurs mains aventureuses cueillir sur

la terre des croix et des pensions. Du reste, grands inventeurs de déceptions, prompts et habiles dans leurs déguisemens politiques, ils sont toujours prêts à s'offrir aux peuples comme les arbitres de leurs destinées. Ils pourraient s'appliquer à eux-mêmes une prophétie railleuse dont on s'était autrefois servi pour représenter la profonde dextérité des jésuites. Comme leur saint patron, frappé d'un éclat de mitraille au siége de Pampelune, demandait à sa madone la guérison d'une blessure qu'il avait reçue à la jambe, la sainte Vierge, dit-on, lui apparut elle-même en ce moment, et lui adressa ces consolantes paroles : « Il est « vrai, mon cher Ignace, tu seras toujours « boîteux; mais, en revanche, je te donnerai « des enfans qui ne seront pas manchots. »

Lucrophile.

On peut, avec de bonnes raisons, attendrir le suisse d'un prince ou d'une excellence, et, dans une affaire pressante, trouver encore le moyen de s'expliquer avant que tout ne soit perdu. Mais n'attendez pas du concierge de *Lucrophile* cette bénigne complaisance; les ordres sont ici des plus rigoureux, vous ne sauriez passer le seuil de la porte sans une lettre en bonne forme, bien signée, portant audience et rendez-vous du maître. — « Il y

« va cependant de ma fortune, les momens sont « précieux, un mot, un seul mot peut me rendre « la vie! » — Eh! qu'importent à *Lucrophile* vos regrets et vos doléances? N'a-t-il pas fait en public sa profession de foi? N'a-t-il pas, la main sur le cœur, déploré les misères du peuple, et reproché à Corbière son inaccessible grandeur? Si néanmoins quelque commis prend la peine de vous indiquer le jour et l'heure *très précise* où le maître du logis daignera vous recevoir, partez d'assez bonne heure pour avoir le moyen de perdre beaucoup de temps; et lorsque, d'anti-chambre en anti-chambre, vous aurez passé par la main de vingt laquais qui se relaient sur votre passage, gardez-vous surtout de laisser paraître la moindre impatience. — « Mais *Lucrophile*, lorsqu'on m'annonce, ne « quitte point son fauteuil; il reste assis et « couvert, bien que je le salue à plusieurs re- « prises et du plus loin que je l'aperçoive!

« C'est à peine s'il jette sur moi un léger re-
« gard, s'il prête l'oreille à mes discours ! » —
Nouvelles plaintes, nouvelles doléances, et tout aussi ridicules que les autres ! Hier encore *Lucrophile* ne fesait-il pas le procès à l'aristocratie? Ne prenait-il pas en pitié le ton et l'air dédaigneux des grands seigneurs ! Ses principes sont connus de la France entière, il n'est pas un électeur libéral, de grand ou de petit collége, qui ne lui donnât sa voix. — « Cependant je
« me rappelle qu'autrefois j'ai rendu visite à
« des princes d'Angleterre, à des archiducs
« d'Autriche, et ils se levaient pour moi, et
« ils me fesaient l'honneur de m'offrir un
« siége. » — Eh ! bon Dieu, vous pouvez, sans sortir de France, vous présenter chez un Choiseul ou chez un Larochefoucauld, et ils vous recevront aussi avec beaucoup de grâce et de politesse, et vous reconduiront même jusqu'à la porte de leur salon. Mais, je

vous en préviens, ce sont des hommes de l'ancien régime, des hommes fiers et orgueilleux de leur naissance, tandis que le plébéïen *Lucrophile*, zélé défenseur de nos droits, aime par-dessus tout le peuple et l'égalité.

Titres et Priviléges roturiers.

Je conçois qu'une profession libérale serve de titre à celui qui l'exerce, et que l'on dise *un tel médecin*, *un tel avocat*, comme on dirait un tel général, un tel député. Cet usage n'a rien en soi que d'honorable, et je ne le confonds point avec ces absurdes qualifications dont s'est emparée la vanité plébéienne. Faute de sobriquets aristocratiques, on se dit *électeur*, *rentier*, *propriétaire*, et toujours avec l'intention de faire voir que l'on n'est point tout-à-fait du peuple; car c'est là le grand point, même parmi ses meilleurs amis. Or, ces titres, vous les pou-

vez prendre tout à votre aise, dans un acte, dans une simple affiche, et même, en voyage, sur votre passeport; c'est la gentilhommerie bourgeoise. Il n'est pas jusques aux lettres qui ne portent aujourd'hui sur l'adresse: *à M. Philippe, rentier; à M. Clément, propriétaire;* comme pour avertir que l'on écrit à M. *Philippe* qui a des rentes, à M. *Clément* qui a de la terre et des maisons. N'est-ce pas, en effet, une chose fort utile à savoir? Eh! oui sans doute dans un siècle où la richesse est tout l'homme! Avec de bonnes fermes et de bonnes maisons vous avez toujours assez de mérite, et votre place de citoyen est toute faite; vous devenez, de plein droit, notre représentant et notre mandataire. Celui qui arrive le plus vite à la fortune est celui que nous tenons pour le plus habile et le meilleur. C'est à la Bourse maintenant que se prennent les quartiers de noblesse: nous ne nous informons

non plus des bonnes qualités d'un homme que de ses aïeux; il nous suffit qu'il ait en coffre-fort de bonnes pistoles. Qui que tu sois, usurier ou fils d'usurier, agioteur, banqueroutier, tu peux aspirer à tout, tu peux choisir à la ville ou à la cour une épouse, et la plus belle sera pour toi. Encore ne te manquera-t-il aucune de ces petites faveurs qui payaient jadis le sang du soldat, et récompensaient une belle action; ce sera pour toi dragées et cadeaux de noces. Là où l'on bâtit des temples à l'agiot, il était juste de fonder sur la fortune des titres et des priviléges.

Le Salon de Damerville.

Damerville sera tout ce qu'il vous plaira, un démocrate, un révolutionnaire, un jacobin; mais *Damerville* n'aime ni les titres ni les gens de qualité. Il raillait assez volontiers les grandeurs impériales, et il n'épargne point encore aujourd'hui les marquis improvisés de la restauration. « Jamais, disait-il à certain ami qui s'embarquait pour l'Amérique, jamais Hobereau paré d'un titre ne passera le seuil de ma porte, et vous verrez des chambellans servir le président de l'Union avant que barons et marquis pénètrent chez moi. » Et *Damerville*

parlait de bonne foi, et chacun croyait à sa résolution, parce que *Damerville* est un de ces hommes dont les opinions ne changent point. Mais aussi voyez comme tout change autour de nous! Cet ami revient enfin d'Amérique, et d'abord il court embrasser *Damerville*, qui l'engage à dîner. Le soir, nombreuse et brillante compagnie! On annonce chevaliers et barons, puis des comtesses, puis des vicomtesses, que sais-je, tout le nobiliaire de l'almanach. « Depuis quatre ans, au plus, que je t'ai quitté, dit à *Damerville* son ami, il paraît que tu as fait bonne et solide paix avec les grandeurs aristocratiques. Ce n'est plus chez toi que gens de qualité, hauts et puissans seigneurs; et cependant le président n'a encore à Washington ni pages ni chambellans! » A ce dernier trait, lancé avec humeur, *Damerville* part d'un éclat de rire. « Quoi! s'écrie-t-il, tu ne reconnais donc pas, à ton tour, cette même

société que tu laissas, il y a peu d'années, si plébéïenne et si bourgeoise ? *Henri*, le fils de mon épicier ? *Charles*, le petit commis de la marine ? *Pavanos*, le Médicis de notre époque ? *Angélique*, la veuve de ce fournisseur de l'Empire, etc., etc. De pareils travestissemens, tu en conviendras, étaient peu faits pour me raccommoder avec les titres ; mais je n'ai pas eu la force de rompre avec d'anciens amis, dont la folie m'inspire encore moins de colère que de pitié. Et voilà pourtant, continua *Damerville*, ces hommes que, sur le bruit d'une fausse renommée, tu prenais peut-être en Amérique pour les régénérateurs de la France et les plus fermes appuis du *libéralisme !* Nous-mêmes, qui les avons sous les yeux, ne sommes-nous pas la dupe de cette grande mystification ? »

CHAPITRE V.

DE LA RELIGION EN FRANCE ET DE SES PONTIFES.

Les Dieux s'en vont.

Les dieux s'en vont! Mot admirable, dont je veux, à mon tour, me servir pour faire voir quel est parmi nous l'état de la société chrétienne. *Les dieux s'en vont!* Oui certes! mais

lorsque nous les chassons nous-mêmes de leur temple, qu'ils ont placé dans le cœur de l'homme; lorsque nous les mettons en dehors de nos lois et de nos institutions, qui ne doivent être que l'expression vivante de leur éternelle volonté. Ils délaissent les empires parvenus au déclin de la vie sociale, ils se retirent de ces vieux édifices en poudre; ainsi que l'âme immortelle, à notre heure suprême, s'échappe et remonte vers les célestes régions.

Nulle société ne peut subsister sans religion; et, disons-le, il n'y a plus de religion là où l'on cesse d'admettre une révélation. Car, en effet, la religion se chargeant non-seulement de créer les rapports de l'homme à l'homme, mais encore de l'homme à Dieu, il serait impossible, sans une manifestation expresse, qu'il s'établît jamais de correspondance entre l'être fini et l'être infini. Je ne vois dans le déïsme qu'une supposition gratuite de la divinité, et

une supposition non moins inutile de l'immortalité de l'âme, si tant est que l'on admette encore ce dernier point. Du moment où Dieu ne se révèle point dans une loi authentique, chaque homme alors se fait de sa capricieuse raison un prophète et une doctrine de fantaisie, et il n'y a plus de religion, parce qu'il n'y a plus ni communion de pensée ni lien général. C'est en vain que les nouveaux adeptes du *spiritualisme* accordent à l'homme une intime et perpétuelle révélation, qui n'aurait besoin, pour éclairer notre intelligence, ni des traditions sacrées ni du *fait religieux*. De ce que nous tenons de notre raison la faculté de comparer et de juger, s'ensuit-il donc qu'elle soit en même temps l'œil qui voit et la lumière qui éclaire? Ce n'est pas l'idée d'un Dieu qui est innée en nous, mais seulement la faculté de comprendre cette haute vérité, et ainsi des autres révélations.

Comme vous, hommes sincères et pieux chrétiens, je m'indigne de l'homicide triomphe de l'incrédulité; comme vous, je déplore la perte de nos saintes croyances qui, dans une commune ruine, vont s'abîmant avec les peuples et l'État! Mon âme est saisie de douleur, et je rappelle à grands cris le Dieu de nos pères qui délaisse ses temples. Mais là se borne votre devoir et votre mission; et, le premier, je condamne vos emportemens et les fureurs d'un sacerdoce, bien plus empressé à défendre sa puissance temporelle qu'à faire revivre parmi nous le saint zèle de la foi. Il y a quelque folie à nous vouloir encore traiter en chrétiens, nous qui ne croyons plus à la révélation des écritures ni à la divinité de Jésus-Christ. La croyance des nations n'est point un gage assuré de celle de leur postérité; la foi ne se transmet pas comme un héritage. Regardez autour de vous, choisissez au hasard, et dites, la main

sur la conscience, combien vous pouvez compter encore de fidèles qui croient au fils de l'homme ? Il faut bien se rendre à la triste vérité qui nous presse de toutes parts; suivez-moi, et constatons un fait, mais sans haine et sans aigreur. J'aperçois d'abord la secte philosophique, ennemie déclarée de toutes les religions, et en particulier de la religion chrétienne, qu'elle traite avec un audacieux mépris. Le parti libéral, en apparence moins hostile, ne montre guère plus de respect pour les dogmes fondamentaux du christianisme; il se confie, pour le reste, à l'esprit du siècle et aux *progrès des lumières.* Si quelqu'un, de ce côté, veut me donner un démenti, je le prie de commencer par faire en bonne forme sa profession de foi. Ce n'est qu'un parti, direz-vous. Oui sans doute, mais un parti puissant, et qui décide à peu près de l'opinion publique. Pénétrez plus avant, descendez au

cœur de la nation, et vous verrez que les plus sages mêmes ne veulent admettre le christianisme que comme une institution politique et comme un lien de convenance. Or, ceux-là ne sont pas plus chrétiens que les autres, qui mettent, en quelque sorte, de niveau la religion et l'industrie, et se contentent de lui faire une place parmi les *nécessités sociales*. Tournez maintenant à droite, vers le côté des saints, et vous trouverez en tête ce parti politiquement religieux, qui, sans avoir lui-même de convictions, cherche un appui dans la conviction des autres. Ils parlent sans cesse d'humilité, et ne donnent que des exemples d'orgueil; ils demandent chaque jour à Dieu *leur pain quotidien*, et ils ont soin d'emplir leurs greniers pour mille ans au moins. Voilà de singuliers disciples, il en faut convenir, pour perpétuer une doctrine qui enseigne, avant tout, le désintéressement et l'abnégation

de soi-même. Enregistrez ensuite tous les dévots de bon ton, tous les grimaciers de cour, tous ces cagots qui défigurent la religion par de sottes et ridicules pratiques; et quand vous aurez mis dans votre van cette paille et cette ordure qui tient la place du bon grain, vous jugerez vous-même si le petit nombre qui reste de vrais croyans vaut bien la peine qu'on nous considère encore comme une nation chrétienne.

La Religion mal défendue par ses Ministres.

Non-seulement la destruction du sentiment religieux devient pour la société entière une cause féconde de désordres et de malheurs, mais il arrive encore que chacun de ses membres, pris isolément, perd la plus noble et la plus excellente partie de lui-même. Toute faculté qui ne s'exerce point tend nécessairement à s'anéantir; et l'homme, créé avec le sens moral de la foi, n'offre plus qu'un être incomplet du moment qu'il tombe dans l'indifférence religieuse. C'est ce qui me fait dire que le prêtre, lorsqu'il défend avec intelligence la religion

chrétienne, défend en même temps l'ordre social et les droits imprescriptibles de la nature. Il conserve les véritables principes de civilisation, et le germe précieux d'un perfectionnement que l'on chercherait en vain hors du christianisme. Qui défend Jésus-Christ, défend la plus haute pensée possible, et tout ensemble la dignité de l'homme et sa liberté.

Mais on ne sert bien ce maître qu'en le servant avec ses propres armes; ce n'est ni avec le glaive ni avec des chaînes de fer que l'on retient les peuples au pied de la croix. Le joug du Christ est doux et léger; n'employez donc que des liens de douceur et de prudence. Si l'on vous demande à connaître votre Dieu, ne craignez point de le montrer sanglant et crucifié; mais gardez-vous surtout de donner pour la vérité vos étroites et ridicules pratiques, vos petits miracles d'hier et vos idolâtries de tous les jours. Ne prêtez point à la sagesse des for-

mes rudes et grossières : les nations incrédules, dans leur corruption même, conservent une délicatesse qui exige des ménagemens. Jeunes prêtres, qu'avez-vous fait de la religion de Bossuet, de ces hauts enseignemens et de cette majesté du culte qui parlait si dignement au cœur de l'homme ? Ah ! que vous avez mis l'incrédule à son aise avec vos puériles mysticités, avec vos sacrés-cœurs, vos congrégations et votre Marie-Alacoque. L'impiété sans doute est grande, l'indifférence n'a point de bornes ; mais il y a quelque chose qui fait encore plus de mal que tout cela, c'est l'ignorance et l'ambition du sacerdoce.

Corruption du Sentiment Religieux.

Il n'y a qu'une croyance profonde et sincère qui puisse mettre l'homme d'accord avec lui-même, et marquer d'une unité parfaite toutes les actions de sa vie. Or, ce principe ne s'applique pas moins aux peuples qu'aux individus, et l'on peut d'avance affirmer que toute société qui n'observe sa religion que par routine et par habitude, tombera dans des contradictions d'autant plus étranges que cette société se sera plus long-temps jouée du sentiment religieux. On verra, comme au temps actuel, le *libéralisme* prendre contre les Turcs la défense de la croix, tandis que les dévots se mettent en orai-

son pour Mahmoud; on verra nos saints accorder protection à l'hérésie, plutôt que de combattre avec le parti *libéral* pour les catholiques d'Irlande. Des deux côtés ce ne seront que vues et raisonnemens politiques, et personne, au fond, ne prendra souci des intérêts de la religion.

Cependant, le jésuitisme, qui, parmi nous, dirige la croyance du parti dévot, ratifie ces monstrueuses alliances et les bénit! Mais le jésuitisme n'est qu'une manifeste corruption du sentiment religieux. On s'est plaint, non sans raison, de nos sophistes politiques : fallait-il donc, pour leur échapper, se mettre à la merci des sophistes de religion? C'est par eux, c'est par leurs subtiles et perverses doctrines, que tant d'idolâtries souillent actuellement la foi chrétienne, et que nos plus pures et nos plus belles croyances se traduisent en d'absurdes pratiques.

Il fut un temps où le petit-maître et le grand seigneur patriotes, quittant la ruelle et le boudoir, allaient au Champs-de-Mars dresser les tentes de la fédération. On les voyait, avec l'habit brodé et les manchettes à dentelle, remuer les terres, soulever des fardeaux, et s'armer tour-à-tour de la pioche et de la cognée. Mauvais ouvrage que tout cela! jeux d'enfans, sotte comédie, et rien de plus. Courez aussi, dévots de salon, les processions de confréries et de missionnaires; relevez de vos propres mains les Calvaires abattus; chargez vos épaules d'énormes et pesantes croix! N'est-ce pas encore aujourd'hui faire de la religion, comme on fesait jadis du patriotisme et de la liberté?

Il n'y a de culte durable et vraiment éternel que celui qui se rend, comme dit l'Ecriture, en esprit et en vérité. Toute forme vieillit avec le temps, tombe en désuétude ou se perpétue, sans but et sans utilité, par la seule force d'un

aveugle usage. On sait qu'autrefois les *ténèbres* appelaient à Longchamp la ville et la cour, et que tout Paris s'empressait à ce dévot pélerinage. La révolution a chassé les sœurs de Sainte-Marie, elle a détruit leur couvent et leur église, il n'y reste plus trace de sanctuaire; et cependant on n'en continue pas moins, les trois jours de la semaine sainte, à se promener sur la route de Longchamp dans de magnifiques équipages, aux mêmes heures et à la même place : rien n'y manque, en un mot, si ce n'est l'objet même du culte. Combien d'autres pratiques dévotieuses qui, pour avoir encore une apparence de réalité, n'en sont pas moins, comme Longchamp, devenues une occasion de spectacle et de pompe toute mondaine!

Tandis que, dans leurs doctes leçons, de pédans philosophes posent des limites à la puissance de Dieu, règlent ses desseins ou nient sa providence, nous voyons le missionnaire

catholique monter en chaire et se recueillir dévotement pour nous prêcher la croix de Migné et les miracles du bienheureux Ligori. Est-ce donc ainsi qu'il convient de défendre la religion outragée? Rien de plus grave, en vérité, que la gravité des fous.

Y a-t-il donc deux Saint-Esprit?

Sait-on comment fit, aux jours de la terreur, le clergé français pour conserver l'ancienne religion de nos pères? Il comptait alors pour peu de chose sa propre vie; il rendait témoignage sous le fer des assassins; il allait glorieusement à l'échafaud. Je ne connais, en effet, ni pieuse controverse ni sainte prédication qui aille droit au but comme le martyre; une dale rougie de notre sang est la plus belle page que nous puissions faire jamais. Admirez, au contraire, les violences superbes où se laisse main-

tenant emporter le sacerdoce; comparez l'orgueil sans mesure de certains prêtres avec les lâches complaisances dont ils souillèrent sous l'empire leur auguste ministère, et vous connaîtrez la principale cause du refroidissement des peuples pour une religion que ne purent ébranler les plus horribles persécutions. Le sacerdoce ne paraît point avoir compris l'importance du rôle que lui préparait la restauration. Sa politique était simple et facile, comme doit l'être en tout temps la politique chrétienne; il ne s'agissait alors que de s'interposer entre les partis pour calmer leurs haines et leurs fureurs. L'Église, en remplissant une si belle et si noble mission, assurait sa place à la tête du troupeau de Jésus-Christ. Mais le clergé a suivi une route différente; il s'est jeté du côté de l'ambition; il a élevé d'intolérables prétentions, et il a pris tout juste, pour se déclarer infaillible, le moment où la faiblesse et

l'erreur perçaient à jour le manteau de son infaillibilité.

Au milieu de ces perpétuelles contradictions où nous avons vu tomber le sacerdoce, voudrait-il bien nous faire connaître ce qui est mensonge et ce qui est vérité? Faudra-t-il le croire s'il lui plaît de démentir aujourd'hui ce qu'il disait hier, et le croire encore demain lorsqu'il parlera d'une autre façon? Ou bien supposerons-nous au ciel deux *Saint-Esprit*, pour donner en même temps autorité à des discours et à des doctrines si diverses? Que penser? que résoudre? Si je salue avec certaine Grandeur le retour de la légitimité, maudissant et anathématisant les jours funestes de l'usurpation, comment expliquerai-je ces autres paroles du même prélat: *Le ciel, dans sa colère, a renversé le trône des Bourbons, et, dans sa miséricorde, a élevé celui de Napoléon Bonaparte?* Conviendrai-je, avec l'abbé Proyart,

que l'attentat du vingt-un janvier *fut une expiation nécessaire* pour venger la Société de Jésus? Et, nous mettant ensuite aux pieds de Napoléon, dirons-nous, avec le saint abbé, que *Dieu a parlé au cœur de cet homme extraordinaire qui remplit le monde du bruit de son nom?* dirons-nous qu'*on se croit reporté aux beaux jours de Charlemagne?*

Dois-je présentement éclater, avec l'abbé de la Mennais, contre la révolution et Bonaparte, *ce fou, cet ange exterminateur, qui ne voulait point de législation catholique?* Ou, me rejetant en arrière de quelques années, m'écrierai-je, avec le même docteur : « O France! réjouis-toi, » tes calamités enfin sont à leur terme! Voilà » que des extrémités de l'Afrique la Provi- » dence t'amène, comme par la main, à tra- » vers les mers, un de ces hommes puissans » en œuvres qui, *destinés à la représenter sur* » *la terre*, apparaissent pour tout rétablir

» quand tout semble désespéré. A sa voix, les » ruines de la société entrent en mouvement, » chaque débris va trouver sa place, et l'édi- » fice social se reconstruit de lui-même. Il gué- » rit les plaies qu'il n'avait point faites; il es- » suie les larmes qu'il n'avait point fait couler. » La religion et la monarchie renaissent en- » semble, et la révolution est terminée. » Or, je supprime ici force coups d'encensoir du même abbé, qui, pour plaire à Bonaparte, faisait litière des plus grands capitaines, et traitait comme petits enfans Turenne et Condé. Bref, autant vaudrait compter les points et les virgules de son livre que les lâches adulations qu'il renferme. Et ces chants de triomphe, ces mystiques et sacriléges apothéoses, ridicules parodies des hautes et sublimes inspirations de Bossuet, étaient alors le langage habituel des mêmes prélats et docteurs qui maintenant nous prêchent et nous gourmandent en un

tout autre sens. Selon l'antienne du jour, ils font la Providence ou Bonapartiste ou Bourbonnienne; ils lui donnent indifféremment pour fils aîné l'usurpateur ou le *légitime;* ils ouvrent le ciel, ils ouvrent l'enfer; ils s'accordent à tout, pourvu qu'ils soient de tout. Ils trouveraient encore de bonnes raisons pour adorer *l'ange exterminateur*, pour fêter et servir *Belzébuth*, si d'aventure le pied fourchu du réprouvé n'eût, au bruit de leurs éloges, glissé sur le trône.

C'était à qui, jusque-là, prodiguerait au grand Napoléon les plus magnifiques épithètes de sainteté; c'était à qui lui ferait la meilleure place dans la légende : et voyez pourtant ! la nation n'avait pas encore fini de tourner en son honneur tous les grains du chapelet qu'il fallut vite recommencer de nouvelles pater-nôtres pour Ignace et Montrouge. Nous ne parlons point ici de la foule obscure des lé-

vites, minces desservans de ville ou de campagne, mais de grands et illustres prélats, faisant pour tous les régimes lettres pastorales et mandemens. Je pourrais même, au besoin, citer de rares et singulières leçons de légitimité que donnaient à la jeunesse nos plus fervens *apostoliques*. Bien différent était alors le langage que mettait dans leur bouche le Saint-Esprit, quand ils enseignaient, par forme de catéchisme, que « honorer et servir notre em-» pereur est honorer et servir Dieu même; — » que ceux qui manqueraient à leur devoir » envers notre empereur se rendraient dignes » de la damnation éternelle; — que les devoirs » dont nous sommes tenus envers notre empe-» reur nous lient également envers ses succes-» seurs légitimes, Dieu, par une disposition » de sa volonté suprême et par sa providence, » donnant les empires non-seulement à une » personne en particulier, mais aussi à sa fa-

» mille. » Eh! messieurs du sacerdoce, comment avez-vous pu si promptement changer en anathèmes vos prières et vos apothéoses? A quelle marque nouvelle avez-vous reconnu que ce même Napoléon n'était plus *le fils aîné de la Providence*, *l'homme de sa droite*, vous qui aviez béni ses drapeaux et consacré son usurpation, vous qui ne cessiez, chaque jour, de l'exciter à de nouveaux combats et à de nouvelles conquêtes?

Et cependant on a reculé plus loin encore la science des plats éloges et de la trahison! Je connais de par le monde un clerc, un abbé, chrétien je ne dis pas, mais haut et puissant archevêque, qui, pour donner à Napoléon de l'eau bénite de cour, se qualifiait en sa présence *pontife du dieu Mars*. C'était d'un coup vider le bénitier! Plus tard, il est vrai, le même apôtre, prodiguant canoniquement l'injure et le sarcasme à son maître malheureux, le surnomma

Jupiter-Scapin. De ce jour seulement date son pontificat; car notre abbé ne sera lui-même toute sa vie qu'un *pontife-Scapin.*

Or j'en reviens à mon dire; que penser, que résoudre? De quel côté que je me tourne, la damnation n'est-elle pas à ma porte? Si je ne crois point à l'infaillibilité de l'Eglise, je suis damné; et si cependant j'ai le malheur de croire aujourd'hui ce qu'elle m'enseignait hier, je suis encore damné. Si j'obéis à ses commandemens je me trompe, et s'il m'arrive de penser qu'elle se soit la première trompée, me voilà perdu. Pour lever donc tout embarras, je préfère accuser d'imposture ceux-là qui se vantaient de si bien sonder la volonté de Dieu et les secrets desseins de sa providence; je les tiens pour faux oracles et prophètes de mensonge, gens hypocrites, qui ne cherchent dans nos livres saints que des textes à l'adulation et des autorités pour toutes les tyrannies. Des membres

gâtés du sacerdoce peuvent incliner à leur gré les principes, changer de discours, et changer même de croyances ; mais la parole de vérité ne s'altère point, et la religion, au milieu de ces contradictions, demeure toujours sainte et immuable comme Dieu même. Nous devons y persévérer et persévérer sincèrement, malgré les mandemens de nos prélats, les variantes de leur catéchisme et les panégyriques de M. de Lamenais.

Rigueurs du Sacerdoce.

On dirait que le sacerdoce, conspirant aussi contre la foi qui s'éteint, cache sous le voile du temple les miséricordes de Dieu, pour ne nous montrer la religion que dans ses austérités et ses terreurs. Comme le Pharisien des derniers temps, le prêtre du Christ nous ruine par ses prières et nous afflige par son orgueil. Il conteste, il dispute dans les lieux publics, il met à la place de la charité l'intolérance fougueuse, il bannit du hameau les innocentes joies, et refuse à l'homme de bien la sépulture. J'ai ouï le prêtre en chaire regretter les bûchers de l'inquisition; je l'ai vu, furieux, éperdu, calom-

nier et maudire le troupeau qu'il avait charge de sauver. Allez au sud, allez au septentrion, partout même colère et mêmes emportemens. La paix du Christ ne se trouve nulle part, non pas même parmi ses apôtres. Je change de province, je change de prélats, et malheureusement le mal ne change point. Aujourd'hui que le hasard me conduit aux rives de l'Adour, je crois y trouver le repos et le bonheur, et de nouvelles plaintes troublent les échos des Pyrénées. *Strosius*, comme ses confrères, a proscrit les jeux et la danse, il a jeté la tristesse au cœur de ce peuple de bergers, qui, selon l'usage de ses pères, descend le dimanche de la montagne pour prier et se divertir. De vénérables prêtres, pasteurs indulgens, sont privés de leurs églises; un des plus célèbres pélérinages de la contrée a été mis en interdiction. Et puis *Strosius* tient tête aux gens du Roi, et, pour forcer l'Etat à bâtir un nouveau temple,

il commencera par fermer aux fidèles la porte de l'ancienne église. La piété la plus tendre et les plus vives instances ne toucheront point monseigneur, non plus que les angoisses de l'infirme et du vieillard, qui se prosternent au seuil de la chapelle solitaire, et, sur ses rustiques degrés, murmurent tristement les prières qu'on leur refuse si près de la tombe. Qu'importe à monseigneur pourvu qu'il fasse montre de son autorité?

En un mot, je n'aurais point fini s'il me fallait prendre en détail toutes les sévérités et les rigueurs de ce clergé, qui, d'un bout à l'autre de la France, semble avoir déclaré la guerre aux fidèles. Il n'est ni hameau, ni bourgade, ni cité populeuse qui soit à l'abri de sa domination superbe; et cependant nulle part elle ne semble plus intolérable qu'au milieu de ces vastes et profondes solitudes, où la puissance de Dieu parle seule pour ainsi dire au cœur de

l'homme. Venez, belliqueux prélats, qui tenez encore dans vos mains pastorales la pacifique houlette des bergers, venez ici méditer sur nos communes vanités, en présence de ces lieux sauvages où se retrouve comme à son berceau la grande pensée chrétienne. Que sommes-nous, vous et moi, *Strosius*, au milieu de cet océan de ruînes et de destructions, qui, sous toutes les formes, nous attestent et notre néant et le peu de place que nous occupons dans le monde? Combien de grandeurs évanouies et de dominations éteintes, depuis que l'inexorable main du temps, qui nous dessèche comme une feuille d'automne, a creusé le lit de marbre et de granit où bondit le torrent écumeux? depuis que ces vastes rochers sont descendus dans l'abîme, et que d'immenses forêts croissent sur leurs antiques débris? Combien d'inutiles projets et de gloires déçues, depuis que cette mugissante cascade, comme le grand sablier de l'univers,

mesure dans sa chute rapide la vie des peuples et la durée des empires ? Quelle méditation d'oratoire, ô *Strosius !* et quelle page de vos sermons vaudra jamais une seule des pensées qu'inspirent à l'homme ces sublimes horreurs ? Voyez-vous, sur la cime des monts, le pâtre solitaire s'incliner aux derniers feux du jour ? jamais l'intolérance n'approcha de son cœur ! Son maintien est grave, sa prière est silencieuse ; voilà le culte du vrai Dieu dans toute sa pompe. Parlez encore le langage des bergers, hommes superbes, si vous voulez ramener à vous les peuples contristés; usez des douces paroles de ces pâtres sublimes qui reconciliaient le monde avec Jehova, et rappelez-vous ce divin pasteur, votre maître et le mien, qui disait à ses apôtres : « paissez mes brebis et ne dominez point leur foi. » Mais où est le pasteur qui, sous la pourpre, se croit obligé à de pareils commandemens ?

Humilité cléricale.

Et vous aussi, charité, humilité, douces filles du ciel, vous êtes à votre tour devenues, par une insigne profanation, l'ironique devise des ambitieux desseins; comme, en d'autres temps, servirent de prétexte à tous les crimes ces noms augustes de fraternité et d'égalité, qui ne devaient inspirer aux hommes que de nobles et généreuses pensées! Serons-nous donc éternellement condamnés à ne vivre que d'hypocrites formules, à faire abus de tout, même du sacrilège? Naguères c'était au nom de la liberté qu'on se mettait en possession de la ty-

rannie ; c'est maintenant au nom de l'humilité que l'homme d'église court aux honneurs et au pouvoir. Avec deux cent mille livres de rente on est peu satisfait de son humilité, si elle ne donne encore rang à la cour et place dans les conseils du prince.

Expliquez-nous, *Sulpicius*, et vous aussi *Fulmen*, comment on passe si rapidement des derniers degrés de l'apostolat aux plus hautes charges du sacerdoce et de l'empire ; dites-nous surtout par quel étrange miracle tel qui, toute sa vie, ne fit que de mauvais sermons, se trouve maintenant assis parmi les doctes élus de la science et des lettres. Si, comme le disent de bonnes âmes, ce ne sont que douleurs et mortifications nouvelles pour ceux que l'on revêt ainsi de la robe de gloire, quel malin esprit les poursuit donc de sa funeste obsession ? Où s'arrêtera le cours de si longues et si rudes épreuves ? où sera le terme enfin de tant de

coups inattendus, partis de l'enfer? Ah! plaignons ces saints apôtres que le monde poursuit de ses pompes et de ses grandeurs; déplorons la fortune superbe où se voient douloureusement élevés les plus humbles des serviteurs de Dieu. Chaque refus qu'ils font leur vaut un titre de plus, combien de fois encore les obligera-t-on à refuser?

O courage héroïque! De même que les soldats français s'empressaient, en un jour d'assaut, de remplacer celui que venait de frapper le coup mortel, de même nos jeunes abbés, pleins de la vaillance de saint Antoine, et forts de si beaux et si glorieux exemples, se présentent à l'envi pour combattre corps à corps le redoutable Satan. « Comble-nous de tes faveurs, « s'écrient-ils, offre-nous, comme à notre divin « maître, des trésors et des royaumes, et tu « verras, incarné démon, si toute ta gloire « nous fait reculer d'un pas. Les enfans d'Ignace

« ne redoutent guères les plaisirs d'un monde « qu'ils ont vaincu ! Nous pensons qu'il n'y a rien « de trop bon pour le véritable chrétien ; pour « lui seul coulent le lait et le miel de la terre. « L'intérêt du ciel, bien entendu, veut que « les saints possèdent le monde et ses ri- « chesses ! c'est le moyen le plus sûr de faire « disparaître l'impie. » Ainsi parlent, tout bouillans de valeur, nos plus jeunes lévites, et en même temps ils courent braver démons et tentation. Les regards fixés sur leur général, ils suivent de loin son vol rapide, ils se mettent en devoir d'occuper les postes les plus périlleux, c'est-à-dire, les charges et les emplois que, nous autres mondains, nous prendrions pour de hautes faveurs de la fortune. A la cour, à la ville, tous les saints sont en mouvement ; mais on les reconnaît d'abord à cette humilité profonde avec laquelle ils acceptent les grâces et les honneurs.

D'autres saints vont en des lieux sauvages se cacher sur les traces de Rancé, jaloux d'attacher à leur mémoire la glorieuse invention de quelque austérité nouvelle. Ils assemblent et disciplinent des troupes de cénobites, et reviennent ensuite à Paris dresser leurs plans de campagne. Car toute vertu d'église en a fait son Quartier Général, et de là partent les ordres qui doivent foudroyer l'éternel ennemi du genre humain. La réforme, d'ailleurs, ne sied point au réformateur; c'est charge à lui de vivre pour enterrer et bénir ceux que fait mourir la pénitence. Nos abbés, dans leur haute dévotion, se donnent bien d'autres soins que de manger du pain noir ou chanter la nuit; il faut d'abord qu'ils commencent par masquer leur sainteté, pour mieux prendre au filet le siècle et ses vauriens. J'ai vu le nouveau Rancé, je dirai, vu de mes propres yeux. C'est un grand et bel homme, d'un

maintien tout-à-fait noble et élégant, qui dissimule sous un teint fleuri les austérités du cloître, et sous un regard fier et imposant, toute l'humilité de son cœur. Sans doute il ne quitte ni la haire ni le cilice, mais les énormes sabots de la Trappe ont fait place à la boucle d'or, et la bure des solitaires à une riche douillette de soie tirant sur le pourpre. Or, le moyen est bon pour faire goûter la pénitence à la ville, et même à la cour. Mais quel supplice pour Rancé de vivre à Paris, privé de la vue de cette fosse toujours ouverte, objet le plus cher de ses vœux, et réduit à coucher dans un bon lit sur l'édredon. On ne saurait comprendre tout ce qu'il souffre loin du monastère, lui qu'une perfection plus grande appelle aux travaux les plus rudes et aux devoirs les plus vils; car c'est l'abbé qui doit balayer les cellules de ses moines et vider ce que nous appellerons les vases d'ignominie. Encore un

nouveau martyr à plaindre! Eh! oui, sans doute. Mais voyez quel malheur! le martyre devient aujourd'hui si commun, que c'est pitié vraiment de voir le peu d'estime qu'on en fait.

CHAPITRE VI.

LITTÉRATURE DU SIÈCLE.

Corruption des Doctrines littéraires.

Et moi aussi je m'indigne de voir la sottise et la médiocrité conspirer ouvertement contre le génie! et moi aussi je les tiens pour insensées et barbares ces funestes doctrines

qui menacent d'une prochaine destruction les monumens sacrés de notre gloire littéraire ! Mais, au milieu de tant de misères, que signifient, je le demande, cette vaine colère et ces ridicules emportemens contre une école qui n'a d'autre tort, après tout, que de gâter la littérature, comme, avant elle, on avait corrompu nos lois et nos mœurs, et ces sentimens généreux qui seuls font l'ornement et la dignité de l'homme. C'était alors qu'il fallait défendre contre d'audacieux novateurs la vieille sagesse des temps, maintenir le principe sacré de nos institutions, et forcer la philosophie même au respect de ces hautes et puissantes doctines qui portent dans leur sein tous les germes de la vie sociale. On n'aurait point à déplorer aujourd'hui, parmi tant d'autres malheurs, la perte du goût et la décadence des lettres. Vous vous étonnez qu'une téméraire ignorance ose outrager la langue de

Pascal et de Bossuet, et vous avez souffert que l'on proscrivît indignement leurs dogmes et leurs croyances sublimes! Vous vous mettez en courroux, maintenant, contre une révolution de mots et de style, dont se blesse votre vanité, et naguères vous n'aviez point assez de bras pour applaudir à ces honteuses innovations qui, tour-à-tour, nous firent démagogues, esclaves, et valets! Ne savez-vous donc pas que la corruption des lettres, chez un peuple, se lie à toutes les autres corruptions, et qu'il faut bien enfin se résigner à n'écrire plus que comme des barbares ou des fous, quand, depuis longtemps, on ne sait parler et agir qu'en dépit de la droite raison? Consolons-nous sur nos ruines glorieuses, et disons à nos grands hommes un éternel adieu, car nous ne reverrons ni le siècle d'Auguste ni le siècle de Périclès! Il est beau, du moins avant de mourir, d'embrasser encore la statue des dieux.

Ce n'est pas que je conteste à la nouvelle école l'à-propos de ses graves et sombres inspirations; il y a plus de raison qu'on ne le pense dans les grandes douleurs que fait éclater notre époque. Comment ne nous plairions-nous pas aux vives peintures des misères humaines, quand tout est misère et affliction autour de nous, et lorsque la chanson même, fidèle image de nos mœurs, reçoit de l'immortel Béranger le caractère auguste et solennel de l'antique épopée? Mais je ne veux point, non plus, que l'on revendique au nom du siècle, et comme un mérite nouveau, cette empreinte de tristesse et de mélancolie dont l'exagération va maintenant jusqu'au ridicule. Nos maîtres en ce genre, comme en tous les autres, se trouvent parmi les grands écrivains qui ont honoré la France, et qui surent d'abord si bien créer la langue nationale, qu'il nous est impossible de lui donner plus de force et d'énergie et tout ensemble

plus de grâce et de finesse. Ils vivront dans la postérité la plus reculée, comme vivent parmi nous encore ces anciens si dignes de notre culte; et ils seront les éternels modèles sur lesquels on jugera nos propres ouvrages, selon que nous aurons plus religieusement conservé la beauté des formes antiques, et la pureté d'une diction que l'ignorance seule peut croire arbitraire et variable. Rien n'est plus aisé sans doute que de tuer la langue d'un peuple; mais ceux-là qui font métier d'en corrompre les sources, n'obtiendront jamais, à coup sûr, les honneurs de la langue morte.

C'est aujourd'hui la mode d'insulter Racine et Boileau, et de confondre dans un commun mépris Delille et Voltaire. Il n'est si petite muse qui ne leur donne son coup de pied, et ne se tourmente à briser leurs autels. On emprunte à Ronsard son inintelligible jargon, et tout doucement nous en revenons aux bégaie-

mens de l'enfance, après avoir parlé deux siècles la langue des hommes. Il a suffi que deux ou trois écrivains se soient égarés dans cette route pour y attirer ensuite la tourbe grimacière des singes, qui pâment au mauvais goût et font jouer à ressort le masque de la tristesse. Ils ont ouï dire que la mélancolie faisait aujourd'hui fortune, et les voilà qui se sont mis aussitôt à hurler sur tous les tons de noires complaintes et de grotesques élégies. Comme tout le monde, cependant, ils sont de fêtes et de banquets; mais la poétique de l'école veut que dans leurs écrits ils pleurent et jettent des cris lamentables. Leur principale affaire est de se peindre aux regards du public, de nous conter leurs petits secrets, de nous faire entendre surtout qu'ils sont chargés d'ennuis, que la pâleur règne sur leur front et le désespoir dans leur âme. Ils ont tous de grands sourcis noirs et des yeux baignés de larmes,

qu'ils n'osent guère ouvrir qu'à la chûte du jour pour contempler des ruines et des tombeaux. Ils sourient à la lune qui se voile d'un nuage, ils sourient au léger fantôme qui se glisse derrière la vieille chapelle; ils habitent les noirs donjons et les gothiques tourelles avec les spectres et les diables, compagnons obligés de tout bon *romantique*. Pour faire ses preuves, il faut en mettre à la fête, au bal et au banquet, il faut que tous vos vers sentent l'odeur de la tombe, même les couplets de noces et de baptême.

Or, qui prend l'engagement de nous épouvanter toujours, finit bientôt par nous faire rire à ses dépens; l'écueil du *romantisme*, c'est le ridicule. Mais le ridicule n'atteindra jamais Hugo, poète aux chants bizarres, il est vrai, mais toujours poète, et quelquefois sublime. On ne se rit point de ces génies audacieux, dont la mission, comme celle d'Attila, est de

tout renverser et de tout détruire. Ainsi nous apparaît Hugo, plein de son œuvre, fier et habile destructeur, immolant sans pitié les nobles muses de la Seine au délire sauvage de sa muse en courroux.

Caractère particulier de l'École romantique.

Il n'est guères de provinces où, tout près d'une route large et spacieuse, tracée avec art, vous ne trouviez encore quelque vieux chemin étroit et raboteux, abandonné depuis que la civilisation elle-même a pris soin de rendre plus faciles les communications d'un grand peuple. Supposez actuellement un voyageur qui s'engage à plaisir dans ce sentier détourné, qui le gravit péniblement au milieu des ronces et des épines; un voyageur assez insensé pour crier de toutes ses forces qu'il est dans la bonne route, qu'il a rencontré le meilleur

chemin, et vous aurez une juste idée de ce que fait en littérature l'école *romantique*.

Le marquis d'Argenson écrivait, il y a près d'un siècle : « Il est bien difficile aujourd'hui « d'avoir de l'imagination ; il y a tant de gens « qui en ont eu, que qui voudrait faire du « tout-à-fait neuf, ne créerait que des monstres « ridicules ou épouvantables. » Or, voilà précisément ce qui est arrivé à l'école *romantique*.

Je ne signerais point Mérope, dit l'un ; *Voltaire*, dit l'autre, *n'est qu'un poète d'épicier. Je ne supporte plus Racine*, reprend celui-ci ; *je préfère Jocko à ses ennuyeuses tirades.* Et tous ensemble : *Racine enfoncé! Racine enfoncé!* Ainsi parle l'école *romantique*.

« Avant tout la vérité des mœurs ! s'écrient les *romantiques ;* et, pour joindre l'exemple au précepte, voilà que leurs entrepreneurs de drames nous ont fabriqué des pièces où tout est fable et mensonge, où, d'un bout à

l'autre, le caractère des personnages se trouve en opposition avec les mœurs et l'histoire du temps, si l'on en excepte l'habit peut-être et quelques juremens *historiques*. On y change le courage en lâcheté, de nobles résolutions en odieuses perfidies, la clémence même en brutale colère; et le moindre inconvénient peut-être est que l'auteur y fasse agir et parler ses héros comme il agirait et parlerait lui-même. Ne demandez point à de tels écrivains le goût épuré et cette finesse de tact qui s'acquiert dans la bonne compagnie; ils croient être dans le vrai dès qu'ils ont mis l'anti-chambre à la place du salon.

« Boileau, vous le savez, ne fut qu'un *froid rhéteur*, et dix vers de Ronsard ou de Dubartas valent mieux que tout le Lutrin. Nous ne comptons guères en historiens que Froissard ou d'Aubigné; et c'est chose convenue que Bossuet et Voltaire n'ont que *quelques pages*.

Quant à l'antiquité, miséricorde ! Qu'est-ce que Tite-Live ? qu'est-ce que Tacite ? *Pour moi,* disait un de ces messieurs, *je fais bon marché de Thucydide.* » Ainsi parle des plus beaux génies de la Grèce la nouvelle école ! Elle les lira plus tard.

Apparemment que sur les ruines du Capitole les Romains dégénérés s'instruisaient à de pareilles leçons, lorsqu'ils laissèrent se corrompre avec leur propre langue les lois et les mœurs, et le culte qu'ils rendaient aux dieux !

Les Ecoles historiques.

Dans ce siècle, impatient de toute règle et de tout frein, on ne s'en prendra pas seulement aux belles formes et à la pureté du langage, mais on voudra renverser jusqu'aux principes naturels de la science, pour mettre en leur place la souveraine volonté de l'homme, sa mobile et sceptique raison. Le désordre et l'esprit de vertige s'introduiront dans les plus belles parties de la littérature, gâteront tous les ouvrages, rendront absurdes toutes les compositions, même l'histoire, dont le prin-

cipal objet, a dit Tacite, est de préserver de l'oubli tout ce qui se dit, tout ce qui se fait de bien, et de contenir le vice par la crainte de l'infâmie et de la postérité. Celui-ci vous enseignera philosophiquement « que le bon-« heur, en ce monde, n'est donné qu'à la ver-« tu; que le malheur n'est imposé qu'au vice. » Encore ne sera-t-il pas l'inventeur de cette pernicieuse morale, que professaient, avant lui, les hypocrites amis de Job. Il vous dira « que le « grand homme vaincu est un grand homme « déplacé dans son temps; qu'il faut applaudir « à sa défaite. » Et, presqu'au même moment, il en viendra quelqu'autre qui, faisant métier de flétrir les vainqueurs, n'écrira l'histoire que pour célébrer les vaincus, quels que soient d'ailleurs la cause de leur défaite et le mauvais emploi qu'ils auront fait de leur puissance. Il ne respectera ni le vaste génie de Charlemagne, ni la gloire si douce et si pure de Saint Louis;

mais, dans sa philosophie, tout marche à l'aventure, et le ciel n'exerce aucune influence sur les affaires humaines. Or, j'avertis les écrivains des deux écoles qu'ils se donnent bien du mal à embarrasser une question qui, depuis trois mille ans bientôt, est jugée par cette parole à la fois si simple et si sublime : « Les billets du sort se jettent dans un pan de la « robe; mais c'est le Seigneur qui règle tout « ce que l'on décide par cette voie. » Et cependant l'État, complice et fauteur des plus détestables doctrines, ouvrira lui-même la tribune d'où le poison coule à grands flots sur le peuple; il prendra sous sa protection les barbares alliés de l'idéologie tudesque; il prodiguera les pensions et les faveurs à ceux qui se chargent de défigurer l'histoire et d'insulter à la majesté des croyances religieuses. N'avons-nous pas vu naguère un ministre de la maison du Roi souscrire pour les bibliothèques royales aux œu-

vres d'un philosophe qui prêche ouvertement le matérialisme?

Une autre école, prenant le roman pour modèle de ses fades compositions, a imaginé de dépouiller Clio, vierge aux chants immortels, de la haute magistrature qu'exercèrent en son nom Thucydide et Tacite. Dévouée aux petites peintures de genre, cette école repousse dédaigneusement la moralité des récits, et ne s'interdit pas avec moins de scrupule les vues et les grandes pensées politiques; si bien que l'histoire, que les anciens appelaient l'institutrice des mœurs, *magistra vitæ*, descendue des hautes régions de la philosophie, semblerait n'avoir plus maintenant d'autre mission que de rajeunir de vieilles et burlesques chroniques, toutes piquantes de barbarie. Elle devient ignoble et futile, elle se dégrade comme les mœurs et les doctrines du siècle. On nous veut intéresser à des hordes errantes et vaga-

bondes, obscurs débris de la race gothique, que l'on est convenu d'exhumer avec leur génie cruel et farouche; et les auteurs d'une si pitoyable fantasmagorie, qui prétendent avoir suivi nos pères dans leurs transformations sociales, nous donnent ensuite pour de l'histoire ces puériles et grotesques récits. Telle n'est point cette histoire institutrice de la vie, que les Grecs, amis d'une noble simplicité, avaient placée sous l'invocation des muses. De grandes et belles actions, des morts généreuses, de puissans modèles de vertu, et le crime avant tout flétri jusque dans ses prospérités, voilà ce que doit sans cesse proposer aux nations le véritable historien [1].

[1] Ainsi marchent encore sur les traces de l'antiquité les Jay, les Villemain, Thiers, Rabbe, Mignet, Châtelain, et Auguste Fabre, dont le nom, déjà cher aux muses, rappelle les succès et les triomphes d'un frère que l'académie devrait depuis long-temps compter dans son sein.

Conscience politique de quelques Historiens.

Lorsque j'examine certaines histoires de notre temps, je ne sais ce que je dois le plus admirer, ou de l'impudence des auteurs, ou de la stupide facilité d'un public, toujours prêt à ratifier des jugemens imposés par la bassesse et la mauvaise foi. Les faits mêmes perdent le caractère propre de leur gravité, et ne s'enregistrent maintenant que provisoirement et sous condition. L'historien passe sa vie à les remanier au gré des passions, et au profit des pouvoirs nouveaux qui se succèdent en France avec tant de rapidité. La seconde

édition n'est qu'un prétexte pour démentir la première; on en met encore, s'il le faut, une troisième au pilon; et d'éditions en éditions on arrive à bâtir son livre sur une autre face : la postérité s'en tirera comme elle pourra. Nouvel embarras pour les scoliastes futurs! nous avons quelquefois passé si vite d'un régime à l'autre, que les auteurs, pris au dépourvu, n'ont eu que le temps de faire ce qu'on appelle des cartons, c'est-à-dire de changer par ci par là les pages mal sonnantes; d'où il résulte qu'entre deux exemplaires de la même édition le texte se contredit encore, et donne lieu à des leçons différentes. *Carolus*, par exemple, vous apprendra comment, à force de cartons et de réimpressions, il a trouvé le secret de remplacer, dans son histoire de la Constituante, les éloges de la république par ceux de Napoléon, et les outrages au comte d'Artois par un tribut d'enthousiasme à Char-

les X. Il vous dira comment, en 1821, dépouillant le vieil homme, il corrigeait son style révolutionnaire par cette nouvelle leçon : « La liberté de la presse, en y comprenant les » écrits périodiques, avait été conquise sur un » gouvernement intimidé, quatre mois avant la » prise de la Bastille; ce qui suffit pour expliquer » la prise de la Bastille et toute la révolution.» Puis, notre historien vous dira comment encore, quelques jours plus tard, il a recommencé pour cette même liberté de la presse un combat à outrance, d'où lui est enfin venu le glorieux surnom de vengeur de la patrie et de *Miltiade des lettres*. Je ne rappellerai point, *Carolus*, que vous fûtes censeur dramatique, censeur journaliste, censeur littéraire enfin; que vous le fûtes sous l'Empire, et que vous l'étiez encore hier sous le Prince légitime : ne parlons plus du passé, vous voilà maintenant un héros, un véritable foudre de guerre; mais vous

plairait-il nous dire à quel rôle désormais vous vous en tiendrez, ou de *Miltiade* ou de *Lebégue* [1].

Le vent de l'adversité soufflerait-il, par hasard, contre nos soldats et notre vieille gloire militaire? Vous verrez tout d'abord *Burgundus*, rompant avec le passé, se mettre à discourir de la bonne manière sur la révolution et sur les *victoires despotiques et sanglantes de l'Empire;* il ne parlera que d'expiations pour la France, et lui reprochera vertement *cette fièvre de gloire et d'ambition qui avait enivré les esprits*, etc., etc. Ce sera de l'histoire, si vous voulez; mais l'histoire se ployant à de serviles intérêts, l'histoire écrite avec une plume flexible et complaisante, taillée sous toutes les polices et courant pour toutes les puissances. Fils d'un préfet de l'Empire, et

[1] Célèbre censeur de l'ancienne monarchie.

préfet lui-même en ces temps de *fièvre et d'enivrement*, *Burgundus* n'avait sans doute pas alors reçu la mission d'historien, et je pense encore qu'elle ne lui serait point venue si fière et si philosophique sans nos désastres de Russie et la chute du *despote*. Il eût été peu séant, en effet, de blâmer *historiquement* celui dont on exagérait *administrativement* les ordres et les moindres volontés, et que *Burgundus*, en particulier, se piquait de servir dans des missions si délicates, que peu de personnes se fussent souciées de les remplir. Ceux qui ont eu le malheur de faire du despotisme avec Napoléon, ceux qui, comme *Burgundus*, ont fait signer au *glorieux Empereur* leur contrat de mariage, perdent le droit anjourd'hui de l'attaquer dans l'histoire. Les valets, d'ordinaire, ne sont pas admis à témoigner contre leurs maîtres.

Mais, après tout, est-ce jouer le rôle d'his-

torien, que de se mettre à la merci de toutes les inspirations de fortune et de vanité ? Est-ce exercer dignement une si haute et si noble charge, que de ne prendre conseil que des caprices du pouvoir, ou des caprices encore plus grands de l'opinion? Des fonds secrets sont toujours en réserve pour escompter les pages de nos modernes Tacites, et pour nourrir aux frais de l'état leur généreuse impartialité; croyez ensuite à leurs annales !

Industrie littéraire.

Il n'est peut-être pas au monde de plus vil métier que celui d'auteur, lorsque, pour s'enrichir, un écrivain consent à faire trafic de son esprit et de sa pensée. Odieuse et sacrilège prostitution, par laquelle l'homme met aux gages d'un autre homme, non la force ou l'adresse de son bras, mais ses propres opinions, ses principes et ses croyances. Allez par les rues demander de l'ouvrage, allez sur le port charger des fardeaux, vous pouvez en travaillant conserver votre dignité; mais gardez-vous d'aliéner avec votre plume cette liberté de sen-

timens qui vous fait homme, car les esclaves eux-mêmes rougiraient d'un pareil esclavage. Tout auteur a droit sans doute à une juste et honorable rétribution; nous ne parlons ici que de l'écrivain mercenaire, compilateur *industriel*, qui fait un livre de commande comme on fait un meuble ou des habits, qui, en véritable manufacturier, produit au gré des acheteurs, pour tous les goûts et pour tous les caprices, selon que les chalands viennent à la boutique et au magasin. Sermons ou philosophie, romans ou livres d'oraison, notre auteur s'inspire facilement de tous sujets; et de la même plume qui commente l'Arétin il fait une préface pour l'Imitation de Jésus-Christ. Quelle brochure vous faut-il? Aristocratique? Constitutionnelle? Ultramontaine? Gallicane? Parlez; de cet arsenal intarissable sort indifféremment le trait qui frappe Montrouge et celui qui va expirer aux pieds de Bossuet. Courir, à moitié ivre, *faire*

du trône et de l'autel dans certain journal monarchique, et se moquer ensuite de ses bénins lecteurs, c'est encore prouesse d'industrie ! Mais *Janus* en ce point l'emporte sur ses confrères. Deux journaux d'allure diverse se disputent sa plume : pour les satisfaire tous deux, dans l'un il dénonce *l'impie Béranger*, et dans l'autre il recommande en bons termes l'*aimable philosophe*.

Notre siècle se plaît au scandale des confessions; il recherche les aveux, les anecdotes, il aime par dessus tout les mémoires *inédits*, bons et véritables autographes. Eh bien ! on lui en donnera de toutes les sortes, au nom des morts et au nom des vivans, et de si bons et si bien fabriqués qu'ils vaudront le meilleur roman. Pour allonger le parchemin, et, comme on dit, tirer au volume, un portefeuille se videra d'abord, puis un autre, puis encore un autre; et de trois ou quatre mains différentes

sortiront force aventures galantes, et enfin les *mémoires originaux* de quelque honnête dame qui, dans sa surprise, pourra se dire que l'on ne prête qu'au riche. Des productions d'un ordre plus élevé, des documens historiques, subiront encore sous le titre de *mémoires* le même alliage, et ne s'offriront au public que noyés et comme perdus dans le fatras d'un avide éditeur. Trente pages de notes suffisent maintenant à bâtir un gros volume : en tout neuf dixièmes de mensonges; voilà les autographes du temps.

L'industrie littéraire, science de fraude et de monopole, ne change pas seulement l'écrivain en un vil manœuvre, elle tend encore à détruire toutes les gloires et toutes les renommées. En fouillant les chroniques, en regrattant l'histoire, ils en effacent les plus beaux ornemens, et déshonorent ces grandes et nobles figures des temps passés, dont ils ne com-

prennent point la perfection. Tout à leurs yeux prévenus s'explique par de lâches motifs d'intérêt, ou bien ils tiennent pour sottises et chimères les grandes vertus et les grands dévouemens. Que leur importent les hautes inspirations du sentiment? N'est-ce pas à la toise, et à la journée, qu'un siècle *producteur* doit produire les belles actions et les bons livres? Courage, Jeune France! brisez les vieilles idoles, frappez toutes nos gloires nationales! En jetant de la boue au passé, vous aurez fait de l'égalité pour le présent.

CHAPITRE VII.

DÉCEPTIONS SOCIALES.

Politique de la Restauration.

Du point de vue où nous sommes placés, il y a dans la politique certains mystères que nous ne pouvons envisager que comme de hautes et insignes déceptions : les habiles en

font l'éloge, mais la morale s'en afflige. De ce nombre je commence par mettre toute espèce de pacte que fait le pouvoir avec les méchans, et la confiance qu'il leur accorde au préjudice des gens de bien. C'est le moyen de gâter l'esprit des peuples, d'altérer en eux les sentimens naturels d'équité, et de les rendre par la suite indifférens à tout ce que nous appelons vices et vertus. Il ne faut pas laisser croire à une nation que toutes fins sont bonnes, et qu'on peut à force de crimes et d'attentats espérer de se rendre nécessaire. Quelques exemples me feront mieux comprendre.

La trahison venait d'éclater au vingt mars; c'était aussi pour Louis XVIII le moment des réflexions. Ce prince remonte une seconde fois sur son trône, et d'abord il prend pour ministre le duc d'Otrante. Il charge de veiller sur sa tête royale celui qui a fait tomber la tête de son frère, il remet le dépôt sacré des

mœurs et de la religion aux mains de celui qui hautement a proclamé l'athéisme; il abandonne enfin le sort de ses sujets, quels que soient d'ailleurs leurs sentimens et leurs opinions, à l'homme perfide qui trahit tous les partis à la fois. La politique ne saurait commander de plus grand sacrifice.

Un autre homme, digne pendant de Fouché, jouit encore des prérogatives d'un rang illustre, et s'est fait de ses propres crimes un fond inépuisable de crédit et de puissance. Cet homme, véritable araignée politique, n'a eu d'autre mérite cependant que de filer sa toile sous tous les gouvernemens, et d'y prendre, selon les occurrences, tantôt un royaliste et tantôt un républicain, puis un Bourbon, puis Bonaparte lui-même. Il avait commencé par envelopper de ses lacs impurs la cour et le sacerdoce; il a fini par y attirer la France entière. Et le grand pontife du Champ-de-Mars, le mi-

nistre prévaricateur du Directoire et de l'Empire, est retourné paisiblement filer sa toile aux Tuileries.

La politique ose-t-elle au moins faire choix d'un homme neuf au métier des affaires, et que ne recommande jusque-là ni trahison ni meurtre, voyez encore ce qu'elle vous donne! un ministre de boudoir, diplomate sentimental, qui, pour commencer sa carrière, dresse une liste de proscription contre nos vieux soldats, improvise à son profit des conspirations, et laisse un fils de France tomber sous le fer des assassins. Le même ministre gratifiait d'un écu les pauvres paysans du Bocage, et assurait à madame Manson une pension de douze cents francs.

Il ne tiendrait qu'à nous, en fait de déceptions, de rappeler des choses plus étranges encore. Napoléon n'avait pu consoler toutes les douleurs; les hameaux de la Vendée n'é-

taient point rebâtis, de vieux chefs royalistes mendiaient leur pain, les descendans de Cathelineau étaient plongés dans la misère; et cependant les premiers que dota la restauration, ce furent ou des traîtres de l'Empire ou des aventuriers de Coblentz. Bonaparte sort de l'île d'Elbe, et ne laisse au roi de France que le temps de faire un appel à la fidélité de ses sujets. Quelques-uns le suivent dans sa mauvaise fortune; d'autres vont dans la Vendée; le plus grand nombre retourne se serrer au pied de l'aigle tant de fois victorieuse. Bref, qu'arrivera-t-il à la seconde restauration? Le parti *contre* sera proscrit, le parti *pour* sera récompensé d'une amnistie; ce qui, en d'autres termes, équivaut à une réprobation générale.

Quel rôle a joué *Narcisse?* demandait certain ministre de la restauration. A-t-il marché sous quelque drapeau? Est-il de quelque religion politique? Peut-on dire qu'il soit de la

droite ou de la *gauche?* — Non, Monseigneur, *Narcisse* n'est d'aucun côté; *Narcisse* n'a servi *personne;* il n'a ni parti ni opinions; c'est à Votre Excellence seule qu'il veut plaire. — Bien! très-bien! je n'aime point les factieux! Faites venir *Narcisse*, donnez-lui la croix, et qu'il choisisse une préfecture.

Les Honnêtes Gens.

La France soupirait depuis long-temps après le retour de ses enfans exilés; elle les appelait de tous ses vœux; elle se les figurait des modèles accomplis de l'antique honneur français. Ils sont enfin revenus parmi nous les habitués de l'œil-de-bœuf; nous les avons vu de près, et trente années d'exil ne leur ont fait oublier ni les petites maisons, ni les basses intrigues, ni les folles prodigalités. Qu'on ne parle pas si haut maintenant des mœurs de l'anarchie et de l'impudence des parvenus! Vit-on, sous l'empire, les généraux donner dans leurs

gouvernemens des fêtes à une prostituée? Vit-on les hommes de la révolution se faire arrêter pour dettes dans les voitures de leur prince? Ils ne déshonoraient point, par la fraude et l'agiotage, des noms illustrés par la victoire; ils ne vendaient point à des comédiens leur protection, et ne faisaient point aux actrices de honteuses conditions. Ils entendaient la guerre, et non le tripot des coulisses. Si l'on retranchait du *budjet* tout l'or qui va se perdre dans ces impurs canaux, la France aurait fait assez d'économies. Je croyais la révolution immorale; elle ne fut qu'un juste et sévère châtiment.

Il n'était bruit que de la haute vertu de *Marcis*, de ses saines et bonnes doctrines, véritable fléau des novateurs. *Marcis* rompit des premiers avec la France, et n'y revint que pour faire bonne guerre à la philosophie, et pour tenir registre de confessions et de communions.

On l'a vu tout ensemble grand-prévôt et grand-inquisiteur, et toujours dans le droit chemin que doit suivre un preux et féal marquis. Il se disposait enfin à entreprendre quelque nouveau pélerinage, lorsque la mort vint le frapper dans les rangs de la congrégation. O douleur! on enterre notre saint, on lit son testament, et l'on trouve que *Marcis*, après avoir déshérité sa famille, lègue à *Zirphile* la danseuse la moitié de son bien, et le reste aux révérends pères. *Marcis*, en échange, aura des messes à Montrouge et un pas de deux à l'Opéra.

Celui-ci, dans ses vers, nous donne force morale et force religion, chante les vertus, chante le génie de l'homme, et mettrait volontiers en rimes Pascal et Bourdaloue. Tout est saint, tout est édifiant dans son livre; rien ne manque, en un mot, à œuvre si belle, sinon que l'auteur, en se mariant à Paris, ne devait

point oublier qu'il laissait en pays étranger une femme et des enfans. A cet autre, il est précisément arrivé tout le contraire. Faute de se souvenir qu'il était marié en France, il prit en Allemagne une nouvelle épouse. Belle était la femme, belle était aussi la fortune; et le malheur voulut que notre homme ne s'aperçût de sa distraction qu'après avoir mangé la dot.

Ces messieurs peuvent encore une fois émigrer pour la bonne cause, et sans trop de regret quitter pénates et famille; ils retrouveront au-delà de nos frontières d'autres enfans et une autre femme légitime.

Boislin, à l'arrivée du Roi, prend masque de royaliste, et se fait donner la charge de son père. Celui-ci le dénonce au retour de Bonaparte, il est vrai, et revient occuper le poste qu'il avait perdu d'abord. Mais, au bout des cent-jours, *Boislin* rentre en place, après avoir une seconde fois dénoncé son père. Quelle in-

fâmie ! direz-vous ; quel odieux échange de bassesses et de lâchetés ! Et cependant vous ne savez pas encore tout ! Cette haine de famille, cette opiniâtre poursuite et ces délations criminelles, ne sont qu'une abominable comédie entre *Boslin* et son père, afin de s'assurer la tranquille possession de leur emploi. Que d'honnêtes gens, à la restauration, se sont ainsi partagés les rôles, sans autre dessein que d'avancer leur fortune ! Combien de nobles maisons qui, paraissant de bonne foi s'attacher au vainqueur, ont eu soin d'abord de laisser quelque frère ou quelque cousin parmi les vaincus !

Renulde, sur un faux bruit, croit le 10 mars que Bonaparte a pris la fuite, et voilà notre général montrant à chacun le sabre qui devait tuer le *tyran*. Autres nouvelles le 15 et le 16 : Napoléon décidément marchait sur Paris. Alors le baron *Renulde*, dont les opinions vont comme

l'almanach, change aussi de ton et de discours. Simple maréchal-de-camp, il tient pour suspect son lieutenant-général, il ouvre ses lettres, il fait d'avance la police pour l'empereur. Du 20 au 24, le zèle de *Renulde* va toujours croissant; ce sont les officiers *douteux*, ce sont les autorités civiles et militaires qui deviennent particulièrement l'objet de sa surveillance. On ne vit dans les cent-jours pareils transports. Bref, au bout du quartier, Bonaparte, comme chacun sait, met la clef sous la porte, et Louis XVIII rentre dans sa maison. Oh! pour le coup, *Renulde* ne saurait contenir sa joie; il pleure, il sanglotte, il crie; il vient en toute hâte à Paris saluer le monarque, et, par occasion, dénonce le chef *rebelle* que lui avait imposé *l'usurpateur*. Or, ce que je dis ici de *Renulde* ne sont propos en l'air ni jeux d'imagination; j'ai vu ses dénonciations de mars et ses dénonciations de juin, ses dénonciations

à l'aigle et ses dénonciations à la fleur de lys; et Dieu sait encore de quels services il se vantait! Et, cependant, le baron *Renulde* est en possession d'un bon commandement, le baron *Renulde* obtient grâces et faveurs, et ses anciens camarades n'ont point trouvé de juge plus sévère.

CHAPITRE VIII.

JUSTICE DISTRIBUTIVE DU SIÈCLE.

Camille.

Camille est du petit nombre de ceux qui, malgré les privations et les misères d'un long exil, surent toujours en pays étranger faire respecter le nom français. Il n'a que des ser-

vices honorables et de glorieuses actions; il rapporta dans sa patrie d'utiles connaissances, des vues élevées, un fond inépuisable de tolérance et de vertu. Tous les partis rendent également hommage à son caractère, et personne n'oserait contester son rare mérite. Cependant, *Camille* n'a été pourvu d'aucun emploi civil ou militaire; nulles grâces, nulles récompenses ne le sont venues trouver; on ne l'a pas même aperçu.

Commune Disgrâce.

Naldor, triste enfant de la Vendée, hérita de bonne heure sur les champs de bataille de l'épée de son père, et c'était le seul bien désormais qu'il possédât au monde. Son frère, que les flammes avaient chassé du toit paternel, trop jeune encore pour supporter les fatigues de la guerre, errait par les campagnes, implorant la pitié publique. Des jours plus heureux commencèrent enfin à consoler la France, mais sans adoucir la destinée de *Naldor*, qui repoussa constamment la paix de Bonaparte, ses dons et ses promesses. Cependant, inflexible pour

lui seul, *Naldor* laissa toute liberté à son frère de suivre l'inclination qui l'emportait vers les gloires de l'Empire; seulement il le conjura de n'oublier point, au milieu d'un autre camp, le Dieu de leur père, le Dieu pour lequel avaient souffert et combattu les Vendéens.

Vint ensuite le temps où les Bourbons furent rappelés de l'exil, puis le jour funeste où il leur fallut de nouveau quitter la France. La fidèle Vendée courut encore aux armes, et *Naldor* reprit un des premiers la petite croix de buis, et l'épée qu'il avait reçue de son père expirant : car il n'était point de Vendéen qui n'eût conservé quelques-unes de ces vieilles reliques de guerre. La campagne terminée, et Louis XVIII replacé sur le trône, *Naldor* forma cette fois la résolution de se rendre à Paris, plein de confiance dans les droits que lui donnait un honorable dévouement. Mais qu'il connaissait mal la cour et le prix dont on y paie

le plus beau zèle ! Tantôt repoussé par des ministres infidèles, et tantôt par de fidèles grands seigneurs, le pauvre Vendéen consuma son temps en d'inutiles démarches, ses faibles ressources s'épuisèrent, et personne ne vint à son secours. D'autres soucis le troublaient encore; il ignorait ce qu'était devenu son frère depuis la fatale journée de Waterloo. Abîmé dans sa douleur, *Naldor* errait un jour, à l'écart, sous les verts ombrages des Tuileries, lorsqu'il voit un officier s'approcher d'abord lentement, le regarder à plusieurs reprises, et tout-à-coup se jeter dans ses bras : c'était son frère. Point de reproches, point d'amères paroles; tous deux n'ont écouté que la voix de la conscience, l'un en combattant pour le Roi, l'autre en courant à la défense de la patrie. Douces étreintes et tendres amitiés remplirent les premiers momens; puis on parla guerre, puis on parla d'un temps, puis encore d'un

autre temps. On n'oublia ni les souvenirs de l'enfance, ni les jeux de cet âge, ni la dure adversité qui bientôt les suivit. Enfin, après longue causerie, le soldat de Waterloo demande à son frère s'il n'est pas heure d'aller dîner. J'y songeais, répond *Naldor* d'un voix sourde et presque éteinte, et en même temps il fait effort pour changer la conversation. Mais son frère alors peint le délaissement où l'a mis la dernière campagne, et finit par avouer qu'il est à jeun depuis la veille. « Pour toi, continue-t-il, tu dois être maintenant au comble de la faveur ; la fortune qui m'abandonne est passée tout entière de ton côté.... » *Naldor*, dans ce moment, veut détourner son visage baigné de larmes : son frère s'en aperçoit; il a deviné toute l'horreur de leur situation.... Ces vieux guerriers, chargés de gloire et de combats, venaient ici, près de la demeure royale, promener leur misère et tromper les angoisses de la faim.

Un quartier général de Chouans; ou les Royalistes de deux Epoques.

Nous venions de quitter la route, et nous commencions à franchir les premiers échaliers, lorsque mon guide me fit observer, dans les clairières d'un champ de genets, quelques hommes marchant en silence de notre côté. « Ce sont, me dit-il, *les chasseurs du roi;* j'étais sûr de les rencontrer ici. » Et, en effet, la lune sortant d'un nuage, éclaira dans ce moment leurs armes, et il nous fut facile de distinguer leurs chapeaux à la Henri IV et le panache

touffu de crins noirs et blancs qui ombrageait leur tête. Au *qui vive?* répété deux fois avec force, mon guide répondit par le cri de *vive le roi!* et nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'un poste qui faisait sa ronde. On échangea quelques paroles; mon guide eut la permission de se retirer, et moi, je suivis les Chouans. Après de longs détours parmi les haies et les sentiers étroits qui bordent les chemins du bocage, nous descendîmes dans une vaste et sombre avenue que terminait à l'autre bout le gothique manoir de la Luzerne, tout resplendissant de lumières comme un phare au milieu de la solitude. A mesure que nous avancions les cris de guerre se répétaient, et l'on pouvait juger de la multitude d'hommes répandus dans l'intérieur du château, aux mobiles clartés des flambeaux qui s'agitaient de toutes parts. Le poste dont j'avais fait rencontre s'arrêta sur les degrés d'un vieux perron en ruines; je fus

ensuite accompagné par le sergent jusqu'au premier étage. Nous traversâmes, à droite, une espèce de galerie où étaient couchés çà et là, sur de la paille, des soldats armés, et nous parvînmes à une autre pièce occupée par le général et son état-major. Je le vois encore, au haut bout de la table, décachetant les lettres que je lui apportais, et se levant pour m'embrasser : « Messieurs, dit-il, je vous pré-» sente un nouveau camarade qui vient avec » nous défendre la vieille cause monarchique; » c'est un brave de plus dans nos rangs. De-» main, capitaine Scipion, vous le ferez recon-» naître lieutenant à la tête de votre compa-» gnie. » Le général me fit asseoir auprès de lui, et je reçus en même temps mon brevet, un verre de vin et un large tranche de jambon. Je n'ai jamais vu d'assemblée de guerriers plus sévère et plus imposante, et dont l'aspect fût plus terrible. Les pistolets et le poignard qui

brillaient à leur ceinture, faisaient bien voir qu'ils n'attendaient point quartier de leurs ennemis. Ils semblaient avec leurs larges revers noirs et leurs boutons d'argent porter tout ensemble leur propre deuil et celui de la monarchie. Un bandeau de soie noire enveloppait aussi leur chevelure, et jetait sur leur front comme un voile funèbre. Ce n'était point le brillant équipage des cours que l'on revêtait dans ces temps de malheur, mais la triste livrée des orphelins, et le seul uniforme convenable à des hommes qui ne goûtaient de repos ni jour ni nuit. Voilà ce qu'ils faisaient alors pour le roi de France.

Le repas touchant à sa fin, les jeunes officiers se levèrent et reprirent leur travail accoutumé. Ceux-ci roulaient du papier autour d'un moule, ceux-là le remplissaient de poudre, d'autres y ajoutaient une balle et fermaient la cartouche. Ainsi se faisaient gaîment

les provisions du lendemain. Sur une autre table on expédiait les ordres, on préparait les dépêches, on réglait tout ce qui concerne les besoins d'une armée. Une partie de la nuit s'était écoulée dans ces soins divers, et le général dormait depuis quelques instans sur sa chaise, lorsqu'il fut réveillé par l'arrivée de plusieurs courriers qui se succédèrent à peu d'intervalle. Il jeta un coup-d'œil rapide sur sa correspondance, prit à la hâte quelques notes, et se tournant ensuite vers nous : « Messieurs, » vous saurez que le comte de *Valcour* et le » marquis de *Floridor*, que nous attendions » depuis si long-temps, ne pourront encore » faire pour le Roi cette nouvelle campagne. » La crainte de compromettre leur parenté, » les larmes d'une mère ou d'une sœur, que » sais-je? des rhumes et des catharres, voilà » sans doute de fort bonnes raisons! On dirait, » en vérité, que tous tant que nous sommes

» ici, plébéiens ou pauvres gentils-hommes, » nous n'avons point de famille. Ah! ah! con- » tinua le général, par cette autre dépêche on » m'instruit que le chevalier de *Régeville*, » après avoir abandonné nos drapeaux, vient » de se souiller d'un exécrable forfait. Une » femme respectable lui donnait l'hospitalité; » non content de séduire la nièce de sa bienfai- » trice, il l'a assassinée elle-même pour se faire » apparemment son héritier. Prenez le signa- » lement de *Régeville*, envoyez-le dans toutes » les divisions, et si ce misérable osait reparaî- » tre parmi nous, qu'il en soit fait prompte » justice. » Les ordres étaient expédiés, le jour commençait à poindre, on courut à de nouveaux combats. . . . . .

. . . . . .

Dernièrement le hasard m'a fait rencontrer en un chétif dîner, dîner de pauvres, s'il en fut, quelques-uns de ces mêmes officiers dont

je viens de parler; débris obscurs des vieilles bandes royalistes que moissonna l'épée républicaine. Ces hommes, d'une valeur si brillante autrefois, courbés maintenant sous le poids de longs chagrins, ne s'entretenaient ensemble que de leur infortune et de leur profonde détresse. La fable de Bélisaire demandant une obole aux portes du palais de Justinien, était devenue pour ces vieux soldats une triste et cruelle vérité. D'anciens chefs de division, des majors et des capitaines mendiaient leur pain, ou vivaient de quelque emploi si voisin de la domesticité, que je ne sais qu'elle honte m'en fait ici taire le nom. On fit un douloureux appel de ceux qui avaient déjà succombé à leur misère; et je vis les autres regretter le donjon de Vincennes où les nourrissait un ennemi généreux. Mais, en revanche, un des convives nous apprit que le marquis de *Floridor*, dont les services dataient de quinze années de paix,

venait d'obtenir un régiment, et que le comte de *Valcour*, qui de sa vie n'osa regarder en face une épée, se trouvait lui-même élevé à un haut grade militaire. Enfin, il n'y avait pas jusqu'au chevalier de *Régeville*, qui, malgré sa contumace, ne fût pourvu d'un bon commandement, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion-d'Honneur, etc.

Conclusion vivante.

Dis, ô *Harmode* ! quel est ton rôle parmi nous? à quelles opinions, à quel parti te fais-tu gloire d'appartenir? Ta tête se courbe-t-elle sous le joug des grâces et des faveurs? Poursuis-tu les charges, les dignités? Ou bien enfin, le cœur d'un homme libre bat-il dans ton sein? — *Harmode* mène une vie simple et retirée; *Harmode* n'a besoin ni d'appui ni de protection; il chérit la pauvreté et craint peu la mort. — En ce cas *Harmode* est libre! — Tandis que les autres courent à la fortune, *Harmode* marche en sens contraire de la foule, et il ne se

plaint point d'être heurté, renversé, foulé aux pieds : ce sont les triomphes de celui qui ne tient pas la route commune. De magnifiques discours ont retenti à son oreille, des chants de gloire et des chants de liberté : c'était à qui célébrerait les plus hautes vertus; tous parlaient de dévoûment, de patriotisme et d'honneur. Que de déceptions en ce peu de mots! que de vanités et d'impostures! que de chaînes pour la sotte espèce humaine! *Harmode* a jugé son siècle et les hommes, il ne saurait être la dupe ni de leurs sentimens d'emprunt ni de leurs perfides protestations. Où est la place que l'on a faite à la vertu? Où est celle que l'on a réservée pour l'honneur et la fidélité?

CHAPITRE IX.

GRANDES MYSTIFICATIONS.

Supériorité de l'Époque.

Jamais *époque*, pour parler le langage de la docte cabale, ne fut plus glorieuse à l'esprit humain! Jamais siècle, entre tous les siècles, ne brilla de plus vives lumières! On marche

de progrès en progrès, on entre à pleines voiles dans l'ère des perfectionnemens! Et tout juste ces prodiges éclatent depuis que, courant en aveugles à notre ruine, nous avons tourné court au bon sens et à la raison. Il faut croire toutefois, et sous peine d'anathême, que de ce jour datent parmi nous les véritables rudimens des connaissances humaines, qu'il n'y avait jusque-là que barbarie et grossièreté dans le monde; *insuffisance* au règne de Louis XIV, petit esprit et vues étroites au siècle de Voltaire et de Montesquieu. Bon moyen pour faire du neuf que de prendre précisément tout le contre-pied du passé! de se jeter à gauche où nos pères allaient à droite, de mettre blanc où ils mettaient noir, *a* où ils ont mis *b*; tant enfin que ce qui leur semblait extravagance et galimatias, soit pour nous sagesse et bon goût. Si faut-il que notre instruction soit grande, puisque de compte fait, et en bons

chiffres, nous imprimons dix fois plus qu'avant la révolution: bon nombre de romans, il est vrai, force *mémoires*, force compilations, et peu de livres utiles; mais, n'importe, pourvu qu'à la ronde on sache lire, et qu'on lise sans fin. Mieux vaut pour le peuple bien lire et bien compter, que de savoir s'il existe un Dieu; c'est là ce qui nous embarrasse le moins. Dieu est-il au ciel? qu'on l'y laisse! N'y est-il point? qu'on s'en passe! Ainsi doit parler un siècle qui marche trop vîte pour s'arrêter à de caduques et puériles traditions. C'est du *positif* qu'il veut; Dieu et la morale ne sont que des *idéalités*. Qu'on nous rende tous hommes de lettres et savans, qu'on fasse de la France, comme disait Bonaparte, une nation de mathématiciens et de chimites, et pour le coup nous aurons atteint aux dernières limites de la civilisation et des lumières. Qu'on n'oublie pas surtout les doctrines et la langue philoso-

phique de M. Cousin, qui, tout exprès pour notre siècle, refait un nouvel apocalypse.

Oui, je le crois, la réforme sera belle! nous aurons élevé un trône à la raison et dressé des autels à l'intelligence. Mais, avant tout, commencez, s'il vous plaît, par mettre des étais à la société qui croule et tombe en ruines; commencez par nous faire gens de bien et bons citoyens; ce secret en vaut bien un autre. Depuis qu'en ce siècle de lumières, notre foi, mieux éclairée, va s'attachant à tout ce qui produit richesses et grandeurs, pensez-vous que le peuple, pour son compte, en ait beaucoup profité? Son pain en est-il moins amer? Vos découvertes l'ont-elles rendu plus heureux? N'est-ce pas, au contraire, entre vous, gens de rare mérite, à qui se chargera de ses dépouilles, pour n'en laisser échapper que ce que n'ont pu retenir vos cent bras armés par le fisc? Pauvre peuple, saigne-toi donc à faire

instruire tes enfans, dresse-les à l'étude, donne-leur tout de suite l'éducation des maîtres; et quand le temps sera venu pour eux de recueillir et de moissonner, ils trouveront à dix emplois à la fois, et toujours leur fermant la porte, ceux qui par belles et hypocrites paroles les conviaient au grand banquet national. Toute science aujourd'hui dégénère en fraude et en monopole; le savoir n'est plus que du savoir-faire, de l'intrigue au volume, de l'aristocratie en habit de géomètre et d'économiste.

Merveilleux effet des Lumières.

Si nous pouvions admettre que l'homme se laissât plutôt gouverner par ses lumières que par ses passions, et qu'il suffît de cultiver l'intelligence pour féconder les rares et précieuses qualités de l'âme, ce serait incontestablement parmi les pères de la science que nous devrions aller désormais chercher nos grands modèles et nos plus beaux exemples. Le désintéressement et l'abnégation de soi-même marcheraient d'un pas égal avec l'art sublime des découvertes, et il n'y aurait dans le monde vertu égale à celle d'un membre de l'institut.

Car, il faut le dire, ou les savans valent mieux que les autres ou ils donnent eux-mêmes le démenti à tous ces brillans systèmes de haute civilisation, qui reposent sur un plus grand développement de nos facultés intellectuelles. Je tiens, au contraire, pour dangereuses et funestes des lumières qui n'éclaireraient que l'esprit et non la conscience, et je cherche à la morale publique un autre appui, moins fragile et moins variable. Ne nous laissons point séduire à ces inutiles conquêtes du génie, à ce vain luxe de savoir, qui dans un frottement superbe des intelligences use bien plutôt la raison des peuples qu'il ne l'élève et la perfectionne. C'est à la fermeté du caractère, à la rigoureuse inflexibilité des principes, que se reconnaissent les véritables progrès, et les fruits que porte une salutaire instruction. Que serait-ce donc si, comme un instrument plus parfait, l'intelligence, aujourd'hui mieux exercée, ne

servait qu'à perfectionner l'art de la fraude et de l'hypocrisie; qu'elle ne créât des ressources qu'à la mauvaise foi, et ne préparât des succès que pour la bassesse et la servilité ? Etrange recommandation pour un siècle de lumières, que les lâchetés et l'avilissement de ses savans! Amis de tous les pouvoirs, complices de toutes les tyrannies, est-ce ainsi qu'ils prétendent nous faire goûter les progrès de l'esprit humain? Quelque soit d'ailleurs le rare mérite d'un homme, je ne veux pas qu'on puisse dire de lui, comme d'*Hyperbolas;* que, maître en la science des *courbes*, il fut plus habile encore dans la science des *courbettes*. Je ne veux point qu'un savant non moins illustre mérite d'être relégué parmi les reptiles dont il fit l'histoire; et qu'à mêmes enseignes encore on puisse reconnaître un des plus beaux génies de l'Europe. Si liberal et si patriote qu'il soit aujourd'hui, je ne tiens point, non plus, pour homme

de vertu cet autre savant qui, dans quelque expérience commandée par Napoléon, et où il s'agissait d'un simple changement de saveur, lui disait à chaque instant : *si la langue de votre majesté daignait s'approcher.* La science qui ne fait que des courtisans n'est point ma science; elle égare plus loin l'esprit, et porte plus de dommage à la raison, que ne le sauraient faire toutes les sottises de cour et tous les préjugés de la barbarie. Que nous ont, en effet, depuis trente ans appris les hommes de savoir et de lumières, sinon que le génie ne servait qu'à de plus habiles défections? d'où nous sont venus les plus adroits flatteurs, tous les valets de censure, tous les empoisonneurs publics, si ce n'est des plus hautes régions de la littérature et de la science, qui les voyait à l'envi se précipiter dans la fange des polices? Ne voilà-t-il pas de beaux triomphes pour l'esprit humain, un admirable encouragement aux lumières, et

de quoi surtout nous les faire ambitionner comme le gage précieux de notre régénération et de notre liberté ?

De la Perfectibilité.

Les grands mots, les mots ambitieux et sonores, ne nous manquent point, Dieu merci, non plus que les promesses ronflantes, pour tromper le siècle, pour nous tromper nous mêmes, et les princes au besoin. Il y eut jadis un vocabulaire à l'usage des obséquieux panégyristes de Bonaparte, où revenait sans cesse l'*homme des destinées*, *le héros pacificateur*, *le génie des batailles etc.* Demandez plutôt à ce sénat *conservateur*, qui, dans nos désastres, ne sut conserver que sa fortune. Nous avions

aussi nos louangeurs d'*époque;* on nous appelait alors *le Grand Peuple*, *la Grande Nation*, comme on dit aujourd'hui *la Jeune France*, comme on disait *la Nouvelle France* sous le Directoire; et toujours pour célébrer le présent aux dépens du passé ! Or, c'est avec les termes pompeux de *progrès* et de *perfectibilité*, que l'*époque* actuelle, époque éminemment *progressive*, comme chacun sait, prétend à son tour caresser son ambition, et se placer au-dessus de tous les siècles. Nous ressuscitons tout exprès le système de l'abbé de Saint-Pierre, qui ne voyait pas, a dit Rousseau, que l'entendement humain n'a toujours qu'une même mesure et très-étroite, et qu'il perd d'un côté tout autant qu'il gagne de l'autre; nous contredisons l'histoire des temps qui nous montre la civilisation fesant autant de pas en arrière qu'elle en peut faire en avant; nous allons enfin à détruire dans l'homme toute identité d'espèce,

par la supposition d'un développement progressif de facultés auquel ne serait point arrivé d'abord le genre humain. Mais que répondre à des oracles qui ont pris l'*initiative humaine* et constaté *le fait extérieur de l'homme* ? à de graves et profonds publicistes, qui, d'un coup d'œil rapide, embrassent toutes les *nécessités sociales*, et se font un devoir de les *incarner* dans la *gouvernementabilité* ? Voilà les termes employés par les habiles, et les expressions insolites avec lesquelles non-seulement ils comptent mettre le siècle en branle, mais refaire aussi la langue politique de l'époque; à peu près comme les théologiens refirent la langue religieuse de leur temps, et les républicains de quatre-vingt-treize l'almanach et le dictionnaire. Ainsi passe sans cesse à des mystifications nouvelles ce pauvre peuple, toujours prêt à attacher sa chaîne partout où il y a un anneau !

Ne dirait-on pas, en effet, qu'il y a quelque

planche tout exprès savonnée pour nous faire plus doucement couler d'une sottise à une autre; quelque fascination diabolique pour nous empêcher de sortir du Labyrinthe de l'erreur et de l'imposture? Si bien qu'il faut encore, après tant d'artifices dont on nous a fait la dupe, que nous nous laissions prendre maintenant au piège des lumières et de la perfectibilité. Tout était jadis préjugé et barbarie, tout devient aujourd'hui sagesse et raison; nous marchons à la liberté par l'industrie, et à une régénération complette par la voie de la science et des inventions nouvelles. Et cependant ceux qui jettent un coup d'œil en arrière voient bien qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Voulons-nous du tout à fait neuf? C'est d'abord sur du vieux que nous mettons la main. Chassons-nous par un bout le passé? C'est aussitôt du gothique qui rentre par l'autre. On étend sur nos têtes le niveau de l'égalité, et nous payons à grands

frais la reconstruction d'une aristocratie; on fait en économie politique de brillans systèmes, et le désordre n'en va que mieux son train; on vante les prodiges de nos manufactures, la rare perfection de nos tissus, et les habits de nos pères valaient mieux que les nôtres; on cite à tout propos les chefs-d'œuvre de l'industrie moderne, et les vieux vases de Sèvres se vendent encore dix fois plus cher que les nouveaux. On a mis le commerce à la première place, on lui fait tous les honneurs de la civilisation; et jamais il n'y eut tant de mauvaise foi, jamais la fraude et la banqueroute ne jouèrent un si grand rôle. Les habiles enfin ne cessent de répéter que nous entrons dans une ère nouvelle de candeur et de prospérité, que chacun pourra se réjouir sous sa vigne, et laisser ouverte la porte de sa maison : je le veux croire aussi, mais en attendant commençons par mettre la main sur nos poches,

et faisons placer bonnes et sûres gardes à nos serrures.

Le grand art de tous les faiseurs de systèmes consiste à remplir de vaines imaginations l'esprit de l'homme, et à lui déguiser sous des apparences de bonheur la triste et funeste réalité. N'avons-nous pas vu chaque époque de la révolution nous gouverner ainsi par quelque chimère nouvelle, que l'on entourait d'abord de fêtes et d'espérances ? Le peuple n'a-t-il pas, en signe d'allégresse, tenu des repas à la porte de ses maisons, et dansé dans les rues au pied des échafauds ? N'a-t-il pas dans ses solemnités promené les Dieux de l'Olympe, et célébré ensuite la fête de l'*Etre suprême?* Plus tard il assistait aux banquets de Napoléon ; il fêta ses triomphes, il fêta sa chute. Nous faudra-t-il donc sans cesse attendre notre salut de toutes les infatuations qu'on nous veut imposer, tomber aux pieds de tous les charlatans, et nous réjouir folle-

ment de leurs malencontreux systèmes; comme cette multitude aveugle qui vient promener sa misère sous des portiques ornés de guirlandes et de festons de fleurs, et ne s'aperçoit pas qu'elle n'est qu'une décoration de plus pour ses maîtres? Ah ! combien je préfère à tous vos prestiges de civilisation et de grandeur, l'âpre fierté du sauvage, qui dompte les lions, et boit dans le crâne de son ennemi vaincu ! Ce barbare que vous méprisez peut du moins encore devenir un homme !

Haute Érudition.

Si nous entrons au pays des érudits, c'est là surtout qu'il faut tenir pour embûches et véritables tours de gibecière, et les prétendues recherches nouvelles, et les prétendues annotations, dissertations et interprétations, dont se parent à peu de frais les monopoleurs de science. Toutes les lumières de la *Jeune France* ne suffiraient point à la prémunir contre les ressources cachées d'une industrie qui ne s'occupe, en apparence, que de la gloire du siècle et des progrès de l'esprit humain. Quand on a sans bruit dérobé à Lavau une histoire des Gaulois, quand on a par maints contre-sens

rajeuni le théâtre des Grecs du Père Brumoy, ou qu'on a glané dans des versions allemandes ce que puisait aux sources le bénédictin laborieux, le grand art ensuite est de livrer au mépris ces vieux *translateurs* dont on pille effrontément la science. On ne doit parler qu'avec dédain de leurs travaux et même de leurs personnes, on doit les citer comme *perruques* au tribunal du dix-neuvième siècle. Et, pour peu qu'une généreuse audace tienne lieu de savoir, bientôt Mabillon et Montfaucon seront expulsés de leur trône poudreux, par un Rio, par un Rochette ou un Cousin ; car il est bon d'avertir qu'en ce noble fait d'armes la philosophie donne la main à l'histoire. Vous connaissez déjà le nouveau Ducange, et vous savez qui jouerait au besoin le rôle d'André Duchêne. Voilà notre temps, voilà notre science !

Quelques années avant la révolution, les mystifications étaient de mode, la cour et la

ville en fesaient leurs délices. On vous conduisait dans une chambre où il n'y avait que les quatre murs, ou tout au plus quelque méchant grabat, et chacun alors de se récrier à l'envi sur la richesse des meubles, sur la beauté des tapis et la perfection des peintures; jusque-là que vous commenciez à douter vous-même si vous étiez dans votre bon sens et pleine raison. Eh! bien, n'est-ce pas encore la mauvaise plaisanterie de cette chambre vide qu'il fallait louer de tout ce qui n'y était point, lorsqu'on nous veut faire admirer maintenant la vaste érudition et le profond savoir de ces hommes dans lesquels ne se trouvent même pas les premiers élémens de la science? N'y a-t-il pas encore mystification complette? avec cette différence, que ce n'est plus un jeu, un simple badinage, mais une vile et honteuse imposture. Suivez dans leurs enseignemens divers ces dédaigneux apôtres du dix-neu-

vième siècle, ces professeurs inspirés d'histoire ou de philosophie, dont la mission est d'insulter à nos grands hommes et de flétrir jusqu'à l'autorité sainte des cheveux blancs, et vous verrez combien semble courte, auprès du moindre clerc d'abbaye, leur fastueuse érudition, bonne apparemment en un siècle qui a trop lu pour se souvenir de quelque chose. Imaginez un nom qu'ils n'aient estropié, une date qu'ils n'aient falsifiée, un fait qu'ils n'aient tourné à l'erreur; tant ils ont failli même dans l'art de cacher leur ignorance. Celui-ci fera mourir le disciple avant la naissance du maître; celui-là donnera gratuitement à quelque moderne un brevet d'invention pour choses qui datent de haute antiquité; un autre fera rencontrer sur la scène du monde des hommes qui n'étaient point du même siècle. Je n'acheverais point, si je voulais citer tous les anachronismes, tous les contre-sens, et toutes

les bévues, dans lesquels sont tombés nos érudits *à grande mission*, que paie l'Université pour éclairer l'*époque*, et pour *en finir* avec le dix-huitième siècle.

Demandez à *Rollon* ce que d'aventure il a fait pour prendre siége dans l'académie des inscriptions et belles-lettres? ce qu'il a fait encore pour être élu conservateur du cabinet des médailles et antiques; pour obtenir la chaire d'archéologie; pour entrer à la rédaction du Journal des Savans, et devenir enfin l'*inévitable* de toutes les commissions d'érudits? Rochefort, Leclerc, Brottier, Poinsinet, vous répondraient qu'il a déshonoré leurs vieilles traductions; Kœhler vous dira comment, de Saint-Pétersbourg, il fut obligé de révéler à *Rollon* l'existence de certaines médailles du cabinet du Roi, dont lui *Rollon* est pourtant un des conservateurs. M. Gence, à son tour, réclamera bien quelques lambeaux de la science

de notre helléniste, et mieux qu'un autre il pourra aussi parler au nom de MM. Fauriel et Joly. Le savant et respectable Emeric David vous en apprendrait bien plus long encore! Et moi, je me contente d'ajouter que *Rollon* était de la *Société des bonnes lettres* et l'un des membres de la *commission de censure.*

Budjet des Lumières.

La science a fait de tels progrès parmi nous, et les chefs-d'œuvre sont aujourd'hui si communs en toute sorte de genres, que l'État, toujours la main à la poche, se verra bientôt forcé de demander grâce au génie. Il n'y a point de trésor au monde, capable de suffire à tout ce que nous avons de grands hommes etde compagnies savantes, de sociétés d'érudits, de bâtisseurs de gloire et d'entrepreneurs de lumières. Recherches, découvertes, inventions nouvelles, tout se paie; nous payons celui qui arrange du vieux et celui qui trouve du neuf, celui qui

fait des machines et celui qui fait des livres. Nous payons, pour le progrès et l'avancement des lettres, une commission de traducteurs, qui toute leur vie se disputeront sur le titre d'un livre chinois ou persan; nous payons, pour le plus grand avantage de la science, une commission de savans nomades, qui, se promenant à bonnes étapes, rapporteront soigneusement des pays lointains quelque doigt de momie ou quelque clou du vaisseau de Lapeyrouse. Nous payons enfin, à grands frais, pour achever le dictionnaire, une commission d'immortels, qui, depuis trente ans qu'elle y travaille, n'en est encore qu'à la lettre P, lettre où l'on demeure volontiers en France. Que d'efforts sublimes du génie, que de bruit et de dépenses, pour changer un mot, tourmenter un texte, et redire à peu près tout ce qui avait été déjà dit et publié! Ainsi vous voyez aux portes de l'Institut quatre énormes lions qui,

dans de vastes bassins, jettent un maigre filet d'eau.

Ce n'est pas tout; nous payons encore, comme gens de lettres, de bons barons sachant peu lire et de saints abbés maudissant soir et matin les lumières; des hommes dont la mission est d'écouter plutôt que d'écrire, et la nombreuse cohorte enfin des poètes et des publicistes d'antichambre. Vient ensuite le chapitre de certaines dames ou demoiselles que l'on répute femmes de lettres, et dont nous payons tout ensemble les charmes et le talent. Il ne faut point oublier *Fulvie* qui dans un accès de verve quitta enfans et mari pour n'écouter que les doctes inspirations de *Ludorix*, et qui, de femme de boutique qu'elle était, devint sans trop changer d'état femme auteur. N'était-il pas juste en faveur, d'un si grand sacrifice, et pour récompenser dignement le traité de morale que vient de publier *Fulvie*, de lui ac-

corder avec *le prix de vertu* une rente sur l'État ? Ce n'est pas trop non plus qu'une légère pension de quinze cents francs pour le flexible talent de *Plautine* qui, après avoir joué à Notre-Dame la déesse de la liberté, fait en ce moment de si bons romans monarchiques. Je veux encore citer *Mélanie*, à laquelle nous payons mille écus de pension, non sans doute pour quelque pécadille littéraire, drame ou comédie, dont elle s'est complaisamment reconnue l'auteur, mais pour acquitter une dette que depuis long-temps la science avait contractée avec cette honnête dame. Qui n'a ouï parler du fameux *marquis industriel*, homme de beaucoup d'esprit et de peu de jugement, mauvais économe et grand économiste, célèbre faiseur d'expériences, grand seigneur philosophe, grand seigneur libéral, et toujours grand seigneur ? Il vit *Mélanie*, admira ses petits airs malins, ses petits traits piquans,

les naïvetés et les enfantillages de sa conversation, et sur-le-champ il résolut de l'épouser; non comme vous l'entendez, gens d'un étroit génie, pour en faire tout à l'aise sa femme et sa légitime compagne, mais uniquement dans l'espoir d'enrichir sa méthode d'une expérience nouvelle. Le philosophe *producteur* n'attachait sa pensée qu'à l'étrange phénomène qui devait naître d'un esprit si délicat, croisé avec le mâle génie du mathématicien *Piscis*. En conséquence il mit sous clef pendant une année, et puis encore une seconde année, ces deux esprits si divers, qui se donnèrent beaucoup de mal, raisonnèrent à perte de vue, et malheureusement ne purent offrir au noble marquis hoirs procréés de leur corps. Tant enfin que le maître du logis déçu dans sa curieuse attente, fut obligé de rompre par bon divorce avec la susdite dame, pour ne rester point en charge d'un meuble inutile. *Mélanie* depuis ce

temps a fait bien d'autres expériences encore, et c'est tout le moins aujourd'hui que nous lui donnions les invalides.

CHAPITRE X.

LA DERNIÈRE PLAIE D'UN ÉTAT.

Habileté des Intrigans.

Ce n'est guères changer de sujet que de passer de la science telle qu'on nous l'a faite, d'une littérature ou d'une philosophie mercenaires, aux sourdes et honteuses pratiques de l'intri-

gue proprement dite. Ceux-ci intriguent pour une chose, ceux-là pour une autre, et la France entière est prise au réseau des intrigans. Il n'y a plus lieu, dit-on, d'appréhender de nouvelles invasions de barbares; non, sans doute, s'il ne s'agit que de ces hordes sauvages qui s'élancèrent de leurs forêts sur les vastes murailles de l'empire Romain. Mais nos barbares à nous, ce sont les intrigans, la pire de toutes les espèces, et ils ont fait irruption au cœur de l'État, dans les emplois et dans les dignités, où ils tiennent bonne et sûre garnison. Quoiqu'ils aient plusieus drapeaux et plusieurs bannières, ils ne forment au fond qu'un seul et même corps, qu'une seule et même armée, dont le mot d'ordre est *pouvoir et richesses.* Jamais querelle ne s'émeut entre eux qu'au dernier morceau; ils marchent de bon accord, se rendent services d'amis, et rient ensemble, comme avocats au parquet,

des injures qu'ils se disent pour la forme, et toujours pour s'avancer en crédit. Tel homme aujourd'hui paierait volontiers pour être appelé *révolutionnaire et jacobin*; et tel autre pour être qualifié de *jésuite* ou d'*ultra*; suivant la position de guerre que l'on a prise, et les avantages qu'on en retire. Les intrigans n'aimaient point l'Empire, parce qu'il fallait avec Bonaparte savoir jouer sa vie; mais vive le gouvernement constitutionnel pour intriguer en paix et sans danger! Il est mille moyens de faire fortune, dont on ne se doute même pas sous un despote. Celui qui veut gagner la faveur du peuple, traitant une nation caduque comme une vieille coquette, nous dira que *nous prenons seulement la robe virile*, que *nous marchons à la tête de la civilisation*, que *nous donnons encore le ton à l'Europe*, que *nous n'avons point été vaincus à Waterloo;* et, par ces impertinentes flatteries et autres discours

semblables, il trouvera le secret d'acquérir de la popularité. Ceux-là diront à un prince brave et généreux, mais dont les vertus guerrières n'ont pas encore eu l'occasion de se montrer dans tout leur éclat, que *le soleil d'Austerlitz a pâli devant ses victoires;* qu'il est le *Scipion français*; que *le passage de la Bidassoa n'est comparable qu'aux plus beaux faits d'armes du siècle de Louis XIV, et à nos immortelles campagnes d'Italie.* Propos et fadaises d'intrigant, serviles adulations, qui toujours menacent l'État de quelque ambition nouvelle!

Les révérences et les importunités ne sont plus que de la vulgaire intrigue, c'est à se faire acheter maintenant qu'il faut tendre tous ses ressorts. Un ministère vient-il à menacer ruine? hâtez-vous de le frapper dans sa chûte, retournez vos complimens en injures; faites croire aux nouveaux ministres que vous êtes gens d'influence; dites-leur hardiment qu'il

vous a suffi des seules armes de votre génie, *de l'examen et de la discussion, pour renverser un pouvoir odieux et tyrannique.* C'est marcher droit au but, la recette est infaillible. Ne vous arrêtez pas en si beau chemin; déclarez fièrement la guerre à tous les préjugés, à tous les abus, dont on a déjà fait justice; tonnez, éclatez contre des ombres, mais n'attaquez point les vivans; et s'il n'y a place vacante, soyez sûr que l'on vous en créera plutôt une tout exprès. De ce moment vous devenez un véritable personnage, les bonnes grâces du pouvoir vous sont acquises; et, comme tel et tel zélé défenseur de nos droits, vous vous verrez bientôt en fond de cinq ou six bonnes charges, donnant peu de travail et point de soucis, et n'étant charges que pour nous.

D'ailleurs on se glisse aux fêtes des excellences, on leur parle à l'oreille de son adroit dévoûment, on se vante d'un *mauvais discours*

et d'un *bon vote*, moyen unique pour conserver tout ensemble ses pensions et sa popularité. Si le ministre vous invite à sa table, toujours bonne et bien servie, la politesse ne vous permet point de refuser, et dans ce cas encore elle vous commande certains procédés. Elle interdit le trop libre penser, elle veut que sans cesse vous soyez de l'avis du maître, qu'il n'essuie de votre part ni objections ni contradictions : bref où l'on pique l'assiette il ne la faut point casser.

Et le peuple alors, pour se consoler, fait une longue énumération de tous les charlatans politiques qui ont été démasqués, rappelle avec joie leur disgrâce, et promet bien encore même destin aux intrigans de nos jours. De grand cœur aussi j'en accepte l'augure ; mais à une troupe de masques en succède toujours une autre, et nous ne sortons jamais du bal masqué.

Causes fécondes de l'Intrigue.

Comme nous voyons, dans de longues et douloureuses maladies, la chair de l'homme se couvrir d'une dégoutante vermine, il est aussi des maladies du corps social qui font éclore et multiplient la race funeste des intrigans, terrible et dernier symptôme de la corruption publique. C'est l'inévitable fléau de tout empire où les intérêts matériels ont pris la place des intérêts moraux. Les hommes n'étant plus travaillés que d'une seule pensée, celle de faire fortune, se portent à l'envi vers le même but, s'étudient à traverser récipro-

quement leurs desseins, et transforment en une véritable science l'art de se nuire et de se tromper. Tout devient ruse et mensonge, parce que chacun fait effort pour arriver, et que des rivalités sans nombre rendent la carrière étroite et difficile. De combien d'amères railleries n'avons-nous pas poursuivi la dévote famille des cénobites et des anachorètes, esprits faibles et timides, disions-nous, membres inutiles d'une société dont ils ne savaient apprécier ni les biens ni les honneurs? Et cependant, à ne considérer la chose que du côté politique, quelle immense ressource pour l'État qu'une philosophie religieuse si habile à désintéresser le cœur de l'homme, si propre à faire dans ses passions une heureuse diversion; un enthousiasme divin qui pouvait à tout intant détourner de la route trompeuse de l'ambition, des esprits inquiets et turbulens, en leur offrant dans ce monde comme

un autre monde où venait se déborder le trop plein du siècle. Maintenant que nos espérances ne vont guères au-delà de cette vie, tous les hommes se jettent avec fureur sur le présent, tous en veulent faire leur proie, et l'on sent que, dans ce grand concours d'ambitions et de vanités, ce ne sont pas toujours les moyens les plus honorables qui réussissent le mieux. Qu'avons-nous gagné à chasser les moines, sinon de susciter de nouvelles prétentions, et d'entraver, par de plus grandes inquiétudes, la marche de l'État? Il se fera plus de marchands, plus de manufacturiers, plus de gens de toute profession qu'il n'en est besoin; là où vous aviez dix commis, vous en aurez mille à cette heure, dont l'intrigue aura créé les emplois, et qui coûteront plus à la nation que tous les cordeliers et tous les capucins de l'univers. On cherchera les citoyens, et à leur place on ne trouvera que les innombrables

milices du fisc, de ruineux *états-majors*, et partout d'insolens et avides mercenaires. Nous serons, il est vrai, sortis de la moinerie, mais pour tomber dans la *bureaucratie*, source intolérable de désordres et de concussions. L'oisiveté d'un moine, après tout, ne valait-elle pas bien la paresse et la fainéantise d'un commis, qui le plus souvent encore bâtit sa fortune sur des injustices, et ne fait guères que du mal pour avoir l'air de faire quelque chose?

Pourrions-nous dire aussi ce qu'il nous en coûtera pour avoir frappé de ridicule les vieilles mœurs et l'austère vertu d'un autre âge; pour avoir désenchanté l'homme de ces *gothiques idées* d'honneur et de désintéressement qui lui fesaient chérir une glorieuse pauvreté? A force de répéter aux grands que les richesses sont le seul bien désirable, que l'argent est le *positif* de la vie, nous leur avons fait aimer la fortune, et si bien prendre goût au trésor,

que le peuple, je pense, ne se réjouira guères de nos leçons. Les lumières leur ont paru bonnes et utiles en ce point, et c'est maintenant à qui fera parmi eux de la science d'agioteur et de la philosophie d'économiste. Autrefois le courtisan le moins malaisé, pour me servir d'une expression du temps, n'était pas fort difficile à ruiner : la sagesse de notre siècle, en lui apprenant qu'un courtisan pauvre est un pauvre courtisan, l'a forcé d'intriguer pour quelque chose de plus solide que les petites faveurs de cour. L'intrigue quelquefois n'est que honteuse, quelquefois aussi elle aboutit au crime. Courez les salons, hantez ce qu'on appelle le monde, la meilleure compagnie, et vous verrez s'il est aussi facile qu'on le croit de rencontrer un homme qui n'ait pas sur la conscience un peu de vol, un peu de forfaiture, voire même un peu de trahison et d'assassinat. Je connais par la ville d'honnêtes gens

que l'on salue bien bas, et auxquels il ne faudrait qu'un bon jugement pour les envoyer à Brest ou à Toulon; ces messieurs s'imaginent n'avoir fait que de l'intrigue, et je leur passe le mot.

L'Esprit de Conduite.

Rien ne peint mieux un siècle que les termes et les expressions qu'il met à la mode; il fait sa langue comme il a fait ses doctrines et ses mœurs. On louait autrefois les grandes résolutions du cœur, la fermeté d'âme et la magnanimité : on ne loue plus guères aujourd'hui dans un homme que *l'esprit de conduite ;* à peu près comme on vanterait le talent de certains joueurs qui passent pour corriger la fortune. *L'esprit de conduite* se place au-dessus de tous les devoirs, se rit de la constance des opinions et tient pour sottise et préjugé ce qu'on avait jusqu'alors honoré comme vertu.

Un homme doué de ce merveilleux esprit ne connaît point de disgrâce, tout est pour lui occasion de succès ; jamais pouvoir nouveau, si matin qu'il vienne, ne le prendra sans vert. Ce sera, si vous voulez, ce général qu'une mission de l'Empereur amenait à Paris, et qui là, mieux informé de nos désastres, ne prend que le temps de changer de chevaux, et court aux alliés offrir ses services. Vous pouvez placer sur la même ligne le colonel *Librius*, qui donnait, le 20 mars, un repas de corps monarchique. Il était à table, sa coupe était remplie pour Louis XVIII ; il apprend le retour de Bonaparte, et la vuide *au grand homme toujours heureux :* trois mois après, *Librius* félicitait aux Tuileries le roi de France. Ce sera cet homme encore qui, portant un nom fameux parmi les Vendéens, le quittera sous l'empire pour solliciter des emplois, et le reprendra sous les Bourbons, dans l'espoir de

nouvelles faveurs. Ce sera cet autre que l'on a vu demander une préfecture au retour de Bonaparte et se faire ensuite malade, jusqu'à ce qu'il pût accepter sans crainte ou tirer parti d'un refus. Il fallait aussi que l'on connût bien *l'esprit de conduite* de ce haut et puissant seigneur qui, par la fidélité qu'il conserva aux Bourbons dans les cent jours, fit comprendre à tout le monde que Bonaparte n'avait pas long-temps à régner. Ces habiles ont été remarqués parmi les habiles; ils ont pris à la lettre ce conseil « soyez prudens comme le ser» pent »; et pour leur faire honneur maintenant nous ne trouvons ni trop bons emplois ni trop hautes dignités.

Cependant je ne tairai point ces hardiesses et ces heureuses témérités du génie, qui bravent les règles d'une politique commune et sont comme le chef-d'œuvre de l'intrigue et le sublime de *l'esprit de conduite*. *Alisse* en cette

gloire ne connaît point de rivaux, tout est chez lui prodige de souplesse et de dextérité. En un clin-d'œil il a passé de la police impériale aux élus de la congrégation, des bardes ambulans de Napoléon aux gentils troubadours de la légitimité; et puis, il faut le dire, d'un méchant grenier dans un somptueux palais avec titre et revenu de bibliothécaire, avec un traitement de receveur général, avec une pension de dévouement sur la liste civile, avec une autre pension comme homme de lettre, etc. Et, ce qu'il y a de plus étrange, toutes ces faveurs sont tombées sur *Alisse* dans un temps où il n'y avait personne, au contraire, qui ne le crût perdu; car *Alisse* est un de ceux qui ont le plus chaudement servi la cause de *l'usurpateur*, à sa manière du moins et comme pouvaient se dévouer des hommes que ne retenaient ni honte ni bassesse. Qui donc a osé louer la *pacifique* campagne de Russie? qui a

prodigué les mépris et l'outrage aux nations du nord, et accusé de *démence* un des plus redoutables potentats de l'Europe? Qui a publié tant d'audacieux libelles, tant d'incendiaires écrits dont le but était d'exciter à la révolte les Polonais, et d'affermir sur l'Europe avilie la domination de *l'aigle qui portait le tonnerre?* Si par hasard le nom d'*Alisse* figure en de tels ouvrages, la plus belle manœuvre de guerre ne saurait l'emporter sur le changement à vue de ses opinions; et j'estime que c'est tour de génie que d'avoir fait payer à la légitimité de belle et bonne prose enseignant aux peuples le saint devoir de l'insurrection.

Quant à *Sylvas*, force lui sera toujours d'avoir raison, car *Sylvas* parle au nom de Dieu, et personne ne monte en chaire pour l'avertir que le témoignage qu'il rend aujourd'hui à la légitimité des fils de Saint Louis, il le rendait hier encore à la légitimité de Napoléon. *Sylvas*,

de quelque part qu'il nous vienne un prince, ne manquera point de bonnes et saintes autorités pour le faire arriver tout droit du ciel, et pour le doter ensuite des plus hautes destinées; *conseils particuliers de la providence*, *interventions de la mère de Dieu*, *mystérieuses influences*, sont choses qu'il sait comme nous savons nos affaires de famille. Il aime l'épopée mystique, il affectionne surtout les invocations à la Vierge; c'est là, si je puis ainsi parler, sa grande machine oratoire. Écoutez-le, le 15 août 1806, prononcer dans la cathédrale de Paris son discours inspiré de la Saint-Napoléon, il dira : « Vierge sainte, protectrice » généreuse ! ce n'était point sans un conseil » particulier de la divine providence, ou plu- » tôt, non, ce ne fut point sans un témoignage » spécial de votre influence toute puissante » auprès de votre Fils, qu'à la première de vos » solennités devait être attachée la naissance

» du GRAND NAPOLÉON. Vous avez demandé à » Dieu grâce pour cet Empire; et Dieu a voulu » que votre glorieux sépulcre enfantât, pour » la France, le héros destiné à la régénérer. » Le 2 février 1822, prêche-t-il à la chapelle des Tuileries, devant le Roi et les Princes, *Sylvas* ne s'inquiète plus alors des premiers conseils qu'il prêtait à la providence, mais retournant en ces termes l'invocation obligée: » Vierge sainte, s'écriera-t-il avec larmes et » sollicitude, protectrice auguste du royaume » très chrétien, vous n'avez pas dédaigné les » vœux que, dans les jours de notre adversité, » nous vous adressions pour les fils de Saint » Louis; vous les avez enfin rendus à notre » amour. »

C'était l'usage que nos poètes du moyen âge, lorsqu'ils couraient de châteaux en châteaux, terminassent leurs récits par quelque jolie ballade, qui, joyeusement chantée, leur

valait toujours bon gîte et la table. *Sylvas*, avec son invocation à la Vierge, a cheminé sous tous les régimes, il a obtenu chaires, canonicats, pensions, croix, aumôneries, et, comme dit un proverbe, c'est pour lui le refrain de la ballade. Et toujours du sanctuaire de la vérité sortent des oracles de mensonge! Toujours de lâches flatteries! toujours de sacrilèges adulations! Et les princes ne détournent point leur visage d'un pareil encens!

Autre Branche d'Industrie.

Il y a un moyen sûr de réparer votre garde-robe et d'acquérir de bonnes terres, c'est d'embrasser ouvertement la cause de l'indigent, de vous déclarer le protecteur-né de toutes les infortunes, et de veiller principalement à ce qu'il n'y ait secours ni aumônes qui ne vous passent par les mains. Courez les commissions, enrôlez-vous dans les comités, faites retentir les journaux des prouesses de votre insatiable philantropie, et vous deviendrez en peu de temps l'homme nécessaire, l'homme sans lequel on ne fondera désormais

ni établissemens de charité ni associations de bienfaisance [1]. Ces progrès du siècle sont manifestes, et je ne veux pas d'autre preuve de notre perfectibilité. Dans des temps d'ignorance on ne payait point les services rendus aux pauvres, toute charge en leur nom se fesait gratis, et le denier de la veuve, comme les largesses du riche, leur parvenaient sans avoir *industriellement* fécondé de nombreux canaux de souscription. Quelles petites vues! quelle étroite pensée! Est-ce donc ainsi que nos économistes entendent la circulation des richesses? Aujourd'hui de brillans *états-majors* se forment à la tête de toutes les misères publiques, ils prennent à loyer, pour y traiter des affaires du pauvre, de splendides hôtels, ils donnent des repas et des fêtes pour

[1] Que de progrès n'avons-nous pas fait encore dans cette *industrielle* philantropie depuis qu'elle a été mise à nud sur le théâtre par le premier de nos poëtes comiques, M. Étienne.

mettre en crédit la charité; et quand vient ensuite l'affaire principale, celle de l'aumône, on s'aperçoit, il est vrai, et toujours trop tard, que les frais ont emporté la meilleure partie des recettes. Notre zèle toutefois et notre sollicitude n'ont point de bornes, non plus que les misères humaines; d'autres amis de l'humanité courent les prisons et les bagnes, goûtent la soupe des galériens, pèsent leurs fers et se les mettent au corps, criant bientôt merci. Ce sont, à proprement parler, les commis-voyageurs de la philantropie. Il ne leur faut pas demander, après un voyage de Brest ou de Toulon, ce qu'ils allaient faire dans cette galère. A toute vertu salaire et profit! Tel fit à pied son premier pélerinage, qui traverse maintenant la France dans une bonne chaise de poste, et court se délasser de ses philantropiques labeurs au sein d'une opulente retraite. Bonnes sont les entreprises d'humanité! Bonne

est surtout l'idée d'avoir pendu pour enseigne un saint Vincent-de-Paule!

Une ineffable pitié a saisi tous les esprits, une compassion sans bornes, qui embrasse toutes les souffrances et ne laisse en arrière aucune douleur. Pas une occasion de s'affliger n'est perdue, tout se confond dans la vive ardeur de nos sentimens; lorsque nous avons bien pleuré sur la victime, ce qui nous reste de larmes nous le donnons à son assassin. Nous ne voulons plus qu'on le mette à mort, ni même qu'on le traite aux galères avec trop de sévérité. Eh! quoi, du pain noir aux condamnés! du bœuf et point de rôti! des menaces, sans cesse des menaces, et toujours la canne levée! « Ne sont-ce pas des hommes comme nous, di-» sent les philantropes? Ne les punissons point » de leur ignorance; le crime, après tout, n'est » qu'une affaire de géographie. S'ils étaient » nés dans un de ces heureux départemens

» marqués à la craie par M. Dupin, peut-être » les verriez-vous, au lieu de pourir en un » bagne, marcher à la tête de la civilisation, et » faire partie même de quelque classe savante. » Le raisonnement me semble tout-à-fait juste, et si juste qu'on ne manquera pas de conclure, en retournant les termes de la proposition, qu'il ne fallait peut-être à messieurs tels et tels qui rendent aujourd'hui des oracles, qu'un peu moins de science et d'habileté pour compter aussi parmi les rameurs du Roi. Les lumières, je n'en doute pas, franchiront les portes du bagne et pénétreront au cœur de la chiourme, entraînant dans ce grand mouvement du siècle assassins et voleurs, et tous nos frères les forçats; et mon avis est que sur-le-champ on se mette à bâtir pour eux colléges et prytanées, dont, bien entendu, M. Appert sera le fondateur et le régisseur. Il y aurait place ici à de légères observations, mais elles pourraient

blesser le patron des galériens, et tout net je ne me soucie point d'avoir pour ennemi leur ami.

Notre temps est un temps à part. Nous ne sommes point de ce siècle, si, pour louer le présent, nous ne disons beaucoup de mal du passé; si, toujours plus corrompus, nous ne crions toujours plus haut à la perfection; si, à mesure que les crimes se multiplient, nous ne ressentons pour les criminels une plus vive tendresse; si nous n'appartenons à plusieurs sociétés de morale, de bienfaisance et d'encouragement; si, en un mot, dans tous nos discours nous ne parlons de régénération, de progrès et de perfectibilité. Voilà le vaste champ maintenant où s'exerce l'industrie politique, et une des plus sûres voies que puisse prendre l'intrigue pour arriver à ses fins.

CHAPITRE XI.

FICTIONS POLITIQUES.

La forme constitutionnelle en rapport avec nos mœurs.

Le moyen de gouverner une nation qui, perpétuellement en contradiction avec elle-même, ne cesse d'invoquer le règne des lumières et se laisse toujours séduire aux préjugés, qui dresse des autels à la philosophie et n'obéit

qu'à de vils intérêts? Parlez-lui d'un maître, elle frémit; lâchez-lui la bride, elle s'emporte et court à sa ruine. Sans résolution dans ses conseils, sans suite dans ses desseins, également incapable de se soumettre ou de commander, on dirait que son bonheur est de se croire libre et de ne l'être point. De là vient que nous avons essayé de tant de pouvoirs différens, et que la France se porte encore avec une nouvelle affection vers le système représentatif, apparemment comme la seule forme sociale qui puisse sympathiser avec l'instabilité de ses principes, et répondre au besoin qu'elle a d'une grande fiction politique. N'est-ce pas, en effet, chose convenue de rendre déception pour déception, de tromper selon certaines règles, s'armer de fraude, et mentir légalement? Voilà le principal mérite du gouvernement constitutionnel, d'un système fallacieux, qui, pour le dire en passant, trompe

jusque dans son propre nom. Gens du pouvoir, faites donc votre métier ! Au continuel mensonge de nos mœurs opposez un plus grand mensonge encore ; à notre corruption, une corruption toujours plus grande ! Imitez dans vos discours le langage de Solon, parlez en véritables publicistes, en sages et prudens législateurs, et du reste, soyez ou des Mazarin ou des Séjan. Les peuples n'ont point le droit de se plaindre, Dieu ne leur envoie que les gouvernemens qu'ils peuvent porter : bons ou mauvais, ceux-ci sont toujours l'expression fidèle de l'état moral de la société. Aujourd'hui même que nous vivons sous l'empire des formes constitutionnelles, ne voyons-nous pas avec quelle complaisance elles se prêtent à toutes nos faiblesses, à toutes nos intrigues, à toutes nos vanités ? Jamais gouvernement, il faut le dire, n'alla si bien à la taille d'un peuple. La France souhaitait une monarchie représentative ; que

lui manque-t-il présentement ? N'est-elle pas tout entière figurée par soixante mille citoyens, représentés eux-mêmes par le chiffre 400, ce qui donne environ, bonne et mauvaise année, douze députés par million d'hommes; véritable représentation pyramidale, comme dirait l'abbé Sièyes. La France avait soif d'égalité ! Or, tous les citoyens ne sont-ils pas maintenant admissibles aux honneurs et aux emplois ? Sauf à supporter, il est vrai, certaines faveurs d'exception et le privilège du choix. Elle voulait des garanties contre le pouvoir! La charte n'a-t-elle pas octroyé la responsabilité des ministres? Clause excellente, à la difficulté près d'en venir au jugement. Toutes choses vont au mieux et pour nous et pour le pouvoir; à trompeur, trompeur et demi. C'est une lutte ouverte de déceptions et d'artifices, que dis-je ? un combat de lumières, de progrès et de perfectibilité ! La vérité nous éclaire, et la raison triomphe.

La Chimère du Siècle.

On ne devait pas espérer moins d'une forme sociale qui repose elle-même sur la plus grande de toutes les fictions politiques, l'équilibre des trois pouvoirs. Qui admet un mensonge peut bien les admettre tous ; ne soyons pas si difficiles dans les conséquences, lorsque nous avons accordé le principe. Cette monstrueuse combinaison n'existe que dans notre esprit, et ne saurait avoir d'existence plus réelle. L'Angleterre en est un exemple frappant. Elle passe pour avoir rencontré cette merveilleuse pondération des pouvoirs, et cependant son gouvernement

n'est, dans le fond, qu'une oligarchie déguisée, qui se couvre d'une ombre de royauté, de même que l'on avait à Rome conservé le roi des sacrifices. Nous ne voudrions point de cet équilibre en France, ni du double poids que met dans la balance un orgueilleux patriciat; mais inévitablement elle y penchera dans quelque autre sens, et il faudra bien, tôt ou tard, se résigner à voir un des bassins descendre du côté où le vaisseau de l'Etat jettera son ancre. J'ai le malheur de ne croire point à un gouvernement mixte, brillant assemblage d'aristocratie, de monarchie, et de démocratie, tel à peu près qu'on nous peint ce monstre de la fable, qui avait la tête d'un lion, le corps d'une chèvre, et la queue d'un dragon. C'est toujours pour moi la chimère, et rien de plus. Encore ne faut-il pas oublier, dans cette bigarrure constitutionnelle, l'institution bâtarde des électeurs, qui, n'étant pas le peuple en corps, mais seulement une

très-faible partie du peuple, forme à l'égard de la nation un quatrième pouvoir aristocratique. Certes, une machine politique si compliquée dans toutes ses parties, si diverse dans toutes ses opérations, ne peut manquer de s'user promptement et de menacer bientôt ruine par quelque endroit. Voilà ce qu'en pensait, au reste, un des plus beaux génies de l'antiquité, et l'une des meilleures têtes sans contredit : car, bien qu'elle nous semble neuve maintenant, et comme de notre invention, cette forme sociale avait d'abord frappé l'esprit des anciens, trop sages, il est vrai, pour essayer de la mettre en pratique. « Dans toutes les nations, dit » Tacite [1], C'est ou le peuple ou les grands, » ou un seul qui gouverne ; car une forme de » gouvernement qui se composerait à la fois des » trois autres n'est qu'une chimère brillante,

[1] Annales, liv. IV.

» qui, même réalisée, ne pourrait subsister » long-temps. » Et Rousseau, lui-même, pour citer une autorité parmi les modernes, n'écrivait-il pas au marquis de Mirabeau [1] ? « Je » ne vois point de milieu supportable entre la » plus austère démocratie et le hobbisme » (despotisme) le plus parfait : car le conflit » des hommes et des lois, qui met dans l'état » une guerre intestine continuelle, est le pire » de tous les états politiques. »

Reste donc, pour applanir tant de difficultés, la ressource d'acheter et de corrompre, dernier expédient du système représentatif. Mais ce n'est pas seulement un crime et l'aveu tacite de votre impuissante chimère, c'est encore un moyen détestable; d'autant que la corruption, par l'abus que l'on fait du principe corrupteur, tend elle-même à changer la forme

[1] Lettres 781, de l'édition de Dupont.

du gouvernement. L'opinion de Franklin sera bien ici de quelque poids; ce vénérable patriote, après avoir sondé au cœur la monarchie anglaise, voyant Pitt en danger de perdre sa majorité dans la chambre des communes, parce qu'il n'avait plus le moyen de la payer, concluait assez plaisamment [1] : « que gou-» verner par un parlement qu'il faut corrom-» pre, c'est employer une machine bien coû-» teuse; que le peuple anglais découvrirait avec » le temps, que, puisque le parlement doit tou-» jours faire la volonté du ministre, et être » payé avec l'argent du peuple pour la faire, » il reviendrait au même, et à meilleur marché, » d'être gouverné de première main par le mi-» nistre, sans parlement. » D'où je conclus, à mon tour, qu'il n'y a rien de plus mal solide que ce gouvernement représentatif, qui, dans

[1] Extrait du journal de Franklin, par M. Renouard.

sa fragile constitution, redoute le moindre malaise, trouve partout un germe de mort, et périt même du remède.

Mécomptes.

Parler d'économie aux gouvernemens constitutionnels est chose absurde, autant vaudrait leur conseiller le suicide ; c'est à prix d'or qu'ils achettent la vie. L'Angleterre, avec toutes ses richesses, avec les immenses ressources de son commerce et de son industrie, n'a pu mettre assez d'ordre dans ses dépenses pour arrêter les progrès de la misère publique et porter remède à ce *pauperisme* qui chaque jour s'accroît d'une manière effrayante. Et cependant l'Angleterre ne s'est point épuisée d'abord en de vaines prodigalités ; elle avait son

mobilier constitutionnel et tout son bagage parlementaire. L'aristocratie depuis long-temps occupait la première place, ce qui évita de créer les grands rôles politiques, de payer de nouveaux personnages et de nouveaux acteurs. Là on n'a point eu la peine, par une étrange fiction, d'engendrer ceux qu'il nous est ensuite prescrit d'honorer comme nos pères. Nous sommes entrés pleins d'allégresse dans l'ère constitutionnelle, nous nous imaginions y trouver repos, richesses et liberté, et le peuple, en bonne politique, n'avait plus qu'à se croiser les bras pour jouir de tous les avantages de la machine représentative. Waterloo, comme dit encore M. Cousin, devenait pour nous une véritable victoire. Ainsi, dans ma première jeunesse, je m'étais figuré des Sylvains dans les bois, des Naïades au bord des fontaines, et sur de vertes prairies les Nymphes formant des danses légères ; toute campagne

devait être pour moi bocage de myrtes et tapis de fleurs. Je quitte la ville plein de ces douces illusions, j'accours aux champs, et je trouve des sillons péniblement tracés, des hommes las de porter le poids du jour, une civilisation qui partout a placé des bornes et des épines, et puis un maire, et puis l'adjoint, et puis le garde champêtre : adieu paisibles retraites, adieu divinités bocagères ! Or, même issue, je pense, attend aussi tous ces beaux systèmes politiques sur lesquels reposent nos droits et nos libertés : ce sont encore Sylvains dans les forêts et Naïades au bord des fontaines.

De même que je ne crois point à un parfait équilibre des pouvoirs, il me semble tout aussi impossible que l'on puisse faire de bonnes lois en société. Je comprends la mission d'un législateur et non celle d'un corps législatif ; rien de grand, rien d'utile ne se fait par compagnie. Sans Bonaparte vous n'eussiez jamais

eu ce code immortel auquel il a attaché son nom. Tous les peuples ont également rendu témoignage à la vérité de ce principe : c'est Moïse chez les Hébreux ; à Sparte, c'est Lycurgue, et Solon à Athènes. La France a eu son Charlemagne, et les instituts de Saint-Louis font encore l'admiration des hommes éclairés. C'est qu'il faut du génie pour apprécier les véritables besoins d'un peuple, et le génie qui n'a que sa voix dans une assemblée se trouve bientôt étouffé par les clameurs de la sottise. Un grand homme, en Angleterre, se serait hâté de réformer ces lois barbares que ne changent point depuis deux siècles tant d'honorables citoyens qui font métier de législateur ; un grand homme n'aurait point laissé se détacher de la couronne les provinces du nouveau monde, il n'eût point cédé à de petits intérêts de caste et de parti ; et, s'il est vrai que tout grand homme doive nécessaire-

ment être un tyran, ce tyran eût du moins jeté sur le hideux *pauperisme* son manteau de pourpre.

Je consentirais, malgré tout, au régime constitutionnel, si je n'avais l'intime persuasion que dans aucun cas les nations ne peuvent être représentées, et que je ne visse encore là une de ces profondes déceptions dont nous serons éternellement la dupe. Sans contester la validité du mandat donné par le peuple électeur, qu'il faut d'abord commencer par mettre à la place du véritable peuple, peut-on dire que dans l'expression de son vote chaque citoyen n'ait obéi qu'à la voix de sa conscience? L'intrigue n'est-elle pas toute puissante dans les collèges, ne domine-t-elle pas tous les conseils et toutes les résolutions? Combien de minorités imposantes, qui pouvaient devenir des majorités, n'ont-elles pas été réduites à composer contre leur propre sentiment? Les

transactions réputées politiques, tous les pactes secrets, toutes les petites fraudes de la vanité, voilà ce qui décide à-peu-près des choix. Comment se fait-il, par exemple, que *A*, qui pouvait disposer de trente voix, ne l'ait pas emporté sur *B* qui n'en comptait que quinze, et sur *C* qui tout au plus en réunissait vingt? C'est que, par l'influence qu'il exerce sur ses amis, *B*, portant toutes leurs voix sur la tête de *C*, aura donné lui-même à ce dernier une majorité de cinq voix; majorité frauduleuse, à la vérité, puisqu'elle est le résultat d'un marché conclu au préjudice de *A*. Osons affirmer qu'il n'y a point de véritable *représentation* nationale comme nous l'entendons; qu'un peuple ne saurait déléguer sa puissance, et que tout prétendu mandat émané de lui n'est encore qu'une fiction.

Chacun a son goût.

Ce n'est peut-être pas sans de bonnes raisons que la ville de Birmingham a toujours éloigné d'elle l'insigne faveur de se faire représenter au parlement. Parvenue rapidement au faîte de l'opulence, il lui a suffi de jeter un coup-d'œil sur les bourgs-pouris, ses voisins, pour se convaincre que l'on ne gagne point à charger les autres de ses affaires. Ses habitans vivent dans la paix et dans l'abondance, et ne veulent point, disent-ils, ouvrir leurs portes aux améliorations et aux intrigues. Libre à moi de penser comme la ville de Birmingham,

et de plaindre le pays où sous le prétexte de faire mieux on fait toujours plus mal, où s'élève, en un mot, ce conflit des hommes et des lois, qui, selon l'expression de Rousseau, met dans l'État une guerre intestine continuelle. Mais à peine ose-t-on sur ce point différer d'avis, et montrer quelque opposition; tant il faut craindre de blesser messieurs les adeptes du système représentatif, dévots politiques d'une foi peu commune. Leur tolérance, si extrême en tout le reste, ne souffre point le plus léger doute lorsqu'il s'agit de nos progrès en économique, et du rare bonheur que nous avons de pétitionner tout à notre aise, sans que toutefois ce droit tire à conséquence. Autre est l'idée que je me fais de la liberté! Je ne me suis point assis au banquet de la vie pour y trouver tous les mets de mon goût, et pour louer complaisamment ce qui me paraît détestable. Celui qui fait d'en-haut les hon-

neurs de ce grand festin n'a, ce me semble, consulté personne pour m'y appeler à mon rang, et je ne sache pas non plus qu'il m'ait dit à quel signe, parmi les convives, je reconnaîtrais un maître. Partant, je tiens que nul au monde n'a le droit d'imposer sa pensée, d'étendre la main sur la table, et de choisir pour moi. Vous voulez des saveurs fades, des mets insipides, et moi je les veux d'un goût relevé; vous voulez une apparente liberté, et moi je la veux franche et sincère. J'aime pardessus tout la justice, mais une justice forte, qui réprime et châtie. Je veux que sa main de fer, où vous avez mis des gands, puisse au besoin nous présenter la tête d'un ministre prévaricateur, d'un traître ou d'un transfuge.

Est-ce à dire qu'il y ait faute de coupables, si nous ne voyons d'éclatantes punitions? S'a-visa-t-on jamais, au contraire, de pousser si loin l'art des trahisons et l'impudence du crime?

Nous eûmes, au temps de la vieille monarchie, un ambassadeur qui déshonorait le caractère dont il était revêtu, qui, pour quelque honteuse spéculation, abusait des secrets de l'État: on le sût à Versailles, et d'abord il perdit son rang et son emploi. Pensez-vous que par le temps qui court cette infidélité fût même remarquée? Nos ministres constitutionnels, en refaisant notre éducation, nous ont habitué à moins de scrupule; on sait comment ils jouaient à la bourse les nouvelles en main. Mais vous vous complaisez dans vos fictions politiques, vous les caressez de toute la faconde de vos discours parlementaires, et, pour n'admirer plus que des mensonges de convention, vous fermez obstinément les yeux sur des dangers réels. Ainsi, à la cour de Louis XVI, on ne vit la couronne en péril, que du jour où le ministre Roland se présenta devant le roi avec des cordons à ses souliers; comme, trente

ans après, le vingt mars enfin, le duc Descars jugeait du désastre de la monarchie par la difficulté de donner, en Belgique, des petits-pois au roi de France le vendredi-saint. Vous riez de cette étiquette! Mais ce sont aussi des fictions, les fictions de ce que vous appelez le pouvoir absolu, et certes elles valent bien les mensonges du système représentatif. Je conçois que l'on puisse, avec le temps, subir les entraves des préjugés et tomber dans des formules d'imposture; mais que volontairement, à jour et à heure fixe, nous nous accordions à devenir la dupe de nos propres artifices, à révérer certaines fables que la veille encore nous tenions pour fables, c'est ce qui passe la mesure de toutes les folies humaines. Le remède, dit-on, est à côté du mal; la publicité triomphe de toutes les fraudes et de toutes les erreurs, des voix généreuses peuvent à chaque instant s'élever contre les abus.

Je pense, en effet, que nous ne manquerons point d'habiles gens, de zélés défenseurs, qui parleront haut et ferme, et assez haut pour qu'on les achète plus cher! Puis le silence se fait, et le peuple demeure toujours quelque peu plus pauvre et plus malheureux.

Le beau côté du Despotisme.

On sait aussi parfois calculer sous les princes absolus, et calculer même dans l'intérêt du peuple. Un despote n'est pas toujours un ogre, un homme essentiellement dur et superbe; nous voyons de ces prétendus tyrans qui savent régler leur dépense, et faire bon marché du clinquant et de l'oripeau de la grandeur. Ils iront, dans leur débonnaire oisiveté, jusqu'à donner deux audiences par semaine, ce que ne fait pas en France le plus mince préfet; et là, séance tenant, ils seront capables de redresser les torts et les malver-

sations d'un ministre. Point d'opposition systématique, il est vrai, mais de la sagesse dans le peuple, des mœurs fortes et de l'esprit public, ce qui vaut bien une opposition artificielle et souvent artificieuse. En Danemark la volonté du souverain est la suprême loi; il a droit de vie et de mort sur ses sujets, et cependant la nation se croit heureuse et satisfaite. Par toute l'Allemagne mêmes principes et même bonheur. On se ferait difficilement une idée des grâces familières et de la bonté paternelle dont a sû se parer, chez les Autrichiens, la majesté du trône. Là le prince vit sans faste et sans éclat, et pour ainsi dire en famille avec son peuple. Il fait droit à toutes les plaintes, prête l'oreille aux petits comme aux grands, et trouve le moyen, sur ses économies, de doter les plus pauvres filles des provinces. Ses présens et ses largesses ont d'autant plus de prix, qu'il n'en coûte rien à l'État. Non-seulement l'empereur

vit du revenu de ses domaines, mais il se charge encore de pourvoir à même ses propres biens tous les membres de la famille impériale. Sa garde lui coûte peu, elle se compose de trois ou quatre cents officiers invalides, dont le palais des Césars devient l'honorable retraite. Le prince ne va guères à la promenade qu'il ne conduise lui-même sa calèche, comme le ferait un bon baron, prenant du reste sa place à la file des autres voitures, et donnant familièrement le bonjour à qui le veut saluer. Bref, si ce n'était un despote, ce serait un ange.

Quoique les traditions d'un pouvoir si modéré, et l'éducation même que reçoit le présomptif héritier de la couronne, soient une garantie réelle, il faut cependant convenir que le bonheur dont on jouit dans les états despotiques est toujours en viager sur la tête d'un seul homme. A un monarque doux et humain

succédera quelque mauvais prince, et voilà l'Empire changeant de face comme il a changé de maître. De-là toutes les combinaisons représentatives pour imprimer à la puissance un caractère fixe et immuable, au-dessus des volontés arbitraires du monarque. On conçoit, en effet, que, las de tant de vicissitudes et de variations funestes, les peuples aient à la fin cherché dans de nouvelles formes sociales la stabilité de l'ordre et la durée du bien, et, sous ce rapport, je l'avoue, la fiction constitutionnelle a quelque chose de séduisant. Mais ces entraves mêmes, toujours inutiles pour les bons princes, de quelle ressource seront-elles contre de perfides desseins, et contre l'audace de celui qui sérieusement aspirerait à la tyrannie? Ne saura-t-il pas, en temps convenable et dès qu'il le voudra, se débarrasser de ces liens mal serrés, que respectent la faiblesse ou la vertu, mais dont se joue toujours l'on-

gle du lion? Que firent nos parlemens contre le fouet de Louis XIV, et les communes d'Angleterre contre l'hypocrite Cromwel, qui sur leur porte mit *Chambre à louer?* Et notre liberté, et notre égalité, qui avaient ensanglanté la France et l'Europe, les voyez-vous, au premier coup de tambour, sauter par les croisées de Saint-Cloud, et tant de fiers ennemis du despotisme mettre eux-mêmes le couteau au cœur de cette pauvre republique? C'est que la véritable opposition réside dans les mœurs publiques, dans une conscience nationale, et dans cette austère vertu qui sait s'indigner. Malheur au peuple qui se cache pour maudire ses tyrans!

CHAPITRE XII.

DE LA POLICE.

Le Gouvernement-Police.

La police a mis aussi les lumières à profit, la police se perfectionne et marche avec le siècle; chargée de recueillir tous les phénomènes de l'ordre social, elle forme actuel-

lement une des branches les plus importantes de la science politique. Loin de nous l'idée, toutefois, de nous enorgueillir de pareils progrès, et de mettre la gloire d'un peuple dans ces précautions extrêmes dont il est particulièrement devenu l'objet. Le remède, dans toute espèce de maladie, doit être proportionné à la gravité du mal; et rien n'indique mieux non plus la situation désespérée d'un peuple, que la violence même des efforts que l'on emploie à le sauver. Pour moi, s'il faut dire toute ma pensée, je vois dans l'institution de la police, dans ce pacte odieux que fait l'État avec le crime et l'infamie, le dernier asile de la puissance, et comme la dernière forme sociale des temps de corruption. C'était enfin là que devaient aboutir toutes nos misères et tous nos déportemens, et cette infatuation des plus vils intérêts qui ont rompu le véritable lien de la société pour mettre en sa place l'é-

pouvantable égoïsme. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs publiques, il faut bien que les gouvernemens tiennent note des mœurs privées pour gouverner chaque famille par ses intérêts particuliers, et chaque citoyen par ses propres passions. La police n'a point d'autres vues, d'autre objet : elle achète ceux qui se veulent vendre, elle traite avec l'orgueil, elle traite avec l'avarice, elle se fait un fonds de toutes les immoralités. Pénétrant la société dans tous les sens, cette formidable police atteint le proscrit dans sa retraite, et dresse un piège à celui qui croit marcher en sûreté; sous les traits d'un serviteur, d'un ami, d'une épouse, elle se glisse jusqu'au foyer domestique. Le pouvoir, ainsi éclairé et l'œil toujours ouvert, n'a plus à redouter une commune résolution; partout il est sûr de vaincre, partout il obtiendra de faciles triomphes. Mais à quel prix, grand Dieu! et par quel secours! Ce ne sont ni le patrio-

tisme ni la vertu qui sauvent l'État, c'est l'infamie.

Ceux qui naguères accusaient de tyrannie la police impériale se sont à leur tour emparés de cette institution, et elle est devenue d'autant plus puissante entre leurs mains, qu'ils l'ont combinée avec des confréries et des congrégations qui jusque-là se trouvaient en dehors de sa sphère d'activité. Non-seulement on a ajouté de nouvelles mailles au réseau, mais on a pourvu avec la plus étrange sollicitude au maintien et à la conservation de l'ancienne police. Des dettes de sang, contractées au nom de Bonaparte, ont été fidèlement acquittées depuis la restauration, le crime a pu hautement solliciter sa récompense; et tel qui venait de livrer à des assassins la tête d'un chef vendéen, en a reçu l'abominable salaire d'un ministre de Louis XVIII. Rien n'atteste mieux l'utilité bien reconnue de la police, que

l'obligation où l'on se croit de faire honneur à de pareilles créances. Il faut le dire, cette mystérieuse puissance, dont nous ne saisissons au premier coup-d'œil que les ressorts les plus grossiers, armée de toutes les séductions, se plaît surtout à enrôler dans son invisible milice des hommes qu'un état ou un rang distingué semblent d'abord placer au-dessus du soupçon; et ce n'est pas, selon toute apparence, pour ménager des réputations bourgeoises que l'on a créé ce trésor secret dont le ministre ne doit rendre compte qu'au souverain. Toute la force de l'État réside maintenant dans la police; elle est l'âme et la vie du pouvoir, elle est le gouvernement tout entier.

Puissance de la Police.

Livrée à de continuelles allarmes, la police est naturellement artificieuse et cruelle. Ses séductions ne tendent pas toujours à rompre une coupable entreprise, quelquefois elle en inspirera le premier dessein pour se donner l'occasion de faire un exemple et de déployer ses sévérités. Elle ourdit des complots, elle sème des espérances, elle creuse autour d'un homme pour le faire tomber. La police échappe aux règles ordinaires du pouvoir, c'est un coup d'état permanent; il n'y a force humaine qui puisse résister à ses sourdes machinations,

et se tenir debout quand elle a frappé. L'irréparable défaite de Bonaparte, les mécomptes de sa politique, l'aveuglement qui régnait dans ses derniers conseils, son brusque départ, la fatalité même qui le retint au rivage, et l'infamie du Bellerophon, tout cela s'explique par la police. Fouché l'avait ainsi promis, il tint parole. Bonaparte pouvait encore donner des ordres, et il n'en donna point; un seul mot pouvait le délivrer de son ministre, et ce mot il ne le prononça point; c'est qu'il était cerné au cœur par la police. Elle seule a réglé nos destins, lié Bonaparte comme un enfant, mis en défaut les plus habiles, et jeté sur l'abîme une planche mystérieuse. Elle se tient au seuil des empires, comme pour les défendre de leurs perversités par l'excès même de la perversité. La police, dans l'idée la plus générale qu'on en puisse donner, est la corruption organisée.

On a dit, je le sais, que le grand art de la police était d'épouvanter les hommes, que sa principale force consistait à entretenir dans les peuples un salutaire effroi. Mais si quelque chose m'étonne, c'est que l'on n'ait pas, au contraire, ressenti plus de frayeur à la vue d'un pouvoir si exorbitant, qui décide du sort et de la vie des citoyens, qui enregistre leurs façons de penser et leurs moindres actions, qui les soumet à des enquêtes secrètes, établit une justice hors de la commune justice, prête au crime son égide, et sait au besoin, par de doubles attentats, arriver au but qu'il s'est tracé. Que de meurtres politiques ignorés! que d'assassinats dont les véritables auteurs demeureront éternellement dans l'ombre! Quelques-uns, il est vrai, ont été sacrifiés, mais les autres, et c'est le plus grand nombre, sont mis en réserve pour d'autres temps. Mon intention n'est point ici, je le déclare, de désigner un

règne ni une époque particulière, mais je parle de la police en général et de trente années de lâchetés et de trahisons. La police, depuis lors, n'a point cessé d'être active, menaçante et terrible; elle a dressé des embûches dans tous les sens et pour toutes les politiques, elle a l'un après l'autre traqué tous les partis, il n'y a pas homme vivant aujourd'hui qui ne soit tombé dans ses toiles. Les Perses, lorsqu'ils s'emparaient de quelque pays, commençaient d'abord à étendre leur ligne sur la frontière, et, se tenant les uns les autres par la main, ils enveloppaient ensuite tous les habitans comme dans un filet : c'était la police des barbares.

Espionnage.

En quel temps que ce fût, même à la restauration, je ne me soucierais point d'avoir été le confident d'un ministre de la police, ni que mon nom, comme celui de *Linor*, figurât pour un million sur les comptes de Fouché. A la vérité, je n'en serais pas moins aujourd'hui bon royaliste et bon dévot, homme de cour peut-être et secrétaire-d'état; mais n'importe, ma conscience craindrait toujours de s'être trompée, je me dirais que pareille somme n'est jamais sortie des mains de la police pour payer une bonne action. *Linor*, en effet, n'eût-

il rendu d'autre service à Fouché que de préparer son retour au ministère, je le tiendrais encore pour infidèle au prince et traître à la patrie. Combien de gens, en ce siècle, nous accablent de leur grandeur, dont la fortune n'a point une source plus pure!

Ce n'est pas que la police, féconde en ses ressources, prenne toujours le masque d'un esprit souple et délié; elle s'accomode aussi quelquefois des hommes les plus simples, et elle en tire bon parti. Leur incapacité même devient un mérite; on la met en réputation dans le monde, on en fait de la bonhomie, c'est un piège de plus. La police dirait volontiers comme le jésuite Aquaviva, « employons ces gens-là, de peur que les nôtres ne paraissent se mêler de tout. » Du reste leur charge n'est point difficile à remplir; on en fait de véritables oreilles, on les place en ligne comme des télégraphes, et l'on apprend par eux des choses

qu'ils ne savent point eux-mêmes. Voilà de quelle façon peut servir la naissance de quelques grands personnages, et la beauté de certaines femmes.

Tout le monde connaît *Olinde*, et tout le monde sait qu'elle n'a point de fortune : cependant *Olinde* habite un magnifique hôtel où elle reçoit la meilleure compagnie, où elle donne des repas et des fêtes splendides. Or, elle vous apprendra comment on peut tenir bonne maison sans avoir ni fermiers, ni rentes, ni vaisseaux sur mer. Toute l'industrie d'*Olinde* consiste à ménager chez elle des rencontres *fortuites* entre des hommes qui ne se verraient point ailleurs et qui doivent parler ensemble, afin que ceux-ci découvrent ce que ceux-là ont dans l'âme. Il y a aussi certains discours que doit tenir *Olinde* devant certaines personnes, et sa charge est de recueillir ensuite ce que répéteront les échos de son salon. Ici la moindre

conversation, un mot, un geste, un regard, ne sauraient être perdus; heureux encore si l'on n'ajoute à vos discours! Autrefois *Olinde* et sa mère donnaient des thés politiques, et c'était Fouché qui payait les gâteaux; *Olinde* actuellement qu'elle n'est plus jeune tient bureau d'esprit, et nous savons ce que coûtent à l'État les ingénuités et les grâces *sentimentales* de sa conversation.

Chaque fois qu'il survient dans le peuple quelque légère apparence d'émotion, je connais un homme, et non des plus obscurs, qui, sous l'ombre d'un feint mécontentement, va par les maisons se frottant les mains et jetant des espérances de désordre. Tout, à le voir, indique un artisan de trouble et de scandale; ses armes sont prêtes, sa colère ne se contient plus, il faut aller sur-le-champ grossir avec lui le nombre des factieux. Et ce misérable, si vous ne le chassiez de votre maison,

courrait aussitôt avertir que vous approuvez ses funestes desseins. Donnez donc des croix pour de pareils services ! Un autre, en s'éloignant, vous glissera furtivement un papier dans la main, et ce sera quelque infâme libelle dont il faut d'abord faire justice, si vous n'aimez mieux attendre qu'on le vienne saisir dans votre poche. Celui-ci, dans son apparente détresse, vous demande protection auprès d'un haut et puissant personnage que vous n'avez vu de votre vie, que vous ne verrez jamais. On l'a pourtant assuré que vous étiez en crédit dans la maison, qu'il ne fallait qu'un seul mot de votre part, on le tient de bonne source, d'un secrétaire ou d'un aide-de-camp. Plus vous vous en défendez, plus on insiste; le tout pour savoir si vous n'avez pas quelque intelligence avec ce grand personnage.

Plus innocentes sont les ruses de *Damon*. Pour celui-là je puis lui ouvrir ma porte, et

ne craindre point ses dévots examens; d'autant qu'on ne saurait, quelqu'en soit l'issue, m'enlever ni place ni pensions. *Damon* a de singulières allures, qu'on ne s'explique point d'abord, et qui pourraient souvent passer pour manque d'usage et de politesse. Il ne rend pas comme un autre ses visites : c'est pendant le repas qu'il entre sans façon dans la salle où vous mangez; et certain jour encore de la semaine il viendra de grand matin frapper à votre porte. Quelqu'un, il est vrai, a remarqué que *Damon* ne tombe si juste au milieu de votre dîner que le vendredi ou le samedi, et qu'il ne devançait l'heure de midi que le dimanche seulement. Par-là il met son monde à l'épreuve, et peut désigner au besoin ceux qui ne pratiquent point les abstinences de Rome et ceux qui manquent à l'office divin. Une autre fois *Damon*, feignant d'avoir oublié son livre, demandera des Heures aux gens de son

ami; moyen efficace pour s'assurer des progrès que fait la piété dans une maison. Ce n'est point de la police, ce n'est point de l'espionnage, c'est veiller au salut des âmes; et pour ces œuvres pies, Montrouge assigne à *Damon* deux mille écus par an sur la ferme des jeux.

Horribles Trahisons.

Il y a des hommes vils et méprisables, sans talens, sans esprit, que l'on s'accorde à louer, et dont on fait obstinément la fortune et la réputation. Ce n'est point un hasard, on sait d'avance quels services ils rendront. Ceux-là peuvent impunément se déshonorer, on ferme les yeux; ils peuvent se glorifier de leurs lâchetés, on applaudit : ils vont jusqu'au crime, on les soutient encore. Quiconque sait observer avec soin, reconnaîtra d'abord qu'il existe une manière de réussir qui n'est point à l'usage des gens de bien; qu'un pacte odieux lie

ensemble les méchans, et que ce pacte, fait à l'exclusion de l'honneur et de la probité, met entre leurs mains tous les avantages de l'ordre social. Je n'en veux donner qu'un exemple. *Ariste* a publiquement trahi sa cause, *Ariste* s'est enrichi de son opprobre, il est vain, ignorant, imbécile ; et personne cependant n'ose convenir qu'*Ariste* soit indigne de ses emplois et de la haute faveur dont il jouit. Quelque chose de mystérieux dans sa fortune le rend encore plus redoutable : on y croit voir le doigt de la police.

Ormir est fameux dans les exploits de la terreur. Il a mis à mort de ses propres mains, il a présidé un tribunal de sang, il a pillé l'état et rançonné le malheur ; d'où vient donc qu'il n'a pas cessé d'être en crédit, et qu'on lui paie depuis la restauration de nouvelles pensions ? C'est qu'il en est d'*Ormir* comme de certains émigrés qui, sous l'empire, avaient trouvé le

moyen de s'avancer dans les bonnes grâces de Fouché : *Ormir* aussi a trompé les siens et révélé leurs secrets.

Thraséas possède un secret important qui n'est su que de sa femme et *d'Eutyme*, le plus ancien de ses amis ; et cependant voilà que, dans le moment où il s'y attend le moins, on le mande chez le ministre, on l'interroge, on le presse d'une foule de questions qui lui font voir que son secret est découvert. Qui, de sa femme ou de son ami, *Thraséas* accusera-t-il ? qui des deux a trompé sa confiance ? L'un et l'autre lui sont chers, l'un et l'autre crient également à la trahison. Quelle perplexité ! quelle horrible incertitude ! Mais le doute cesse enfin, lorsqu'on apprend qu'*Eutyme* vient d'obtenir une place et deux décorations. *Thraséas* seul en connaît le motif.

Quel est ce fantôme qui sort de la dune

comme un faible nuage et se promène la nuit au bord de la grève humide? Ne semble-t-il pas fixer au loin ses regards sur la vaste mer, et chercher encore quelque navire à l'horison? Ombre légère, il ne te faut maintenant ni rames ni voiles! Monte sur ces rapides nuées et va rejoindre le sombre cortège des formidables aïeux d'Ossian!..... Alors, et comme repoussé par la vague écumeuse, le spectre sanglant se détourne et vient lentement se placer à mes côtés..... Sont-ce bien tes nobles traits, preux et magnanime guerrier? Ton âme affligée n'a-t-elle pu goûter encore le repos de la tombe? Ton corps meurtri, déchiré en lambeaux, serait-il demeuré sans sépulture? Dis, ombre chère, qu'attends-tu de notre vieille amitié?..... Mais quoi! mon esprit est plein encore du souvenir de ta déplorable histoire; non ce ne fut point la tem-

pête furieuse qui causa ton trépas. Dans cette nuit funeste, hélas! la dernière de ta vie, ne cherchais-tu pas ici l'esquif dont un perfide émissaire de la police avait insidieusement flatté ton espérance? Proscrit et fugitif, on te promit sur cette plage déserte un guide fidèle, et ton cœur y trouva le fer d'un assassin..... Fantôme plus léger que les vents, est-ce ta faible voix qui se fait entendre au milieu des sifflemens de la brise? ou bien quelque génie vengeur vient-il sous ces traits connus accuser ton infâme meurtrier? — De ton sang, dis-tu, la trace est effacée; ta froide poussière n'attend plus rien des hommes.... mais ton assassin!.... — Ah! je t'entends, ombre malheureuse, voilà ce qui trouble aujourd'hui tes mânes irrités..... Oui, ce lâche artisan des sourdes pratiques jouit encore de l'éclat du pouvoir! Il a des titres, du crédit, un rang illustre,

chaque jour on le pare de nouvelles dignités; et sa triste victime gémit dans l'oubli, sans gloire et sans vengeance!

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

IDÉE GÉNÉRALE DU TEMPS OU NOUS VIVONS.

	Pag.
Grandes leçons de l'Histoire, sans utilité.	1
Décrépitude de la nation française.	9
Symptômes de mort.	17
Le mal en France date de loin.	23

CHAPITRE II.

LA NOBLESSE MONARCHIQUE SOUS L'EMPIRE.

Résurrection de l'ancienne noblesse.	29

Pag.
A quelle condition la noblesse monarchique rentre en faveur. 34
L'ancienne noblesse à la Cour de Bonaparte. 39
Enthousiasme général de la noblesse monarchique. 44

CHAPITRE III.

LA NOBLESSE MONARCHIQUE ET LA NOBLESSE IMPÉRIALE A LA RESTAURATION.

Caractère particulier des deux noblesses. 49
Grands seigneurs de la révolution. 54
Caractères divers. 60
Conversion de la noblesse monarchique. 73
Dévotion de cour. 77
Petite légende aristocratique. 79

CHAPITRE IV.

ARISROCRATIE DE LA FORTUNE.

Talons rouges de la Chaussée-d'Antin. 89
Robes-courtes du parti populaire. 93
Lucrophile. 97

Pag.
Titres et priviléges roturiers. 101
Le salon de Damerville. 104

CHAPITRE V.

DE LA RELIGION EN FRANCE ET DE SES PONTIFES.

Les Dieux s'en vont. 107
La religion mal défendue par ses ministres. 114
Corruption du sentiment religieux. 117
Y a-t-il donc deux Saint-Esprit ? 122
Rigueurs du Sacerdoce. 132
Humilité cléricale. 137

CHAPITRE VI.

LITTÉRATURE DU SIÈCLE.

Corruption des doctrines littéraires. 145
Caractère particulier de l'école romantique. 153
Les écoles historiques. 157
Conscience politique de quelques historiens. 162
Industrie littéraire. 168

CHAPITRE VII.

DÉCEPTIONS SOCIALES.

Pag.

Politique de la restauration. 173

Les honnêtes gens. 179

CHAPITRE VIII.

JUSTICE DISTRIBUTIVE DU SIÈCLE.

Camille. 187

Commune disgrâce. 189

Un quartier général de chouans, ou les royalistes de deux époques. 193

Conclusion vivante. 201

CHAPITRE IX.

GRANDES MYSTIFICATIONS.

Supériorité de l'époque. 203

Merveilleux effet des lumières. 208

Pag.
De la perfectibilité. 213
Haute érudition. 220
Budjet des lumières. 226

CHAPITRE X.

LA DERNIÈRE PLAIE D'UN ÉTAT.

Habileté des intrigans. 233
Causes fécondes de l'intrigue. 239
L'esprit de conduite. 245
Autre branche d'industrie. 253

CHAPITRE XI.

FICTIONS POLITIQUES.

La forme constitutionnelle en rapport avec nos mœurs. 259
La chimère du siècle. 263
Mécomptes. 269
Chacun a son goût. 275
Le beau côté du despotisme. 281

CHAPITRE XII.

DE LA POLICE.

	Pag.
Le Gouvernement-police.	287
Puissance de la police.	292
Espionnage.	296
Horribles trahisons.	303

FIN.

GOETSCHY, IMPRIMEUR, RUE LOUIS LE-GRAND, N° 27.

Errata.

Page 21, déroger à la noblesse, *lisez :* déroger à noblesse.

— 146, doctines, *lisez :* doctrines.

— 192, d'un voix, *lisez :* d'une voix.

— 205, de chimites, *lisez* : de chimistes.

— 240, à tout intant, *lisez :* à tout instant.

40 90 255STQ2 53 004 7 BR 5262

JTI LDW YLm
Moeurs politiques au xbxe siec
Stanford Law Library
3 6105 044 650 054